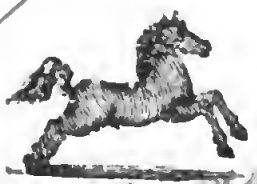
RIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
VIII
203
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

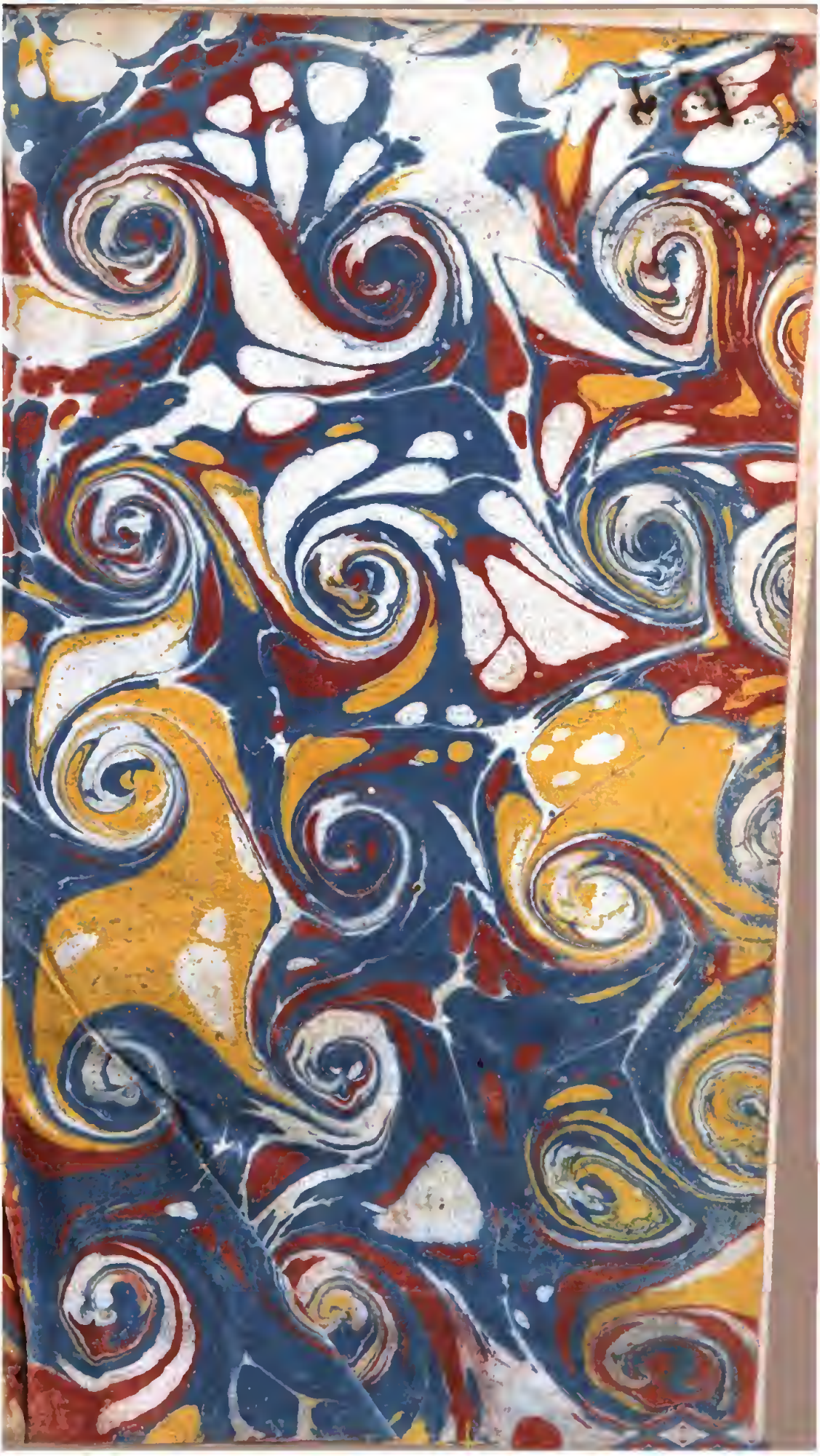
E MACVLA

LIOTECA PROVINCIALE

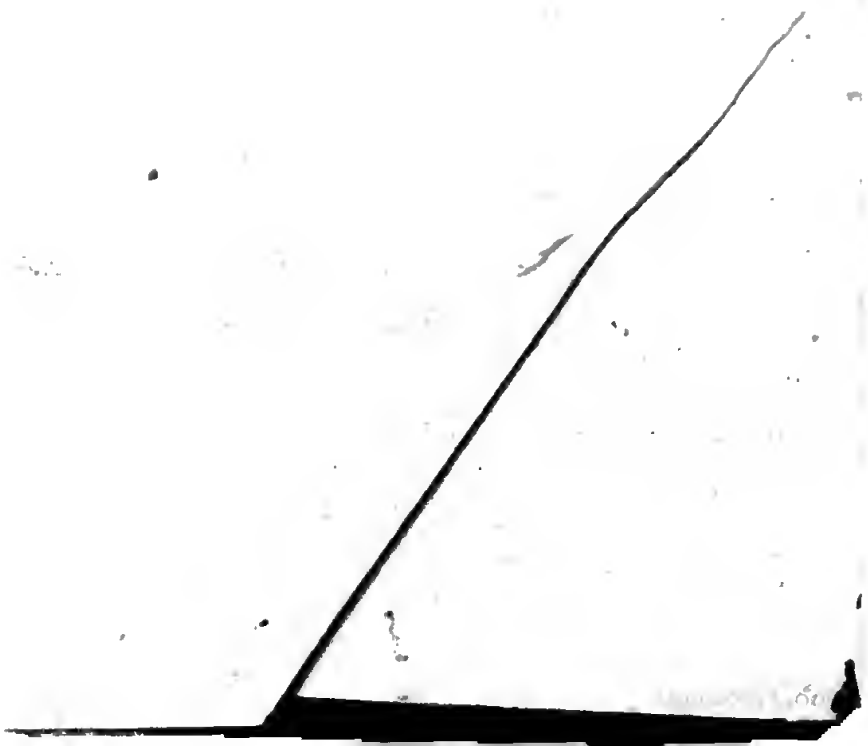


Palchetto

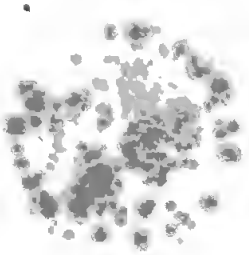
Num.° d' ordine

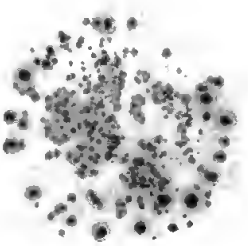


F. 8.



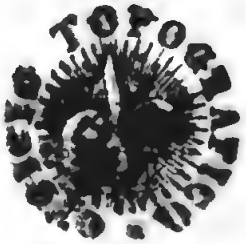
97
8
24

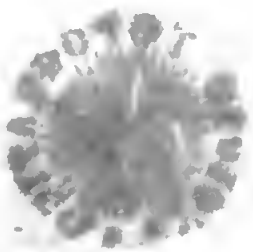




B. Rav.
VIII
303-304

TRAITÉ
DE
TACTIQUE.
TOME PREMIER.





54 1572

TRAITÉ
DE TACTIQUE
POUR SERVIR
DE SUPPLÉMENT
AU
COURS DE TACTIQUE
THÉORIQUE,
PRATIQUE, ET HISTORIQUE.

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Non tam multitudo & virtus indocta,
Quàm ars & exercitium, solent præstare victoriam.
Vegeti, lib. 1, cap. 1.

Par M. JOLY DE MAIZEROY, Lieutenant Colonel d'Infanterie.

TOME PREMIER.

A PARIS, RUE DAUPHINE,
Chez CLAUDE-ANTOINE JOMBERT, Fils aîné,
Libraire, près le Pont-Neuf.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

OUVRAGES de M. Joly de Maizeroy, Lieutenant Colonel d'Infanterie.

Cours de Tactique, théorique, pratique & hiſtorique, qui applique les exemples aux préceptes, développe les maximes des plus habiles Généraux, & rapporte les faits les plus intéreſſans & les plus utiles, avec les deſcriptions de pluſieurs batailles anciennes, deux vol. *in*-8°. enrichis de vingt-trois planches. 1766. 12 liv.

Suite. Traité de Tactique, auquel on a joint les ſtratagêmes permis à la guerre, & des maximes ſur l'Art Militaire, 2 vol. *in*-8°. ornés de 15 planches. 1767. 10 l. 10 ſ.

Traité des armes défenſives, *in*-8°. 1767, *broc.* 1 l. 4 ſ.

Inſtitutions Militaires de l'Empereur Léon le Philoſophe, traduites en françois, avec des notes & des obſervations, ſuivies d'une diſſertation ſur le feu grégeois, & d'un traité ſur les machines de jet des anciens, 2 vol. *in*-8°. avec 14 planches. 1771. 10 l. 10 ſ.

PRÉFACE.

J'Ai exposé dans mon *Cours de Tactique* les usages militaires des Anciens, & leurs divers genres d'ordonnances. J'y ai démontré toutes les dispositions qui peuvent se prendre un jour de bataille, en appuyant ces préceptes par les meilleurs exemples anciens & modernes. Je ne comptois pas pousser plus loin mon travail, & je ne pensois à faire usage de mes réflexions, & de mes remarques que pour continuer à m'instruire moi-même : toujours intimément persuadé de la solidité des prin-

cipes que j'ai adoptés, je les voyois trop diamétralement oppoſés aux maximes du tems, pour eſperer de me faire des partiſans d'un certain ordre qui fuſſent capables de leur donner du poids. Je conſiderois que pouvant trouver d'excellentes leçons dans les *Mémoires de Feuquiere*, *de Puyſégur*, du *Maréchal de Saxe*, & les *Commentaires de Folard*, la réputation de ces Auteurs, ſi bien méritée, éloigneroit le Public de la lecture d'un nouveau livre ſur la guerre; que cette prévention le feroit négliger des uns, que d'autres ſeroient peu ſoucieux d'apprendre en quoi ces écrivains ſe ſont trompés; qu'en général content d'avoir une routine à ſuivre, on me ſçauroit peu de gré d'avoir pris la peine de la com-

battre, & de développer les opérations de la guerre ſous une méthode inuſitée : mais l'accueil favorable qu'on a daigné faire à mes Ouvrages, joint à l'approbation de pluſieurs Généraux & Officiers des plus éclairés, m'a encouragé à donner cette continuation.

Je commence ici par un détail de la Tactique romaine, dont tant de gens ont parlé ſans la bien connoître, & qui n'a pas été mieux éclaircie par les anciens Commentateurs. Ce chapitre ſervira de ſupplément à ce que j'en ai dit dans la premiere partie, & achevera de donner une connoiſſance exacte de tout ce qui a rapport à cette matiere. Il eſt ſuivi de la retraite d'Antoine, après ſon expédition de Médie. Ce morceau mi-

litaire de l'Hiſtoire Romaine, curieux par lui-même, m'a fourni encore des ſujets d'obſervations ſur les armes & l'ordonnance des Romains. Quelques Auteurs ont dit qu'il avoit été battu par les Parthes, ainſi que Craſſus. Il y a cependant bien de la différence entre ces deux Généraux. Antoine échoua à la vérité par ſa conduite précipitée dans les projets de ſa campagne : d'ailleurs, il ſe retira dans le meilleur ordre, & n'eſſuya d'autre échec que celui qui fut cauſé par l'imprudence d'un de ſes Officiers nommé *Gallus*. Cela n'influa point ſur le gros de l'armée, qui continua ſa retraite, & repouſſa les Parthes toutes les fois qu'ils voulurent l'entamer. *V.* Paterculus en a a parlé comme d'une fuite honteuſe

où il perdit une grande partie de ſes troupes & tous ſes équipages : mais cet abreviateur de l'Hiſtoire Romaine, qui écrivoit ſous Tibere, avec lequel il avoit ſervi, très-exact & judicieux par-tout ailleurs, lorſqu'il vient au tems de Céſar, n'eſt plus qu'un adulateur, & un panégyriſte déclaré d'Auguſte & de Tibere. Il n'eſt donc pas étonnant qu'il ait déprimé Antoine beaucoup plus qu'il ne le méritoit. Plutarque & Appian lui rendent plus de juſtice, & ne ſont pas non plus d'accord avec Paterculus ſur le nombre des légions qui compoſoient ſon armée. J'ai ſuivi ces deux derniers Auteurs, qui m'ont paru mériter la préférence.

Toute la ſcience de la Tactique ſe réduit à cinq points principaux,

qui dérivent ſucceſſivement l'un de l'autre : l'ordonnance, le campement, la marche, le développement & l'action. La forme de l'ordonnance doit être ſimple & flexible, propre à tous genres d'évolutions. L'ordre du campement doit être réglé ſur l'ordonnance, & diſpoſé de maniere que la marche en découle facilement. Il faut que la diſpoſition de marche ait pour objet l'aiſance & la célérité du développement. Ce dernier, enfin, doit s'exécuter ſur le plan d'attaque ou de défenſe qu'on a conçu, relativement au terrein & à la poſition de l'ennemi. On voit que ces cinq parties ont entr'elles une liaiſon auſſi intime, & une correſpondance auſſi néceſſaire, que peuvent avoir des propoſitions de géométrie, dont la

derniere ne peut ſe réſoudre, ſi l'on n'a défini les précédentes. Pour achever la comparaiſon, je dirai que la premiere partie eſt la ſource élémentaire des autres, à la connoiſſance deſquelles on parvient par gradation : mais quand on veut établir une conſtitution militaire, il faut que le Tacticien embraſſe d'un coup d'œil les différentes parties de ſon art, & qu'il en compare tous les rapports. Cette conſtitution doit être telle, qu'il puiſſe exécuter toutes les opérations par la méthode la plus courte, & en calculer même le tems autant qu'il eſt poſſible (*a*).

(*a*) Ce calcul de la théorie a ſes non-valeurs dans la pratique. L'expérience ſeule apprend à les connoître, & à trouver, ſelon l'occaſion, des moyens pour les diminuer.

Si j'avois fait un ouvrage ſimplement dogmatique, j'aurois ſuivi exactement, dans l'expoſition des principes, l'ordre dont je viens de parler: mais comme j'ai voulu comparer les maximes anciennes aux modernes, qu'il a fallu faire connoître les premieres, & que j'ai eu de grands exemples à rapporter, je n'ai pas cru devoir m'aſſervir à une régularité gênante. On a vû que j'ai commencé par les ordres de bataille dans mon *Cours de Tactique*, & que j'ai fini par le chapitre des marches. Cependant, j'ai eu ſoin d'expoſer auparavant les divers genres d'ordonnance des anciens : je reprens dans ce dernier Traité pluſieurs des matieres que j'ai peu approfondies, ou ſur leſquelles je n'ai donné que des maximes.

J'acheve de détailler les opérations dont je n'ai point parlé, en les appuyant toujours ſur les meilleurs principes & par des autorités. On trouvera dans le ſecond volume un tableau du génie militaire de nos Ancêtres, avec les deſcriptions de quelques batailles des plus mémorables. J'ai cru cette partie de mon travail, qui a été négligée juſqu'à préſent, digne de la curioſité des Lecteurs François. Ils y reconnoîtront les mêmes traits qui caracteriſent encore tous les jours la Nation.

En général, on eſt perſuadé que l'art décide très-peu à la guerre, & bien moins que le hazard; que dans les batailles on fait plus d'uſage du nombre que de la ſcience. Ceux

même, qui, par état, devroient revenir de ce préjugé, s'imaginent que la guerre n'eſt qu'une routine dont quelques campagnes peuvent donner la clef : auſſi ne prennent-ils pas la peine de chercher ce qui peut les inſtruire; & lorſque ces ſortes de gens, dont le nombre eſt très-grand, ſe trouvent chargés de quelque beſogne, ils découvrent leur embarras & leur inептie, qu'ils ſont obligés d'avouer honteuſement. Les troupes, qu'ils ont à leurs ordres, ſont encore trop heureuſes, lorſqu'ils ne les ſacrifient pas mal-à-propos en diſſimulant leur ignorance.

Depuis que la fortification s'eſt perfectionnée, toute l'attention s'eſt tournée de ce côté. Si l'on pouſſe ra-

rement juſqu'à un certain point la pratique de l'art, ce n'eſt pas faute qu'on n'ait d'excellentes régles ſur l'attaque & la défenſe des places. On peut s'étonner que cette partie ſoit parvenue à un tel degré de perfection, & qu'on n'ait eu ſur le Tactique élémentaire, comme ſur les grandes manœuvres, que des maximes générales dont on n'eſt pas même d'accord. La raiſon de cela eſt l'opinion dominante, qu'on ne peut donner une théorie aſſurée ſur ce que l'on croit dépendre entiérement du terrein & de l'expérience. On ne peut diſconvenir que le premier ne décide la forme de l'exécution dans les opérations, & que l'autre ne ſerve à rectifier la pratique de jour en jour:

mais il faut des connoiſſances préalables, ſans leſquelles on peut s'égarer à chaque inſtant. M. de Villars qui, dès ſa jeuneſſe, fit de ſi belles manœuvres dans les détachemens qu'il eut à commander, M. de Bervick de même, M. de Luxembourg n'avoient pas étudié des régles, parce qu'il n'y avoit point de code ſur cette matiere : mais ils avoient médité, en liſant des hiſtoires ou des mémoires ; & comme ils avoient un génie vraiment militaire, ils s'étoient formé des principes qui ne leur manquerent point au beſoin.

Puiſque l'étude eſt indipenſable, c'eſt donc un avantage, & des plus importans, d'avoir ſous les

yeux un code de maximes & de principes, appuyés par des exemples, qui abrégera la route de l'inſtruction. Le Prince d'Orange, Guillaume III, Roi d'Angleterre, ne fit tant de fautes, que parce qu'il n'avoit été inſtruit par perſonne, qui lui eût donné de bons principes. Je tiens ceci des mémoires d'un Officier Général de réputation, qui avoit été à portée de le connoître. Il étoit bon politique, propre à concevoir de grands projets, mais fort mal habile dans l'exécution. L'expérience le corrigea très-peu, puiſqu'il fit des fautes toute ſa vie, ce qu'il eût évité avec un fond de bonne théorie. On peut obſerver la même choſe dans quelques Généraux de ce ſiecle, qui

ont fait admirer leur capacité pour former des plans d'opérations qu'ils n'ont pas ſçu conduire dans l'exécution.

Les écoles de Tactique établies chez les Grecs, prouvent combien l'on étoit perſuadé de la néceſſité de la théorie. On croit que les Lacédémoniens furent les premiers qui mirent par écrit leurs obſervations ſur la guerre, qu'ils réduiſirent à des régles fixes. Ils furent bientôt imités par les Athéniens & les autres Grecs. Cependant je ne doute pas que cet uſage ne ſoit des plus anciens, & qu'on ne puiſſe en reculer l'époque juſqu'au tems d'Homere. Ce Poëte célébre paroît trop bien inſtruit des choſes de la guerre, pour ne l'avoir point étu-

diée. Tout le monde ſe piquoit d'apprendre quelque choſe de cet art. Ceux qui ſe propoſoient d'entrer dans le Gouvernement, les Sçavans, les Hiſtoriens, les Philoſophes en faiſoient une étude particuliere.

Xenophon fait dire à Socrate, » que bien que l'on n'ait pas commandé on peut être Général, ſi » l'on a appris la ſcience de la guerre, de même que celui qui s'eſt » inſtruit dans la médecine eſt médecin, quoiqu'il n'en faſſe pas les » fonctions (*) « : néanmoins comme la pratique apprend ſeule la juſte application des régles, il arrivoit que pluſieurs perſonnes, qui n'avoient que de l'étude, s'érigeoient en maîtres, & ouvroient publiquemnt des éco-

* Choſes mémorables de Socrate, liv. III.

les de Tactique. Ceux-ci ne ſçavoient donner que des maximes fort ſéches, & des principes ſans démonſtration. Tel étoit ce Dyoniſidore qui vint s'établir à Athènes. Socrate, ayant queſtionné un jeune homme qui avoit reçu de ſes leçons, connut qu'il lui avoit appris l'ordre que doit tenir une armée pour marcher, camper & combatre ; mais non pas les différentes façons de la ranger ſelon l'occaſion, ni la maniere de changer ſon ordre promptement & ſans confuſion. Il vit que ce maître ne lui avoit pas dit un mot de l'art de diſtinguer les bons ſoldats des mauvais, ni des qualités néceſſaires pour commander. » Allez, lui dit Socrate, » & l'interrogez là-deſſus ; car s'il a

tant

» tant ſoit peu d'honneur, il ſera » honteux d'avoir pris votre argent » & de vous renvoyer ſans inſtruc- » tion «. Ce n'étoit pas de ces ſortes de Profeſſeurs mercenaires dont on faiſoit le plus de cas. On les croyoit propres ſeulement à donner les premieres notions & débrouiller les idées: mais il y avoit des Officiers conſommés par l'expérience & la méditation, qui étoient conſultés de ceux qui devoient commander les armées. De ce nombre étoit Xantippe que les Carthaginois prirent pour leur Général, & ces deux Lacédémoniens, Soſibe & Philénius, dont Annibal avoit pris des leçons, & qui le ſuivirent dans toutes ſes campagnes.

L'empreſſement que les anciens avoient de s'inſtruire dans la Tactique, & le cas qu'on faiſoit de ceux qui y excelloient, étoient peut être l'effet de la rigueur du droit de la guerre. Comme les vaincus étoient à la diſpoſition du vainqueur qui pouvoit les rendre eſclaves, où les chaſſer de leurs territoires, cela rendoit la connoiſſance de l'art d'une grande importance, & donnoit de la vigilance dans les exercices. Maintenant, ſi l'on excepte les puiſſances voiſines des Turcs & des Tartares, celles qui en ſont éloignées n'ont plus la même choſe à craindre. Les lieux, qui deviennent le théâtre de la guerre, ſe trouvent expoſés à des contributions & à quel-

ques ravages ; mais les particuliers demeurent en poſſeſſion de leur bien, & ſouvent ſont fort indifférens ſur le changement de maître. Les peuples regardent moins les guerriers comme leurs défenſeurs que comme les Miniſtres des volontés du Prince, dont l'ambition peut leur devenir funeſte. De-là vient, qu'ils ſont moins ſenſibles au mérite militaire, & ſe paſſionnent vivement pour ceux qui excellent dans les arts de goût.

C'eſt l'opulence & la grandeur d'une Monarchie qui fait que l'on penſe peu à ce qui doit être utile un jour. Les riches voluptueux, qui vivent dans la capitale, n'imaginent pas qu'ils aient jamais rien à craindre. L'avancement certain dans les

troupes, pour ceux qui ſont appuyés du crédit & de la fortune, éloigne de toute application. Un jour vient, cependant, que l'on cherche en vain des défenſeurs qu'on a négligés dans l'ivreſſe de ſes proſpérités. Une nation énervée par le luxe & la moleſſe, corrompue par le goût des arts frivoles, devient la proie d'un ennemi qui s'eſt exercé aux armes. L'exemple de la Saxe eſt encore tout récent: & l'on auroit pû voir un jour une révolution plus frappante, ſi Sa Majeſté, ſecondée des ſoins d'un Miniſtre ferme, n'eût arrêté le cours des vices qui avoient corrompu le militaire de France. En corrigeant les abus qui naiſſoient de la conſtitution, en donnant à celle-ci une nou-

velle forme, en rétabliſſant la diſcipline, on a relevé en France l'honneur des armes, dont le luſtre commençoit à ſe ternir. Cependant, il ne faut pas croire qu'on n'ait plus rien à faire. Il nous reſte encore à porter un œil attentif ſur des objets très-importans, qui peuvent ſeuls élever cette Monarchie au plus haut degré de gloire, & en aſſurer la durée.

Je crois avoir démontré que l'Infanterie ſur trois rangs de hauteur, pour combattre en plaine, ne pouvoit être dans un ordre plus mauvais. Je ſouhaite qu'une expérience malheureuſe ne ſerve pas à nous corriger. Cela n'arrivera point, ſans doute, ſi l'on met à la tête de nos armées des Généraux dont les maxi-

mes ſoient conformes à celles que j'ai expoſées, ou qui ſe rapprochent du du moins, autant qu'ils le pourront, de celles des bons Tacticiens. J'en connois, je puis dire de la premiere volée, qui approuvent ma façon de penſer, & ne ſont pas plus que moi partiſans d'un ordre qui montre de lui-même ſa foibleſſe, & n'eſt propre qu'à décourager, dans l'occaſion, l'Officier comme le Soldat.

Il doit paroître étonnant que, depuis la renaiſſance des lettres, tout ſe ſoit perfectionné, tandis que la Tactique ſeule eſt peut-être encore au berceau. On a flotté d'opinion en opinion, d'incertitude en incertitude, & jamais on n'a eu de principe fixe, ni ſur l'ordonnance, ni ſur les

armes. Il eſt aiſé de connoître ce qui a arrêté les progrès d'une ſcience qui devoit marcher du même pas que les autres, puiſqu'elle en tire des ſecours, qu'elle les emploie, & les met en action (*a*).

On a établi partout des Académies dont les membres travaillent de concert, ſe communiquent leurs lumieres, conſervent le dépôt des nouvelles découvertes, & perpétuent les connoiſſances acquiſes. Animés du même eſprit, conduits

(*a*) La géométrie, la phiſique, la géographie, l'hiſtoire, la philoſophie même & la connoiſſance du cœur humain ſont néceſſaires à un guerrier; & le Général fait agir pour l'exécution de ſes projets, le Géometre, le Phiſicien, le Géographe, le Mathématicien, & preſque tous les Arts méchaniques.

par le même zéle ; ils s'attachent à juſtifier la confiance du Prince, & l'eſtime public. Ces Tribunaux éclairés peſent dans la balance du ſçavoir & du goût, les différentes productions. Ils en apprécient la valeur, & fixent, par le jugement qu'ils en portent, la réputation de leurs auteurs. Ainſi, tous les talens naiſſans ſe perfectionnent à l'envi, pour obtenir leurs ſuffrages, & mériter un jour l'honneur d'y remplir une place. La ſeule ſcience de la guerre, qui eſt l'Égide de toutes les autres, eſt négligée, abandonnée à la routine, ou tout au plus à des réflexions momentanées dont on tire peu de fruits. Un Général peut quelquefois balancer, par ſon habileté, les vices de la conſtitution ; un Miniſtre, qui

a• de grandes vûes, peut rectifier quelques défauts, & redonner de la force à des reſſorts foibles ou diſtendus : mais leurs idées périſſent avec eux, leurs maximes s'oublient, & ceux qui leur ſuccédent, croient devoir prendre une route différente.

L'inſtitution d'une Académie, compoſée des Militaires les plus ſçavans & les plus expérimentés, ſeroit le ſeul moyen de maintenir toujours en vigueur les loix, les conſtitutions, & les maximes quon auroit une fois établies ; de prévenir les abus, de rectifier ce qui tendroit à dégénérer, & de pouſſer les connoiſſances de la guerre auſſi loin qu'elles peuvent aller. On aſſembleroit d'abord un

aſſez grand nombre d'obſervations & de mémoires, pour former des combinaiſons ſur toutes les eſpèces d'opérations ; on examineroit les différens ſyſtêmes de Tactique ; on peſeroit, on compareroit les opinions des plus habiles Généraux, & des meilleurs Tacticiens. Lorſqu'on ſeroit convenu des principes élémentaires, on en formeroit un code immuable, qui ſeroit une baſe ſur laquelle on éleveroit un ſyſtême complet d'opération. On marcheroit ainſi dans la pratique à l'appui d'une Théorie aſſurée ; & le flambeau de l'expérience éclairant ſur la variété infinie des circonſtances, il en réſulteroit des remarques qui ſerviroient à ſe perfectionner.

Au moyen des cartes exactes & bien détaillées de toutes les frontieres, même, autant qu'il ſe pourroit, du pays des Puiſſances étrangeres; ſur la connoiſſances de leurs forces, de leurs places, de leurs reſſources, des lieux propres à prendre des camps avantageux, des paſſages plus ou moins difficiles, on formeroit des plans d'offenſive, de défenſive, avec des ſyſtêmes de marche; ou bien l'on examineroit ceux qui ſeroient propoſés: on recevroit tous les mémoires qui ſeroient préſentés, afin de profiter des lumieres des Officiers ſtudieux & expérimentés. On les diſcuteroit avec attention, & ce qu'on trouveroit utile au bien du ſervice ou à la perfection de chaque

branche de la guerre, ſeroit communiqué au Prince. Tant de projets mal conçus, préſentés ſous une forme ſéduiſante, & dont on ne connoît l'erreur qu'après l'exécution toujours diſpendieuſe, ne ſeroient plus adoptés : tant d'autres qui ſont rejettés ou négligés, faute d'appuis aſſez puiſſans pour les ſoutenir, ſeroient montrés dans tout leur avantage, & ne pourroient manquer d'être reçus. L'intérêt, la conſidération perſonnelle ſeroient écartés ; & on ne feroit attention qu'à la choſe. Souvent ce qu'on ne croit pas devoir agréer dans un tems, peut être d'une grande utilité dans un autre. Tout étant écrit, & dépoſé dans les archives, on s'en ſerviroit dans l'occaſion.

Ce ſeroit ici le réſultat des travaux militaires, le dépôt de leurs connoiſſances, & la ſource abondante où puiſeroient ceux qui voudroient ſe perfectionner dans les grandes parties, après les avoir ébauchées dans les Écoles de Tactique des Provinces *. Avec de pareils ſecours, & d'auſſi grands motifs d'émulation, on ſeroit ſûr de voir former d'excellens Officiers dans tous les genres, & d'habiles Généraux. Le goût du travail & de l'application, prendroit la place du déſœuvrement & des occupations frivoles. Le crédit, la fortune, & la naiſſance ne ſeroient point des titres ſuffiſans pour parvenir aux premiers grades, ſi l'on n'y joignoit en même tems les vertus & les connoiſſances d'un homme de guerre.

* *V.* le tome I. du Cours de Tactique, p. 99.

Si jamais on a eu lieu d'eſpérer cet établiſſement, c'eſt dans un tems où les lumieres ſont les plus répandues, la diſcipline militaire plus affermie, le Monarque plus bienfaiſant, & le Miniſtre plus éclairé. L'inſtitution de l'*Académie Françoiſe* portera aux ſiécles les plus reculés le Nom de ſon Fondateur. Celle d'une *Académie pour la Guerre* n'immortaliſeroit pas moins celui qui en poſeroit la premiere pierre. Un de nos Sçavans militaires a déja donné le plan de l'édifice dans un excellent Ouvrage *. Puiſſe ma foible voix en rappeller l'idée, & ſervir du moins à prouver mon zéle pour la gloire de la Nation Françoiſe.

* Comm. ſur Enéas par M. de .....

AVERTISSEMENT.

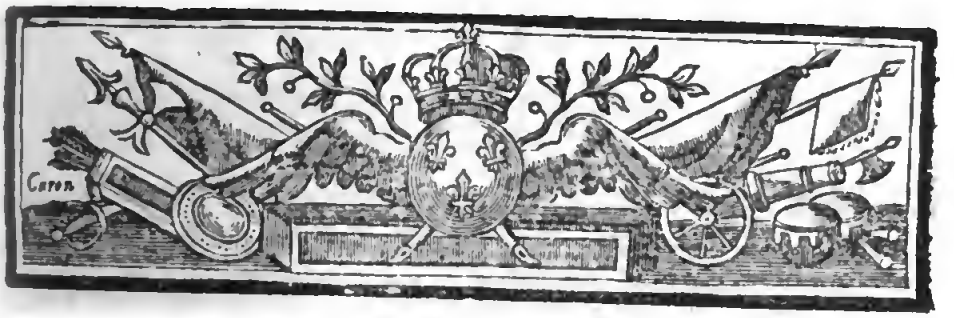
COMME je renvoie ſouvent à mon Cours de Tactique, *ſoit pour indiquer le texte ou les planches, je cite ſeulement, à la marge, la partie & le chapitre, ou bien le tome & la page, ſans déſigner le titre du livre.*

Ce dernier ouvrage, traitant particuliérement pluſieurs objets, & détaillant ceux ſur leſquels je m'étois reſtraint dans le premier à des régles générales, peut en être indépendant & ſéparé : néanmoins ils ont beſoin d'être réunis pour former un Cours complet de Tactique.

AVERTISSEMENT.

J'ai cité deux ou trois fois dans le Cours de Tactique *mes* Essais Militaires, *ce qui est une inadvertance ; parce que l'Ouvrage, que je me proposois de donner sous ce nom, a été imprimé en deux petites brochures séparées, l'une sous le titre de* Stratagêmes permis à la Guerre *réimprimés à la fin de cet Ouvrage ; l'autre sous celui* des Armes défensives.

TRAITÉ



TRAITE DE TACTIQUE.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

CHAPITRE PREMIER.

DISSERTATION SUR LA LÉGION ROMAINE.

ARTICLE I.

A quelle époque il faut rapporter la création de la Légion ; celle de ſon Ordonnance. Que les Romains n'ont rien pris des Grecs à cet égard.

J'AI dit dans la première Partie de mon Cours de Tactique, que l'on appercevoit dès la fondation de Rome les principes

ſur leſquels elle combattit dans la ſuite. En effet, l'on a toujours rapporté à Romulus l'Inſtitution des Haſtaires, des Princes, des Triaires. Cette opinion étoit ſi bien établie, qu'Ovide n'a pas héſité de l'aſſurer dans ſes faſtes (*a*). Pour ce qui eſt des armes, elles n'ont pas dû différer beaucoup des tems ſuivans. Celles qui étoient à Hampe, de telle longueur que ce fût, s'appelloient alors également *Haſta* ou *Pilum ;* c'eſt pourquoi les Haſtaires ont dû en tirer leur nom, comme les Peltaſtes, moyenne Infanterie des Grecs, le prirent de la * πελτη. pelte * ſorte de bouclier à leur uſage.

Les Romains n'étoient pas les ſeuls qui euſſent des Légions. Comme ce terme exprimoit l'élection d'un corps de Citoyens pour aller à la guerre, tous les Latins nommoient ainſi les troupes qu'ils mettoient ſur pied ; il eſt parlé dans Tite-Live des Légions des Sabins, des Volſques, des Etruſques & des Samnites. Tous ces Peuples avoient à peu-près la même méthode de s'armer, de combattre ; & il eſt probable que Ro-

---

(*a*) *Haſtatos inſtituitque decem, totidem Principes,* * Livre 11. *totidem Triarii* *. On lit auſſi dans Tite-Live cette diſch. 3. tinction avant le tems des Decemvirs.

mulus n'imagina ſon corps militaire qu'à leur imitation.

Quelques Auteurs, fondés ſur un paſſage de Tite-Live mal interprété, ſe ſont figuré que les Romains avoient appris des Grecs à ſe ranger en Phalange. Il faudroit, pour être crus, qu'ils nous montraſſent comment & dans quel tems; ce qui leur eſt impoſſible. Les Romains n'avoient encore eu aucune communication avec la Gréce, lorſque Pirrhus vint les attaquer. S'ils envoyerent des Députés pour y chercher des loix, on ne voit pas qu'ils aient rien rapporté de ce qui concernoit l'Art Militaire. Tout ce qu'ils en ſavoient venoit d'eux-mêmes ou de leurs voiſins, qui n'étoient pas plus qu'eux en relation avec les Grecs. A l'exception des Villes maritimes de cette partie appellée *la grande Gréce*, le reſte de l'Italie étoit ignorée & regardée comme barbare. Les Peuples qui l'habitoient ſuivoient des uſages qui leur étoient propres, qu'ils s'étoient formés, ou qu'ils avoient reçus par une longue tradition. Les Grecs auroient pû y entrer pour quelque choſe par les Colonies qui jadis étoient venues ſe planter en Italie: mais ces tems, qui ſe confondent avec ceux de la fable, étoient trop reculés

pour qu'on pût en rien conclure de certain. Laiſſons donc ces écrivains prévenus, & qui ne peuvent rien prouver de ce qu'ils avancent.

Les Romains n'ont eu d'autre ordonnance que celle qu'ils ont créée dès le commencement, & qu'ils ont perfectionnée par l'expérience. L'ordre en phalange coupée étoit le plus ordinaire, & d'un uſage preſque général. Les uns y mettoient plus d'art, les autres moins, ſelon le degré de connoiſſance de la guerre ; c'eſt pourquoi les Grecs, mieux diſciplinés qu'aucune autre Nation, & plus habiles, le rafinerent d'avantage. La compoſition de la Légion n'avoit aucun rapport à celle de la phalange Grecque, ni à ſon calcul, ni à ſes armes ; & le nombre fondamental des diviſions, ſur lequel elle fut d'abord établie, n'a jamais varié. Ainſi, ſans que les Grecs s'en fuſſent mêlés, les Romains ſe rangerent dans l'ordre qui leur étoit connu, & qu'ils crurent le meilleur, juſqu'à ce que la réflexion ou l'exemple les déterminerent à le changer.

La diſpoſition en quinconce que prirent les Romains a pû venir des Toſcans, qui étoient les plus rafinés de tous les Peuples de cette Contrée, & qui

avoient le plus de connoiſſance des Arts *. Les jeunes Romains alloient chez eux apprendre leur langue & s'inſtruire dans les Lettres, comme ils firent enſuite en Gréce : cela ſuppoſe qu'ils devoient avoir beaucoup d'habileté dans l'Art Militaire.

* *V.* un paſſage de Denis d'Halicarnaſſe, pag. 367.

On peut remarquer ici une bévue de M. de Folard, qui a compoſé un Chapitre exprès où il s'échauffe la bile contre Tite-Live, parce que ſelon lui, il n'indique pas le tems où cet ordre commença ; d'où il conjecture que cela n'arriva qu'un peu avant la première Punique. Il ne manque pas auſſi de nous aſſurer qu'avant Pirrhus, on ne voit ni Haſtaires, ni Princes, ni Triaires. S'il avoit lû Tite-Live, comme on doit le croire, puiſqu'il donne beaucoup d'éloge à ſon ſtyle, il falloit qu'il l'eût oublié. Dans les guerres contre les Etruſques & les Samnites, qui ont précédé celle de Pirrhus, on ne voit autre choſe que l'ordre en Echiquier. Mais un exemple bien antérieur à la deſtruction de ces deux Peuples fera connoître à quel point M. de Folard s'eſt trompé, & garantira de la même erreur. Dans la bataille que les Conſuls T. Manlius & P. Décius donnèrent contre les Latins, ils avoient

V. ſon Commentaire ſur Polybe, Liv. II. Ch. IV.

rangé leur armée ſur trois lignes. A l'aile gauche où commandoit Décius, les Haſtaires furent repouſſés & rentrèrent dans les intervalles des Princes, *ſe ad Principes recepere ;* ce qui porta le Conſul à ſe dévouer à la mort. Le combat ſe rétablit & les deux partis ſe battirent long-tems avec acharnement. Enfin les Latins, preſſant de nouveau les Romains, Manlius courut aux Triaires qui étoient, ſelon leur coutume, genou en terre, *Triarii genu dextro innixi :* il les fit marcher pour renforcer la ligne qui commençoit à s'ébranler & à faire des vuides. Ils ſe jettèrent par-tout où ils virent des ouvertures, & s'y enchâſsèrent. *Receptis in intervalla ordinum, clamore ſubito Principia Latinorum perturbant.*

C'eſt encore dans cette même action où l'on voit l'uſage de ceux qui s'appelloient *Accenſi*, que le Conſul employa avant d'avoir recours aux Triaires. Le narré de ce combat, donné au pied du Mont Véſuve, qui ſe trouve dans le huitième livre de Tite-Live, eſt accompagné de la deſcription de l'ordre de la Légion telle qu'elle étoit alors ; c'eſt-à-dire l'an de Rome 413, ſoixante ans avant qu'il ne fût queſtion de Pirrhus.

Les livres précédens ſont de plus remplis de paſſages qui prouvent que la Légion étoit dans le même état long tems avant cette bataille. Il n'y a point ici de conjecture, il ne faut que lire pour s'en convaincre.

Tite-Live, en nous donnant le détail de l'ordonnance des Romains, nous apprend auſſi qu'ils ſe ſervoient d'abord de petits boucliers ronds *, qu'ils n'en prirent de grands qu'après avoir reçu une ſolde, & qu'au lieu de l'ordre ſemblable à la phalange qu'ils avoient eû auparavant, ils ſe formerent par manipules. C'eſt le véritable ſens du paſſage de Tite-Live (*a*) : d'où l'on peut conclure que peu de tems après le ſiége de Veïe, qui fut celui où les troupes reçurent la paye, * la Légion prit la forme qu'elle a eue depuis, & ſe rangea en échiquier. » La priſe de Veïe, dit un Auteur cé- » lèbre, fut une eſpèce de révolution.

* Clypei.

* L'an de Rome 347.

(*a*) *Poſtquam ſtipendiarii facti ſunt ſcuta pro Clypeis fecere, & quod antea phalanges ſimilis Macedonicis, hoc poſtea Manipulatim inſtructa acies cœpit eſſe.* Quoique cela ſignifie qu'ils ſe formoient d'abord en phalange, comme les Macédoniens, ce n'eſt pas dire que ceux-ci leur aient ſervi de modèle. L'Auteur du Dictionnaire Militaire a pris le mauvais ſens de ce paſſage d'après les Ecrivains modernes qu'il a conſultés. C'eſt ainſi que les erreurs ſe perpétuent.

vent plus à propos de combattre en ligne pleine, comme à la bataille de l'Anio où ils arrêtèrent la fougue des Gaulois qui fondoient ſur eux l'épée haute, en préſentant la pointe de leurs piles. Ils ſe comportèrent de même à Héraclée, quoique l'ordre en échiquier y eût mieux convenu : mais comme c'étoit la première fois qu'ils avoient affaire à la phalange, ils n'avoient pû encore réfléchir aux moyens de la vaincre. Ils ne tardèrent pas à ſe corriger, & l'employèrent à la bataille d'Aſculum. A celle de Benevent, le Conſul Curius laiſſa exprès derrière lui un terrein inégal & montueux, où il avoit placé ſon corps de réſerve ; il y fut pouſſé comme il s'y attendoit ; la phalange ſe déſunit, les éléphans ne purent agir, & il remporta une victoire complette. J'en ai dit aſſez pour faire connoître l'erreur de M. de Folard & de certains Compilateurs qui l'ont copié ſans réfléxion. Tite-Live ne laiſſe là-deſſus aucun doute. On n'en tire pas moins de lumière ſur l'article des armes, comme on le verra ci-après.

gné par Tite-Live, on ne peut douter cependant que les Romains ne ſe ſoient formés ſur pluſieurs lignes, ou tout au moins que la ſeconde ne ſervît de réſerve. Cela ſe prouve par le détail du combat donné près du lac Régille l'an de Rome 257, peu de tems après l'expulſion des Tarquins (*a*). Les troupes de réſerve n'étoient pas toujours les Triaires, puiſqu'on les laiſſoient ſouvent à la garde du camp. * Dans la Bataille où Tolumnius, Roi des Veïens, fut tué, ils furent attaqués dans le camp par un corps détaché à ce deſſein. * Dans un autre action bien antérieure à celle-ci contre les Véïens & les Toſcans, le camp des Romains fut de même inſulté pendant le combat & défendu par les Triaires.

* Denis d'Halicarnaſſe.

* Tite-Live, liv. IV.

Tite-Live liv. II.

S'il eſt évident que les Romains n'ont jamais combattu ſans être appuyés d'une ſeconde ligne, maxime bien oppoſée à celle des Grecs qui n'en eurent que rarement, les armes & la manière de s'en ſervir n'avoient pas plus de reſſemblance. Les Peuples d'Italie n'avoient rien de barbare pour la guerre ; ils s'é-

(*a*) *Ex ſubſidiariis Manipulos in primam aciem ſecum rapit dictator.*

toient formé des principes dont les Romains ſurent ſe ſervir pour les ſubjuguer.

Le Cens de S. Tullius ſert beaucoup à faire connoître l'état où étoit alors la milice Romaine & la nature de ſes armes. Ce Prince qui vouloit ôter au Peuple la prépondérance dans les affaires, ſans paroître cependant diminuer ſes droits, fit un dénombrement général des Citoyens & de leurs facultés. Enſuite il les diſtribua en 193 Centuries dont il forma ſix claſſes. Dans la premiere, il fit entrer 98 Centuries compoſées de la Nobleſſe, des Chevaliers, & de ceux qui étoit riches de cent mille aſſes. Dans la ſeconde il en mit vingt-deux, dans la troiſieme vingt, dans la quatrieme vingt-deux, dans la cinquieme trente; la derniere la plus nombreuſe n'en eut qu'une qui comprenoit tout le bas peuple. Comme les voix ſe recueilloient par Centuries dans les affaires importantes, le petit peuple, ſans en être exclu de droit, l'étoit de fait, parce qu'il arrivoit rarement qu'on vînt juſqu'à lui. Cela ſervoit encore à aſſeoir les impôts proportionnellement aux biens de chaque particulier: méthode qui devroit être toujours ſuivie. On y trouvoit auſſi une

facilité pour la levée des troupes, chaque Centurie étant obligée de fournir un certain nombre de Soldats. Ceux qui étoient dans la première classe devoient porter le casque, un petit bouclier, les bottines armées, *Ocreæ*, & une cotte de mailles * : pour offensive c'étoit une javeline ou demi-pique, l'épée & des dards *Tela*. Ceux de la seconde classe portoient un plus grand bouclier, *Scutum*, & n'avoient point de cottes de mailles : d'ailleurs ils étoient armés de même pour l'offensive. Dans la troisieme ils n'avoient de moins que les bottines armées ; enfin dans la quatrieme, ils n'avoient que la demi-pique & des javelots. La raison de ces différences est aisée à connoître. Les trois premieres classes fournissoient les pesamment armés, dont les plus riches & ceux qui étoient dans les grades pouvoient porter une cotte de mailles. Les autres n'avoient qu'un plastron de fer. Ceux de la quatrieme classe devoient fournir cette partie des Hastaires qui étoient armés à la légere ; la cinquieme comprenoit les Frondeurs, les Accenses & ceux qui devoient sonner des instrumens de guerre. Il n'étoit pas question de la derniere Centurie qui étoit exclue du service,

Tite-Live ; l. 11. N°. 43.

* *V.* I. Part. ch. 3. art. 1.

ainſi que les Eſclaves. On s'en ſervit néanmoins dans la ſuite pour la Marine, & l'on en prit dans l'Infanterie légere (*a*).

Il paroît que tous ceux qui formoient l'ordre de bataille portoient alors la demi-pique, *haſta*, & qu'il n'étoit pas encore queſtion du *pilum*. Ils ne tarderent pas à le prendre, comme je le prouverai bientôt. Leur manière de combattre & de charger avec impétuoſité, l'épée à la main, ne s'accommodoit pas d'une arme de longueur. Ils ſe contenterent de la laiſſer aux Triaires deſtinés à la défenſe du camp, & pour s'en ſervir ſelon les occurrences. Lorſque l'ordre en échiquier

---

(*a*) Il ne faut pas oublier que dans le dénombrement il y avoit deux Centuriers qui étoient ſans armes, & uniquement affectées au ſervices des machines : cela prouve encore que les Romains n'ont point appris cette partie des Grecs, comme l'a dit Athenée & après lui divers Modernes. Ces machines étoient pour jetter des pierres & de gros traits, telles que les Baliſtes & les Catapultes dont l'invention eſt de la plus haute antiquitité ; puiſqu'il en eſt parlé dans le Deutéronome, *ch.* 20, dans l'Hiſtoire de David, & dans les Paralimones *chap.* 26. A l'égard du Bélier, des Tortues, des Tours mouvantes, & de diverſes inventions d'uſage pour les ſiéges, elles n'ont été connues que depuis. Plutarque & Diodore diſent que la Tortue & le Bélier ſont d'un Artemon de Clazomene qui les employa au ſiége de Samos, lorſque Périclès gouvernoit Athenes. Les Romains s'en étoient cependant ſervi l'an de Rome 252, au ſiége de Camerine : il y a apparence que cet Artemon ne fit que perfectionner l'invention qui étoit déja connue.

Denis d'Halicarnaſſe.

fut établi, les Haſtaires furent armés auſſi ſolidement que les Princes, à l'exception de vingt par Manipules qu'on laiſſa armés à la légere, pour ſervir aux eſcarmouches & aux occaſions qui demandoient de la célèrité. On ſe ſervit auſſi de ceux qu'on nommoit *Rorarii*; ils ſe battoient ſans ordre avec l'arme de jet avant que les lignes n'en vinſſent aux mains : lorſqu'elles ſe joignoient, ils ſe jettoient dans les intervalles des Manipules, où ils combattoient encore avec elles. Ils ſe mettoient d'abord en bataille derrière les lignes, & on les faiſoient avancer, lorſqu'on vouloit, ſur le front de l'armée. Souvent on en venoit ſi promptement aux mains, qu'ils ne ſervoient point. Dans ce cas ils ſoutenoient les Haſtaires & les Princes, en ſe portant dans tous les endroits d'où ils pouvoient incommoder l'ennemi avec leurs (*a*) traits; ils ſervirent très-long-tems avant les Vélites, qui ne furent créés que l'an de Rome 542, pendant le ſiége de Capoue. Comme les Romains avoient peu

Tite-Live, liv. 8. N°. 8.

Valere Maxime, l. II. ch. 3.

(*a*) Scaliger & Stevechius ont très-bien défini leurs fonctions. *Rorarii quod id genus hominum antequam acies coirent in modum rorantis tempeſtatis dimicaret ..... Qui ante gravem armaturam prodibant, Rorarii appellabantur.*

de cavalerie, on imagina de dreſſer des jeunes Soldats choiſis, pour ſe mêler avec les eſcadrons & les fortifier. Cet expédient, ſuggéré par un Centurion nommé *Nævius*, ayant réuſſi, on augmenta cette nouvelle Milice ; on la diviſa par compagnies auxquelles on donna un premier & ſecond Centurion, comme aux Manipules, & on les incorpora aux Légions à la place des Roraires. Ceux-ci dans le fond étoient la même choſe, & l'on peut croire qu'ils ne firent que changer de nom en prenant une nouvelle forme.

Les Romains avoient pour la Légion une ordonnance fixe ; c'eſt-à-dire que le nombre des Compagnies ne varioit point, parce que la forme du ſervice, du campement & des manœuvres étoit établie là-deſſus. Lorſqu'on augmentoit la force des Manipules, on n'avoit rien à changer. La même regle s'eſt obſervée du tems des Cohortes où l'on n'augmentoit que la force des Centuries ; maxime excellente dont ce miniſtère a ſenti tout l'avantage, & que nous euſſions dû avoir priſe il y a long-tems.

Une autre méthode admirable étoit l'uſage des Accenſes ; c'étoient des ſurnuméraires qui n'entroient point dans la

la compoſition de l'ordre de bataille ; mais qui ſe rangeoient en reſerve derriere les Triaires. Ils étoient deſtinés à remplacer les Soldats que l'on perdoit dans le cours de la campagne. Quoi qu'ils fuſſent en réſerve on ne faiſoit pas ſur eux le même fonds que ſur les Triaires, *minimæ fiduciæ manu.* Ils étoient armés plus légèrement, & on les laiſſoient auſſi quelquefois à la garde du camp. On retrouve ces Accenſes ſous le nom d'Optionnaires du tems des Empereurs *.

Tite-Live, livre 8.

Il y avoit encore des volontaires ; c'étoient des Chevaliers & autres jeunes gens de diſtinction, qui par zele ou par attachement pour le Général, faiſoient la campagne à leurs dépens. Ceux que l'on nommoit *Evocati*, étoient des vétérans qui rentroient volontairement au ſervice. On en formoit des troupes d'élite, & on les répandoit ſouvent dans les Compagnies pour encourager les autres.

* *V.* Feſtus & le Commentaire de Stewechius ſur Végece.

ARTICLE III.

ERREURS de quelques Auteurs ſur les armes Romaines; leur uſage. Maniere de combattre de la Légion.

LEs armes offenſives des Haſtaires & des Princes, étoient, comme je l'ai dit, l'épée, le pilum & un javelot *; c'eſt de quoi l'on ne ſçauroit douter. Mais Végéce y ajoute des fléches plombées qui ſe jettoient à la main. Il dit que chaque Soldat en portoit cinq dans la concavité de ſon bouclier. Il en donne auſſi aux Triaires. Il eſt bien certain que dans bien des occaſions où l'on ſe trouvoit obligé de combattre à coups de traits, le javelot & le pile euſſent été bientôt épuiſés. Les chariots remplis d'armes de rechange que l'on faiſoit ſuivre, n'étoient pas pour ces cas inopinés dont je veux parler. Par exemple, Céſar * & Afranius étant campés en préſence, chacun voulut s'emparer d'une hauteur qui étoit entre deux. La neuvième Légion s'engagea par trop d'ardeur dans un lieu déſavantageux où

* *V.* la I. Part. ch. 3.

Végece, liv. II. ch. 15. & 16.

* Guerre Civile, liv. I.

elle fut inveſtie. Les troupes d'Afranius, qui avoient fait long-tems la guerre en Eſpagne, s'étoient habituées à combattre ſans garder leurs rangs à la manière des Barbares. On ſe battit pendant cinq heures à coups de traits ; & la Légion de Céſar ne prit le parti de mettre l'épée à la main, pour marcher à l'ennemi qui occupoit une montagne, qu'après avoir épuiſé les ſiens. Il eſt naturel de conclure que les Soldats devoient être munis d'autres traits que du pile & du javelot. Un paſſage de Plutarque * ſemble faire entendre qu'à la bataille de Tarente les Triaires tuerent les éléphans de Pyrrhus à coups de piques & de dards. Cependant comme Polybe, Tite-Live, ni Céſar ne parlent point de ces fléches plombées, cela fait juger qu'elle ne furent données que depuis eux. Ce trait étoit fort court, ſon fer très-ſolide, ſans hameçon, & ſemblable à celui d'un épieu. On garniſſoit cette partie de lames de plomb, afin d'en augmenter la péſanteur ; à l'autre extrémité, on mettoit des plumes pour ſoutenir le trait & accélérer ſa vîteſſe, de ſorte qu'il tomboit toujours avec roideur, de telle maniere qu'il fût jetté. C'eſt ainſi que l'a décrit un Auteur anony-

* Vie de Pyrrhus.

* De Rebus Bellicis.

me *, que l'on croit avoir écrit du tems de Théodoſe I.

La forme & l'uſage du *pilum*, qui étoit l'arme principale du Légionnaire, ont été très-peu connus juſqu'à préſent. D'Ablancour dans ſa bataille des Romains les réduit à un javelot avec l'épée (*a*). M. de Folard *, qui auroit dû voir bien plus clair que lui, n'a pas mieux conçu la différence du *pilum* à la pique ; il fait du *pilum* une pertuiſanne qu'il donne aux Triaires, & ne parle point de l'arme des Haſtaires & des Princes. Machiavel dans ſon *Art Militaire livre IV*, avoit déja donné dans la même erreur, ainſi que dans bien d'autres ſur l'ordonnance Romaine (*b*). Le Duc de Rohan qui l'avoit étudié & la concevoit très-bien, s'eſt trompé comme tous les autres ſur l'article des armes ; il fait un javelot de la

* *V.* ſon Liv. des Nouvelles découvertes, chap. VI.

(*a*) Il n'arme peſamment que les Triaires qu'il fait paſſer au premier rang. Auſſi dit-il, qu'il eſt difficile de comprendre pourquoi on auroit jetté une pique pour mettre l'épée à la main, parce qu'il la confond avec le pile. Ce morceau qui ſuit la traduction de Frontin, eſt très-propre à donner de fauſſes idées des armes & de l'ordonnance Romaine.

(*b*) Ce Spéculateur plein d'eſprit, mais dénué d'expérience, ne laiſſoit pas d'avoir de fort bonnes idées ſur le choix des armes & de l'ordonnance. *Voyez* ſon Livre VII.

pique des Triaires, & ne diſtingue point le gros pile. Lorſque je m'appliquai, il y a quelques années, à l'étude de l'Hiſtoire Militaire des Romains, je fus étonné que parmi tant de gens ſtudieux, aucun n'eût compris une choſe expliquée ſi clairement dans Polybe & dans Végece. Je m'applaudiſſois de ma découverte, lorſque l'excellent livre de M. Guiſchardt me tomba entre les mains. Je vis qu'il m'avoit prévenu ; j'en eus d'autant moins de regret que cet habile Critique n'a pas peu ſervi à mon inſtruction, & m'a épargné bien des recherches auxquelles j'étois déterminé pour éclaircir mes doutes ſur les opinions de M. de Folard.

Le *pilum* étoit très-ancien dans les armées Romaines. On voit dès l'an de Rome 71, dans une bataille contre les Veïens & les Volſques, que les Soldats qui avoient juré de vaincre ou de mourir, marcherent avec tant d'ardeur, qu'ils ne ſe donnerent pas le tems de lancer leurs piles. Ils les jetterent à leurs pieds, & marcherent l'épée à la main. Douze ans après, dans une action contre les Volſques, ils firent la même choſe par l'ordre du Conſul Q. Servilius. Comme il vouloit attaquer l'ennemi ſur une hauteur, il les fit Tite-Live liv. II.

planter à terre, *pilis in terra fixis quo leviores in ardua evaderent curſu ſubeunt.* Il eſt clair que dans ces deux occaſions, il eſt queſtion du gros *pilum*, dont ils ne vouloient pas être embarraſſés. Les Romains n'étoient pas les ſeuls qui s'en ſerviſſent : cette ſorte d'arme devoit être connue en Italie, du moins eſt-il ſûr que les Véïens & les Etruſques en ont eû * mais les Romains la perfectionnerent & la rendirent plus ſolide.

* Tite-Live, livre 31. N°. 46.

La manipule formoit un corps preſque carré, puiſqu'elle étoit ſur douze files & dix rangs. Dans les batailles lorſqu'on étoit venu aux mains, les Vélites rétirés derrière continuoient à jetter des traits, ou par les intervalles, ou par la ligne courbe. On conçoit aiſément que l'ennemi devoit bientôt pénétrer dans ces vuides ; mais comme la manipule avoit une certaine hauteur, les files des flancs pouvoient devenir des rangs & preſſer l'ennemi de ce côté, comme il l'étoit en tête. Les armés à la légere aidoient beaucoup alors, ſoit par le moyen de leurs traits, ou en ſe mêlant l'épée à la main. Malgré cela il eſt certain que cette premiere ligne, diviſée par des intervalles égaux aux fronts, devoit être foible contre un ennemi qui étoit

en ligne pleine, & qui ſe ſervoit d'armes courtes. Je dis d'armes courtes, parce que ce ſont les ſeules qui puiſſent ſervir avantageuſement dans un eſpace étroit, tel qu'un intervalle où l'on eſt preſſé & où il faut cependant combattre avec facilité. Une diviſion de Piquiers qui auroit pénétré, ne pourroit ſe replier, ni les Soldats retourner la pointe de leurs piques. Ils ſeroient eux-mêmes attaqués en flanc & détruits ſans pouvoir ſe défendre. Tel eſt l'avantage des armes courtes, ou du moins d'une longueur médiocre.

La manière dont les Romains combattoient, étoit différente ſelon les occaſions. L'uſage ordinaire étoit de jetter le cri du combat ; auſſitôt on ſonnoit la charge, ils s'ébranloient & marchoient vivement en hauſſant le pas. Ils s'arrêtoient pour lancer le javelot ou le pile, & fondoient après en courant l'épée à la main. Mais lorſqu'ils vouloient rendre la charge plus impétueuſe & profiter de l'ardeur du Soldat, dès-qu'ils étoient à portée de l'ennemi, ils ſe mettoient en pleine courſe l'épée à la main, en s'animant par de grands cris ; (*a*) &

(*a*) Lorſque les Matelots tirent leurs chaloupes ou leurs

pour que rien ne la ralentît, ils ſe défaiſoient de leurs piles, comme on l'a vû dans les occaſions que j'ai citées.

Le Soldat pour lancer le pile ou le jalot, portoit le pied gauche en avant, & brandiſſoit ſon arme à la hauteur de l'œil *. Pour la bien ajuſter & lui imprimer de la roideur, il falloit être de pied ferme : néanmoins il devoit être exercé à la lancer en courant. On voit qu'à la bataille de Pharſale les Soldats s'ar-

* *V.* les Mémoires de M. Guiſchart.

---

vaiſſeaux à terre & qu'ils travaillent au cable, ils jettent un cri de même que les forçats lorſqu'ils rament, pour s'animer & tirer de concert. Les Chaſſeurs s'animent par le bruit des cors ainſi que les chiens ; & ceux-ci s'encouragent encore par leurs jappemens. S'il eſt dans la nature de s'exciter par le bruit & par des cris, afin d'agir enſemble & avec plus de force, cela eſt indiſpenſable dans les combats. Les Romains ainſi que les Argiens, les Mantinéens, les Macédoniens, régloient leurs cris par la diſcipline, en les jettant & les ceſſant à propos. Ceux des Grecs qui chantoient une hymne s'en ſervoient de même ; elle devoit être courte & compoſée de petits vers ſur un air très-vif. Elle ſe répétoit toutes les fois qu'on retournoit à la charge. Les plus grands chefs de guerre ont toujours compris qu'il étoit néceſſaire d'avoir un de ces deux uſages. Tamerlan ſi fameux en Aſie, avoit inſtruit ſes Tartares à jetter des cris en régles, accompagnés d'un bruit horrible de tambours, de timbales & de groſſes trompettes. Nos ancêtres chargeoient toujours en criant ; & les Ecoſſois le font encore. Ce bruit ne peut nuire aux Commandemens ſoit de la voix ou des inſtrumens de guerre ; parce qu'il ne ſe fait point pendant qu'on manœuvre, mais ſeulement lorſqu'on court à l'ennemi. Il ne conviendroit pas à un bataillon qui feroit un feu de peloton de crier ; mais bien à celui qui ſeroit mis en colonne pour enfoncer l'ennemi.

rêterent pour reprendre haleine ; mais ayant continué leur courſe ils lancerent leurs piles de fort près ſans s'arrêter, & mirent enſuite l'épée à la main *. Ils en uſerent de même à la bataille de Munde.

* *V.* cette action dans la I. partie.

Lorſqu'on avoit la hauteur ſur l'ennemi, c'étoit alors qu'on tiroit du jet des traits tout l'avantage poſſible. La pente du terrein donnoit aux derniers rangs comme aux premiers la facilité de les jetter, & l'effet en étoit bien plus ſûr : le pile ſur-tout qui étoit très-peſant, acquéroit beaucoup de force & de roideur. Dans une guerre contre les Etruriens qui avoient aſſiégé Sutrium, le Conſul Q. Fabius arriva pour la ſecourir. L'armée ennemie vint au-devant de lui, & comme elle étoit bien plus forte que la ſienne, il ſe retira ſur des hauteurs où il ſe forma en bataille. Les Etruſques pleins d'ardeur & de confiance jettent leurs dards par terre, & tirent l'épée pour en venir plutôt aux mains. Les Romains les accablèrent d'une grêle de traits & de pierres que le lieu fourniſſoit (*a*). Comme ils s'apperçurent que le déſordre

(*a*) Le Soldat étoit exercé à lancer des pierres à la main de la peſanteur d'une livre. *Végece, liv. 2 ch. 4.*

commençoit à s'y mettre, les Haſtaires & les Princes pouſſerent de grands cris & fondirent ſur eux l'épée à la main. Les Etruſques tournerent le dos & voulurent regagner leur camp ; mais la Cavalerie, qui leur coupa chemin, rendit la défaite complette.

Tite-Live liv. IX. n°. 35.

Marius défit de même les Teutons par la précaution qu'il prit de ſe poſter ſur un terrein élevé. Il ſavoit que l'impétuoſité naturelle à cette nation, ne lui permettroit pas de différer l'attaque, malgré le déſavantage des lieux. Pendant qu'ils montoient à lui, il leur fit eſſuyer pluſieurs décharges de dards & de javelots ; les piles ne furent jettés que les derniers & d'aſſez près *. Ces lourdes machines, lorſqu'elles ne frappoient point les hommes, s'enfonçoient dans les boucliers ; de ſorte que ne pouvant les en arracher ils étoient contraints de les abandonner. Les Romains ſur ces entrefaites fondant de la hauteur l'épée à la main, défirent cette multitude de Barbares dont plus de cent mille y périrent.

* *V.* Plutarque de Marius.

La pique des Triaires étoit particulièrement une arme de main ; cependant elle ſe lançoit quelquefois comme le pile ; *pilum haud mọdo quam haſta vehementior ictu*

Tite-Live.

miſſuque telum. Cette arme a été connue dans les tems les plus reculés. Virgile & Homère nous peignent leurs Héros armés d'une pique dont ils frappoient ou qu'ils lançoient. Les Romains avoient rejetté cette arme ; mais Camille, qui fit divers changemens dans l'armure, leur en fit reprendre pour mieux arrêter l'impétuoſité Gauloiſe. Elles reſterent enſuite aux Triaires qui furent les ſeuls auxquels on jugea à propos de les conſerver. Quoique les Auteurs Latins aient ſouvent donné lieu de confondre cette arme avec le pile, on les voit cependant très-diſtinguées en certains cas. Tite-Live, parlant d'une action où les Romains avoient ſur les Gaulois l'avantage de la hauteur, dit que les piques & les piles en acquéroient beaucoup plus de force, & qu'aucun ne tomboit envain : *pila omnia haſtaque non tanquam ex æquo miſſa vana caderent, ſed omnia librata ponderibus figerentur.* Voilà les principes que les Romains s'étoient formés, & qu'ils ne varierent point, tant qu'ils furent attachés à la diſcipline. Mais lorſqu'ils dégénérerent, en quittant les armes défenſives ils changerent auſſi les autres. Ils ſubſtituerent au pile différentes armes de jet plus légeres & qui portoient plus loin.

Idem. Lib. 7.

la plus expoſée (*a*). L'uſage du bouclier & celui de l'épée cadroient admirablement enſemble pour toutes ſortes de combats : on ne pouvoit être mieux armé pour un aſſaut, pour une eſcalade, une attaque de retranchement ; & la plûpart de leurs victoires ſe ſont décidées par-là. Les phalanges épaiſſes des Gaulois & des Cimbres, l'aſpect formidable de celle des Grecs, ne firent ſur eux que des impreſſions paſſageres. Ils ſurent bientôt connoître le foible de cette derniere, & ſe faire jour à travers la forêt de piques qu'elle préſentoit. Il ſemble que les Romains, en faiſant leur arme capitale de l'épée, ne firent que ſuivre l'uſage naturel & la coutume la plus ancienne. La première eſpece de défenſive a ſans doute été le bouclier. L'épée, qui ne demandoit que l'uſage de la main droite, lui étoit bien plus analogue qu'une arme de

(*a*) L'attitude du Soldat Romain étoit la meilleure pour allonger ſon coup. Les Samnites avoient une méthode contraire, ils avançoient la jambe gauche, & dans cette poſture, ils étoient mieux couverts du bouclier. Peut être les Romains ſuivoient-ils le même uſage qu'ils changerent lorſqu'on leur donna des maîtres d'eſcrime par le conſeil de P. Rutilius, comme le rapporte Valere Maxime *. Ils ne gardèrent alors que la lame défenſive de la Jambe droite, au lieu qu'auparavant il paroît qu'ils les avoient toutes deux armées. *Voyez* ci-devant le *Cens de S. Tullius.*

* *De Militaribus inſtitutis.*

grande longueur telle que la pique. Lorſque les Légions Romaines furent livrées entièrement aux armes de jet, & qu'elles eurent quitté, avec leurs défenſives, l'uſage du pilum & de l'épée, elles furent vaincues par les François qui les attaquérent avec cette dernière arme ſi propre à leur impétuoſité naturelle. Ils portoient une petite hâche d'armes à manche très-court, nommée *Franciſque*, qu'ils jettoient fort adroitement en abordant l'ennemi, & mettoient l'épée à la main.

Ce caractère tout de feu n'eſt point éteint & ſe rallumera quand on voudra. Dans la deuxième & bien avant dans la troiſième race, on s'eſt ſervi d'épée courtes & tranchantes des deux côtés. A la bataille de Bénevent que Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, gagna ſur Mainfroi ſon compétiteur au Royaume de Sicile, les François qui avoient des épées courtes eurent ordre de frapper de la pointe : cela leur donna l'avantage ſur les Allemans & les Sarrazins qui étoient armés de longs ſabres & de maſſues. On les avoit bien plus longues du tems de François I. Elles ſe portoient, comme à préſent à un ceinturon. On eut enſuite des baudriers juſqu'en 1684, qu'ils furent

ôtés à tous les Régimens. Cette manière de porter l'épée étoit très-incommode, & n'a peut-être pas peu contribué au dégoût qu'on en a pris pour elle. Cette arme doit être courte comme celle des Romains, à demi-coquille, & portée en bandouillière la poignée au-deſſus de la hanche. Celles qui ont été données à l'Infanterie Françoiſe après la guerre d'Allemagne terminée en 1748, euſſent été fort bonnes ſi on les eût faites d'une meilleure trempe. Les ſabres de nos Grenadiers étoient trop longs, on les a diminués avec raiſon. A l'égard des épées de la Cavalerie elles ſerviroient peu ſi elles n'étoient d'une certaine longueur. On s'eſt habitué à les croire inutiles pour l'infanterie. 1°. Parce qu'on ne s'aborde plus dans les combats. 2°. Parce qu'on a jugé qu'en pareil cas la bayonnette devoit y ſuppléer : on s'eſt apperçu d'ailleurs * qu'étant embarraſſantes & de peu d'uſage aux Soldats, la plûpart les jettoient pour ne les point porter. Lorſque la guerre commença en 1741, pluſieurs Régimens, pour n'être point dans le cas d'en racheter à la paix, s'en défirent avant de paſſer le Rhin, & les laiſſerent en dépôt. On a fait de même dans la dernière guerre, & l'on

* Dans les Campagnes de 1734, 1735 & 1736.

a ſans doute trouvé ſi ſingulier que le Soldat eût une arme de parade, qu'il ne portoit que dans les Villes & pendant la paix, qu'on les a ſupprimées dans tous les régimens. Peut-être a-t-on cru que cela diminueroit le nombre des affaires particulieres, ce qui eſt une erreur. Le préjugé ſubſiſtant toujours, ceux qui veulent ſe battre, trouvent le moyen d'avoir des épées ou ſe battent avec leurs bayonnettes.

Quoique cette derniere arme ſoit préférable à la guerre, l'épée peut être néceſſaire; elle ſupplée au défaut de la premiere qui peut ſe fauſſer ou ſe caſſer; elle ôte au ſoldat le prétexte de ſe retirer ſi le même accident arrive à ſon fuſil; elle eſt très-propre pour une eſcalade & dans bien des occaſions où l'on feroit mettre le fuſil en bandouilliére. J'ai vû un jour un Capitaine de Grenadiers qui prit ce parti à l'attaque d'un poſte retranché dans les montagnes de Gênes, & réuſſit à ſouhaits; enfin nous devrions faire attention que nous lui devons pluſieurs victoires encore aſſez récentes. A la bataille de Staffarde, les caſſines qui étoient ſur le front de l'ennemi ayant été emportées, les Régimens de Hainaut, de Grancey & de Bourbon marcherent

Hiſtoire Militaire de Louis XIV.

cherent aux ennemis l'épée à la main & fixerent la fortune qui balançoit encore. A Steinkerque, les Gardes-Françoiſes & Suiſſes chargèrent de même, & furent imitées par d'autres troupes de l'aveu des Généraux & des Princes qui étoient à leur tête. A Hocſtet, un Régiment Irlandois attaqua de cette manière & détruiſit totalement un Régiment Anglois. Je pourrois citer bien d'autres exemples qui prouveroient également que cette méthode eſt très-efficace pour avoir raiſon de ſon ennemi, & qu'elle a réuſſi, chez les Modernes comme chez les Anciens, toutes les fois qu'on a eu l'audace de s'en ſervir.

Revenons aux Romains : leurs Vélites qui portoient ſept petits javelots, avoient les mêmes épées que les Légionnaires ; lorſque dans une bataille ils avoient épuiſé leurs traits, ils pouvoient en venir aux mains comme les peſamment armés, & s'en ſervir auſſi dans les attaques de poſtes ou de retranchemens. Cela leur donna ſouvent l'avantage ſur leurs ennemis. Philippe Roi de Macédoine & le Conſul Sulpitius étant campés en préſence, le premier fit ſortir une partie de ſa Cavalerie & de ſon Infanterie légere qui étoit compoſée d'Illiriens Tite-Live liv. 31 ch. 34

& de Crétois habiles à lancer leurs traits & à fuir avec agilité. Le Conſul fit un pareil détachement de ſa Cavalerie & de ſes Vélites. Le Roi n'eut pas long-tems le plaiſir du combat qu'il regardoit de ſon camp. Les Vélites, auſſi légers, mais mieux armés que ſes Frondeurs & ſes Archers, ne jugerent pas à propos de ſe laiſſer mal-mener à coups de traits. Ils prirent le parti de courir ſur eux l'épée à la main, & les preſſerent ſi vivement, qu'ils furent obligés de ſe réfugier dans le camp avec leur Cavalerie, qui fut auſſi très-maltraitée.

Tout ce que je viens de dire à ce ſujet, me fait penſer qu'il ne ſeroit pas inutile de laiſſer les épées à l'Infanterie, ni peut-être d'avoir quelques boucliers. Cette arme défenſive pourroit ſervir dans des cas inopinés où l'on manqueroit de mantelets pour ſe couvrir. Mais comme je ne la crois pas propre à préſent pour les batailles, je me contenterois de former une Compagnie de quatre-vingt rondachers pour chaque Régiment, à la ſuite duquel ils ſeroient attachés. Ils porteroient un bouclier de quatre pieds & demi de hauteur coupé dans le bas en ligne droite & arrondi par le haut, un mouſqueton avec en ſabre court, à lame

droite & très-large. Cette troupe pourroit être employée quelquefois à des attaques de poſtes ; néanmoins je ne voudrois les expoſer que rarement, parce que leur fonction ordinaire ſeroit de ſervir d'ouvriers. Il y auroit parmi eux des Charpentiers, des Forgerons, & des Armuriers. Ils conduiroient avec eux deux forges portatives, & ſauroient dans l'occaſion conſtruire ou raccommoder des ponts, faire des radeaux & des barques ſur les lieux mêmes où l'on en auroit beſoin. Il y a de petits bâteaux d'une grande utilité. Les piéces principales ſont d'un bois légers & facile à tranſporter ; le reſte d'écorce ou d'oſier que l'on couvre de cuir calfeutré. Il eſt aiſé de ſentir combien il eſt néceſſaire d'avoir à la ſuite d'un Régiment, une troupe fournie des outils & des ouvriers dont on a beſoin à chaque inſtant à la guerre. C'eſt ce qui donnoit aux Légions Romaines, la facilité de conſtruire ſur le champ ce qui leur falloit, ſoit pour les ſiéges, ou pour toute autre opération. Les Soldats de Céſar étoient ſi bien ſtylés à ces ſortes de travaux, qu'il n'étoit jamais embarraſſé.

ARTICLE V.

EPOQUE & détail de la ſeconde Ordonnance Romaine ; ſa formation & ſa manière de combattre.

LES Légions Romaines furent ſur le pied que je l'ai dit, juſqu'au tems de Marius. Les guerres civiles ſont des convulſions dans un état qui en alterent la ſanté, & laiſſent après elles une ſorte de langueur. Celles de Marius & de Sylla produiſirent cet effet, & doivent être regardées comme l'époque du changement, qui ſe fit dans la Milice Romaine. Pendant que Rome ne combattit que dans l'Italie, les Légions ne ſe levoient qu'au moment de la guerre, & ſe licencioient auſſitôt après. Elles ſe diſciplinoient ſur le champ par la force du génie militaire qui étoit la baſe du gouvernement, & qui formoit le caractere des Citoyens. Mais dès qu'ils eurent à combattre au dehors, les guerres devinrent plus longues, plus conſidérables, & à la paix il fallut garder les pays conquis. A la fin de la deuxieme Punique, ils ſe trouverent

maîtres de l'Eſpagne & des Iſles de la Méditerranée ; ils paſſerent auſſitôt en Grece & déclarerent la guerre à Philippe. Celles de Perſée & d'Antiochus ſuivirent immédiatement. La troiſieme de Carthage, celle de Numance, la guerre d'Aſie pour la ſucceſſion d'Attale rempliront le tems qui s'écoula juſqu'à Marius : nommé Général contre Jugurtha, il enrôla des Eſclaves & les Pauvres, ce qui ne s'étoit pas encore pratiqué juſques-là, excepté dans des occaſions preſſantes, & après de grands échecs. La République ne confioit auparavant ſes armes qu'à ceux dont le bien étoit connu, & qui lui laiſſoient par ce moyen un gage de leur fidélité *. Mais quoique ce fut un trait de la politique de Marius, qui vouloit s'affectionner le Peuple, & qui fit murmurer contre lui, il ſemble que l'ancienne régle commençoit à devenir impraticable. Le nombre des Légions étoit augmenté, & l'on étoit obligé de les avoir toujours ſur pied. Les claſſes des riches, qui n'avoient plus le même zele, ne ſuffiſoient pas pour les recruter ; & la politique exigeoit que l'on employât une foule de pauvres Citoyens, qui reſtant dans l'oiſiveté n'euſſent ſervi qu'à multiplier ſes ſéditions.

* *V.* Saluſte.

Les guerres des Cimbres, des Allobroges, enſuite celle des Alliés qui fut ſi vive qu'il périt dans trois ans plus de trois cens mille hommes de la plus brillante jeuneſſe d'Italie, augmenterent encore cette néceſſité. Ce changement dans la conſtitution fut bientôt ſuivi de celui de l'Ordonnance *; on réunit les Manipules, & l'on en forma des cohortes depuis cinq juſqu'à ſix cens hommes, en conſervant les mêmes armes qu'auparavant. Une légion fut alors compoſée de dix cohortes, qui ſe mettoient en bataille ſur deux lignes, & plus ſouvent ſur trois. Dans la premiere ordonnance il y avoit ſix Tribuns, qui dans l'ordre de bataille ſe plaçoient deux à chaque ligne. Ce même nombre ſubſiſta juſques ſous les Empereurs qui l'augmenterent.

* L'an de Rome 647.

La cohorte étoit diviſée en cinq centuries. La légion ſe formoit par la premiere cohorte à la droite, enſuite les quatre ſuivantes : de ſorte qu'il y avoit cinq cohortes à la premiere ligne, trois à la ſeconde, deux à la troiſieme. Dans la légion qui fermoit la gauche de la ligne, la premiere cohorte devoit occuper la gauche. Il paroît que dans la ſuite on ſe contentoit de deux lignes, & qu'il

s'en fit même une régle. On mettoit cinq cohortes à la premiere & cinq à la ſeconde. Néanmoins la premiere ligne étoit toujours plus forte, parce que la premiere cohorte étoit alors double des autres. Végece * dit qu'on la compoſoit de ſoldats diſtingués par la naiſſance & l'éducation : ce qui ſignifie ſeulement qu'ils étoient au-deſſus de la lie du Peuple. Il faut que cette inſtitution ſoit du tems d'Auguſte ; car Hygin, ſon affranchi, parle de cette cohorte dans ſa *Caſtrametation* (*a*), & l'on ne voit pas qu'elle ait été juſques-là différente des autres (*b*). L'aigle enſeigne générale de la légion y étoit placée. On la

* Liv. II, chap. 6.

(*a*) Cet Ouvrage & un Aſtronomicon attribué à Hygin, ont été jugés être d'un Ecrivain du bas Empire. Il eſt vrai que l'on n'y reconnoît point le ſtyle du regne d'Auguſte. Cependant les choſes dont parle cet Auteur, n'exiſtoient ſûrement plus dans le bas Empire. Il y a plus d'apparence que ſon livre aura été corrompu & mal copié.

(*b*) Végece compte 555 hommes par cohorte, parce qu'il y comprend cinq Centurions & 50 Décurions chefs de Décuries. Il y joint 66 Cavaliers, y compris deux Officiers nommés Décurions. La cohorte double appellée *Cohors Milliaria*, comprenoit, ſelon lui, 1105 Fantaſſins & 132 Cavaliers. Il faut remarquer que le nombre des Cavaliers par Légion devoit être alors de 726, & que cette augmentation n'eut lieu que ſous les Empereurs. J'expliquerai au Chapitre des Camps la raiſon de cette répartition que Végece fait de la Cavalerie à chaque Cohorte.

Idem. Liv. II, ch. 13. confioit au ſoin du Primi-Pile, autrement premier Centurion. Chaque cohorte avoit d'ailleurs un dragon pour enſeigne particuliere. Le dragon étoit placé comme l'aigle au ſommet d'une pique fort élevée ; mais ſa queue étoit compoſée d'un tiſſu couleur de pourpre qui flottoit au gré du vent. Chaque Centurie avoit auſſi ſon enſeigne, comme chaque Manipule dans la premiere ordonnance. C'étoit un petit drapeau, en forme de banniere, ſur lequel on marquoit le numéro de la cohorte dans l'ordre de la légion, & celui de la centurie dans l'ordre de la cohorte. Ce petit drapeau ſe nommoit *Vexillum*, au lieu que les autres enſeignes ſe déſignoient par le terme *Signa*. Les cinq drapeaux d'une cohorte ſe différencioient par les couleurs, comme les boucliers de chaque centurie par la figure qui y étoit peinte. De plus, on y écrivoit le nom du ſoldat, le numéro de ſa cohorte & celui de ſa centurie. Rien n'étoit plus propre à faciliter le ralliement dans le tumulte des combats. Toutes ces enſeignes ſe plaçoient dans les rangs du milieu, c'eſt-à-dire au cinquieme & ſixieme. Voilà pour quoi l'on appelloit les premiers rangs *ante-Signani*, ceux du milieu *Subſignani*, & les derniers *poſt-Signani*.

V. le Commentaire de Stewechius.

Idem.

La légion étoit fournie de ce que nous appellons à préſent un Etat-Major. Les Teſſéraires * diſtribuoient l'ordre à toutes les cohortes, & de-là aux chambrées ou Décuries. *Menſores* étoient ceux qui meſuroient à chaque troupe le terrein qu'il lui falloit pour camper. Ils différoient de ceux qu'on nommoient *Metatores*, en ce que ceux-ci déterminoient l'emplacement général du camp. *Librarii* étoient les diſtributeurs des rations de vivres & de fourage. Auguſte & ſes ſucceſſeurs créerent encore différentes charges qui n'exiſtoient point auparavant, comme un premier Tribun, *Tribunus Major*, qui dans la ſuite devint un Préfet; les Ordinaires, les Auguſtales, les Flaviales, dont on ne voit pas trop les fonctions ni l'utilité.

*Teſſerarii

Tant que la République ſubſiſta, il y eut peu d'innovations dans le Corps Militaire, parce que les établiſſemens une fois faits ne pouvoient ſe changer que par le conſentement du Sénat. Mais lorſque la liberté fut éteinte, tout devint arbitraire & dépendant de la volonté d'un ſeul. » On vit alors, dit Suétone *, » beaucoup de nouveautés dans le Gou» vernement civil «. Il en fut de même pour la Guerre. Il ſe fit de nouvelles

* In-octavo.

loix, de nouvelles inſtitutions pour les camps; on établit de nouveaux grades; on vit de nouvelles armes & des genres de Milice juſqu'alors inconnus : toutes choſes qui ne tendent pas toujours au bien & à la perfection.

On renferma donc les trois ordres de ſoldats dans la même cohorte, dont l'ordonnance fut comme auparavant à dix de hauteur. Il y avoit cependant des exceptions : ſi les cohortes étoient foibles ou ſi l'on vouloit occuper plus de terrein, on ſe réduiſoit à huit ou à neuf. Dans la premiere ordonnance les Haſtaires, comme plus jeunes & plus bouillans, faiſoient la premiere charge; les Princes plus mûrs & plus raſſis les ſoutenoient; les plus anciens étoient en réſerve. Cela devoit changer dans la cohorte. Comme les Pauvres & les Eſclaves n'avoient pas des principes auſſi épurés que les Citoyens aiſés, on devoit compter d'avantage ſur la diſcipline & l'expérience. Les premiers & les derniers rangs furent compoſés des plus vieux ſoldats; & chaque cohorte formoit un corps de cinquante à ſoixante files ſur dix rangs, qui avoit plus de ſolidité que les petites troupes des Manipules. Ce changement ne ſe fit que par gradation;

car tandis que Marius combattoit avec ce ſyſtême les Cimbres & les Teutons, Sylla ſuivoit encore l'ancien ordre, & s'en ſervit à la bataille * d'Orchomene contre Archelaüs, l'an de Rome 667, ſoixante ans après la ruine de Carthage.

* Appian, guerre de Mitridate.

Les Centuries des Cohortes n'ont jamais été au-deſſous de cent, mais ſouvent au-deſſus. Elles étoient, comme les Manipules, diviſées en Décuries dont les ſoldats campoient enſemble. Les tentes étoient de peaux, comme celles des autres Peuples, & conſtruites en pavillon dont la baſe avoit dix pieds de diametre * (*a*): elles ſe portoient ſur des bêtes de ſomme, avec les uſtenſiles de cuiſine & le petit moulin à bras pour moudre le grain. Le Fantaſſin étoit chargé de ſon bagage, de ſes vivres & d'un pieu pour le retranchement du camp. Les ſoldats étoient auſſi munis de hâches, ſcies, péles & pioches : Ces différens outils ſe répartiſſoient dans la Décurie ; car il ne faut pas croire qu'un ſeul portât tout ce

* Hygin de Caſtrametatione.

(*a*) Cette forme eſt la plus commode & la meilleure. Il n'y faut qu'un piquet au centre pour ſervir d'appui, au lieu que les nôtres demandent deux montans & une traverſe. Comme elles ſont de toile, les grandes pluies les percent preſque toujours, ainſi que les faiſceaux d'armes, & mettent les armes hors d'état de ſervir.

qu'on s'eſt figuré mal-à-propos, & cela fondé ſur quelques paſſages mal conçus. A l'égard du bouclier, du caſque, de la cuiraſſe, & des armes offenſives, l'exercice & la grande habitude les faiſoient compter pour rien. Il y avoit ordinairement un eſclave ou valet par chambrée *.

* Frontin Stratégicon, chap. I.

On garda dans la cohorte les mêmes diſtances de rangs & de files, tant pour la facilité de la courſe que pour celle du jet des traits. Le ſecond rang au moyen de cette diſtance, pouvoit jetter le pile & le javelot par la ligne de mire. Les plus éloignés devoient les lancer par la ligne courbe dans une décharge générale, à moins que ce ne fut contre la cavalerie. Dans ce cas les files ſe reſſerroient, & les premiers rangs préſentoient la pointe du *pilum*, tandis que les ſuivans le lançoient ſur les Cavaliers. La diſpoſition de l'ordre de bataille d'Arrian contre les Alanes nous explique ceci à merveille, & la traduction qu'en a donnée M. Guiſchard, jette un grand jour ſur la Tactique Romaine *. Quoiqu'il y eût déja pluſieurs changemens, les Romains avoient encore en partie les mêmes armes & la même maniere de s'en ſervir. Ici les forces de l'ennemi étoient

* Mémoire Milit., t. I. pag. 207.

en Cavalerie peſamment armée. Il fut ordonné au premier rang de préſenter, à l'approche de l'ennemi, la pointe de l'épieu ou pile au poitrail des chevaux. Les trois ſuivans devoient être dans l'attitude pour les lancer. Les quatre derniers étoient armés de demi-piques propres à darder comme à préſenter. Arrian étoit en bataille entre deux collines, qui appuyoient ſes aîles, ſur leſquelles il avoit placé beaucoup de machines & des gens de traits : il y avoit deux corps d'archers à cheval en réſerve derriere la ligne & diſpoſés en potence. Ils étoient deſtinés à charger l'ennemi qui auroit tourné ſur les derrieres, & dans ce cas les quatre derniers rangs des légions euſſent fait face de ce côté ; il y avoit auſſi un neuvieme rang compoſé d'archers.

On reconnoît ici la maniere de préſenter le gros pile à la Cavalerie, qui étoit encore préféré pour les premiers rangs aux armes de plus grandes longueur, parce qu'il étoit plus propre à lancer. Ce pile qui avoit ſix pieds trois pouces* paroiſſoit ſuffiſant aux Romains. Ils penſoient qu'une arme plus longue n'avoit qu'un avantage apparent, & qu'il étoit aiſé d'en gagner le fort, en la détournant.

* V. la I. partie, ch. III.

Il eſt démontré que le piquier ne peut ſe ſervir de ſon arme que de front, & dans un terrein uni. Si on l'en ſort, ou ſi on lui gagne le flanc, il eſt perdu. Polyen raconte que Cléonyme Roi de Sparte, aſſiégeant une place, les ennemis ſe préſenterent à la bréche avec de longues piques de ſeize coudées. Pour lui, il ne laiſſa aux deux premiers rangs que l'épée avec le bouclier; il leur enjoignit d'écarter la pointe des piques des ennemis, & de les ſaiſir à deux mains, pendant que les rangs ſuivans s'avanceroient pour frapper, ce qui lui réuſſit très-bien. C'eût été le cas d'employer la ruſe du Maréchal de Briſſac rapportée par le Chevalier de Folard. Ce Général avoit imaginé d'armer ſon troiſieme rang d'épées courtes; il devoit en abordant, ſe gliſſer entre les jambes des deux premiers pour couper les jarrets aux ennemis. Cette maniere de tailler des jarretieres, ne peut réuſſir que contre des piquiers.

On voit que les Grecs n'imaginoient pas quelquefois de meilleurs moyens pour vaincre la phalange que de la combattre à la Romaine. Cela prouve que l'avantage de l'arme de longueur diſparoît aiſément contre la force & l'adreſſe.

Conſidérons ici une cohorte toute ar-

mée de piles, comme du tems de Céſar, attendant le choc de la Cavalerie. Les quatre premiers rangs ſe diſpoſeront comme on l'a vû dans la guerre des Alanes. Si la cohorte eſt attaquée en même-tems par derriere, elle formera un double front qui prendra la même diſpoſition. Ne conviendra-t-on pas que c'eſt le même ordre, que l'on garderoit avec une de mes Cohortes armée de fuſils & de bayonnettes. Il n'y a de différence dans la comparaiſon que par le nombre de coups à tirer qui eſt à mon avantage *.

* *V.* le tome I. *pag.* 91.

Lorſque la légion avoit ſur les bras une nombreuſe Cavalerie de Numides, les ſoldats ſe détachoient par files ou demi-files, & s'avançoient ſur le front pour lancer leurs javelots. Céſar dans ſa campagne d'Afrique avoit ſurtout inſtruit ſes troupes à cette manœuvre. Il avoit beſoin d'écarter les numides qui étoient toujours ſur lui dans les marches; & s'il étoit preſſé par un trop grand nombre, il faiſoit donner quelques cohortes qui les repouſſoient aſſez loin pour en être débarraſſé. Quand le légionnaire attendoit l'ennemi de pied ferme, il avoit le pied gauche en avant, & le corps effacé prêt à lancer le javelot, ou à préſenter le pile. Dans cette poſture il étoit entiére-

Guerre d'Afrique, ch. XVI.

ment couvert de ſon bouclier. Chaque rang de la cohorte préſentoit un rempart d'airain : mais ſi le ſoldat s'avançoit trop ſur le front, il prêtoit les flancs & donnoit priſe aux traits qui venoient de tous côtés. Céſar, qui avoit beaucoup de ſoldats de recrue peu faits aux ruſes de l'ennemi, leur défendit d'avancer plus de quatre pieds ſur le front, ce qui ſuffiſoit pour que les ſoldats de la même file puſſent s'y porter ſucceſſivement par une contre-marche. Ceci ſervoit encore pour tirer d'un bord d'une riviere à l'autre, ou à la défenſe d'un retranchement. En pareil cas, on faiſoit paſſer auſſi les traits à ceux des premiers rangs, comme nous le pourrions faire avec nos fuſils (*a*). C'étoit dans cette occaſion que l'on ſe ſervoit d'armes de longueur, avec des Archers, des Fuſtibulaires, des Tragulaires & d'autres qui jettoient à la main des cailloux ronds ou de groſſes balles de plomb. Les fuſtibales étoient de groſſes frondes ; le Tragulaire ou Manubaliſtaire ſervoit une machine qui jettoit de gros dards. C'étoit de la petite artillerie qui te-

(*a*) Dans la derniere Ordonnance donnée en 1766, on a pris cette méthode dont j'ai parlé dans mon premier volume.

noit

noit le milieu entre les groſſes baliſtes, les catapultes, & les armes de jet ordinaires. On ne s'en ſervoit du tems de Céſar, & dans la fleur de la Tactique Romaine, que pour la défenſe des murailles & des retranchemens; mais dans les tems qui ſuivirent on en menoit une grande quantité à la ſuite des Légions, ſur laquelle on faiſoit beaucoup de fonds un jour de bataille. On en farciſſoit les flancs de l'armée & tous les lieux avantageux. Végece nous apprend que l'on en formoit quelquefois une ligne entiere *.

* Liv. III Ch. XIV.

La quantité de bouche à feu qui s'eſt introduite depuis quelque tems, n'eſt pas plus une preuve de nos progrès dans la Tactique, que la multitude des machines ne l'étoit chez les Romains. Cet uſage, imité des Allemands, nous a paru néceſſaire pour égaler leur feu. Mais en s'y livrant avec trop d'ardeur, on ne s'eſt pas apperçu que l'on négligeoit la partie la plus importante; que l'on affoibliſſoit l'Ordonnance, que l'on achevoit d'altérer ſes principes, & que l'on ſacrifioit des reſſources réelles à un avantage apparent.

ARTICLE VI.

De la distance qui se gardoit entre les lignes.

JE crois n'avoir rien omis de ce qui peut donner une connoissance exacte de l'Infanterie Romaine & de sa maniere de combattre. Il me reste pourtant encore une chose importante à prouver, qui est la distance que les trois lignes observoient entr'elles. César rapporte dans sa guerre contre Afranius qu'il y avoit deux mille pieds de distance entre les deux camps ; que lorsque les deux armées furent en bataille, elles en occupoient les deux tiers, & que le reste servoit d'espace pour le choc.

Guerre civile, liv. 1.

On voit par cet exposé que l'espace pour le choc étoit de 666 pieds, & quelques pouces. Chacune des deux armées en occupoit autant. Comme le Soldat tenoit six pieds en tous sens, la hauteur des dix rangs de la cohorte étoit de soixante pieds. Les trois lignes en occupoient par conséquent 180. En supposant la troisieme ligne tout près du fossé du camp, il restoit pour les deux distances entre les trois lignes 486 pieds. Com-

me le pied Romain n'étoit pas auſſi fort que le nôtre, & ne revenoit qu'à environ onze de nos pouces, cela faiſoit 74 toiſes, dont 37 pour chaque diſtance. La troiſieme ligne ſe trouvoit ainſi hors de la portée du javelot, qui étoit de quatre à cinq cens pieds : mais les frondes & les fléches qui portoient plus loin pouvoient y atteindre ; c'eſt pourquoi on la faiſoit mettre genou en terre, pour la garantir des traits juſqu'au moment où l'on devoit l'employer.

Il eſt certain que ce ſecond ordre des Romains avoit beaucoup plus de force & de ſolidité que le premier diviſé en petits corps iſolés & ſéparés par des intervalles égaux aux fronts. Les cohortes de la premiere ligne ne gardoient qu'autant d'eſpace qu'il en falloit pour la retraite des armés à la légere ; & ces eſpaces ne paſſoient guere trente pieds (*a*). Comme il y en avoit moins à la ſeconde ligne, elles devoient être plus eſpacées,

(*a*) La cohorte pouvoit avoir trois cens pieds d'étendue, en ſuppoſant ſix pieds par homme : mais je ſuis perſuadé que depuis la ſuppreſſion des Manipules cette diſtance étoit moindre. Végece, en d'écrivant l'Ordonnance de ſon tems, conſerve les ſix pieds en hauteur, & n'en donne que trois de front ; il ne faut pas douter que cet uſage étoit très-ancien.

afin que les corps rompus de la premiere puſſent y trouver un écoulement facile. A l'égard de la troiſieme, qui étoit une réſerve, elle ſe diſpoſoit ſelon les occurrences & les vûes du Général. C'eſt avec ce dernier ordre que Marius, Silla, Pompée & Céſar acheverent de ſubjuguer l'Afrique, l'Aſie & l'Europe, & pouſſerent à ſon période la grandeur Romaine.

Le Chevalier de Folard, qui s'eſt ſouvent trompé ſur la Tactique Romaine, a cru que Céſar avoit combattu ſur une ſeule ligne à Pharſale. Il s'eſt fondé ſur ſa foibleſſe, & ſur la néceſſité où il étoit d'égaler ſon front à celui de Pompée, qui lui étoit ſupérieur de plus du double. Mais outre qu'il ſuffit de lire cet endroit du Commentaire, pour ſe convaincre que l'armée de Céſar étoit ſur trois lignes exprimées très-clairement plus d'une fois, comment M. de Folard a-t-il pu ſe figurer une diſpoſition auſſi foible, que celle de ſe poſter ſur une ſeule ligne devant un ennemi qui en avoit trois, & une nombreuſe Cavalerie? Pour ſoutenir ſa propoſition, il donne une fauſſe interprétation au *triplex acies*, dont il eſt ſouvent parlé dans Frontin & dans Céſar. Il l'explique comme ſi c'étoit une ligne diviſée

en trois corps ; & de-là il conclut que l'armée de Céſar étoit rangée de cette maniere : il avoue ingénument qu'il ne s'eſt pas ſervi des Commentaires, mais ſeulement de Frontin ; encore ce Frontin ne l'a-t-il pas bien compris. *Triplex acies* a toujours déſigné *trois lignes*, & ne peut s'entendre autrement. *Prima acies*, *ſecunda acies*, *tertia acies*, n'expriment jamais autre choſe, dans les Auteurs Latins, que *premiere ligne*, *ſeconde ligne*, *troiſiéme ligne*. Dans cette occaſion ſur-tout, on ne ſçauroit les comprendre autrement.

V. Préface de ſon tome IV.

Si les Romains ſe fuſſent formés en trois corps ſéparés, autrement dits trois batailles, comme faiſoient nos ancêtres, ils auroient pu les exprimer par le mot *acies* : mais c'eſt ce qui n'a jamais été. Pour déſigner l'aîle droite, l'aîle gauche & le centre d'une armée, les Latins diſoient *dextrum cornu*, *ſiniſtrum cornu*, *media acies*. Je ſuis fâché pour M. de Folard, qu'il n'ait pas conçu la belle manœuvre de Céſar, & ſon admirable diſpoſition pour ſuppléer à la foibleſſe de ſa Cavalerie : ç'eût été une ſatisfaction de plus pour un génie militaire comme le ſien. S'il eût fait auſſi plus d'attention aux Auteurs originaux, il ſe ſeroit épar-

gné bien des raiſonnemens vagues & des conjectures inutiles.

ARTICLE VII.

De la Cavalerie attachée aux Légions.

AVANT de terminer ce Chapitre, il eſt à propos de dire quelque choſe de la Cavalerie Romaine. Romulus avoit d'abord diviſé en trois centuries, les trois cens Citoyens d'élite qu'il avoit mis à cheval, & qui prirent dans la ſuite le nom de Chevaliers. Chaque centurie portoit le nom de la Tribu d'où elle étoit tirée. Tarquin l'Ancien en augmenta beaucoup la force; & ſon ſucceſſeur S. Tullius, dans l'habile diſtribution dont j'ai parlé ci-deſſus, compoſa, des Chevaliers, dix-huit centuries qu'il mit dans la premiere claſſe. Les Commentateurs ne s'accordent, ni ſur le nombre ni ſur la force de ces centuries: cette diſcuſſion eſt peu importante; il ſuffit de ſavoir qu'à meſure que Rome ſe peupla & accrut ſa puiſſance, on augmenta la Cavalerie, qui a été portée juſqu'à 3600 chevaux, non

compris celle des légions des Alliés, qui étoit le double. Celle-ci étoit composée comme celle de Rome, des Citoyens les plus aisés.

L'usage de tous les peuples d'Italie, limitrophes de Rome, étoit de faire combattre leur Cavalerie à pied & à cheval. Aussi celle des Romains étoit-elle armée très-légerement. Le Cavalier sautoit sur son cheval également de la gauche comme de la droite. Il portoit des bottines courtes, collées à la jambe; non pas des bottes comme certains Traducteurs l'ont rendu, ce qui présente une idée toute différente. (*a*) Souvent ils mettoient pied à terre dans la mêlée; méthode qui leur avoit assez bien réussi jusqu'à la bataille de Cannes. Annibal qui les vit faire cette manœuvre, dit qu'il les aimoit autant dans cet état, que pieds & poings liés. La supériorité que les Carthaginois & les Grecs avoient sur les Romains dans cette arme, les obligea d'y faire des changemens; ils se modelerent sur la Cavalerie la plus en usage, dont l'armure étoit un casque de

Tactique d'Arrian.

(*a*) Les Anciens n'usoient point d'étriers & ne mettoient sur leurs chevaux que des couvertures. C'étoit une marque de molesse d'en mettre plusieurs les unes sur les autres, ce que Xénophon reprochoit aux Perses.

fer, une cotte de mailles, & un bouclier oblong. Ils prirent la lance ferrée par les deux bouts, * avec un long & large sabre suspendu à une bandouillere. Par les effets que Tite-Live en raconte, * on peut juger qu'il étoit admirable, & de la trempe la plus fine. Ils lui dûrent les premiers avantages qu'ils remporterent sur la Cavalerie Macédonienne, & la terreur qu'ils lui inspirerent. Les Romains s'attacherent particulierement à cette arme, pour la Cavalerie comme pour l'Infanterie, & s'en trouverent très-bien ; au lieu que les Grecs, qui eurent toujours de mauvaises épées, ne manquerent pas d'en être souvent punis.

* Polybe, liv. VI. ch. II.

* Livre XXXVIII, n°. 2.

On ne comptoit communément que trois cens Cavaliers dans la légion ; mais il en falloit trois cens vingt, pour que les Turmes pussent se former sur huit de front, & quatre de hauteur ; c'est-à-dire que la Turme devoit être de trente-deux. C'est le nombre que Végece lui donne. * Néanmoins comme elle se divisoit en trois décuries ou dixaines, il se pourroit que les Turmes eussent été rangées sur trois rangs dans les commencemens, & qu'ensuite on jugea plus à propos de les mettre sur quatre. On les exerçoit à at-

* Liv. IV. ch. III.

taquer par pelotons, comme la Cavalerie légere. Arrian dit dans ſa Tactique, qu'une partie portoit des javelines propres à darder & à charger ; mais il entend plutôt par-là les Etrangers ſoudoyés, que la Cavalerie Romaine (*a*).

La diſtribution, que j'ai dit avoir été faite des Chevaliers & Centuries, n'étoit que relative au gouvernement. Pour la guerre, on formoit des Compagnies ou Turmes, commandées par un Décurion. La Cavalerie des Alliés ſe levoit & ſe diviſoit auſſi de même. Cette ordonnance ſe ſoutint bien avant ſous les Empereurs ; mais non pas la compoſi-

(*a*) Voici tous les mouvemens auxquels P. Scipion voulut que ſa Cavalerie fût exercée lorſqu'il arriva en Eſpagne. Tourner le cheval à gauche, enſuite à droite κλίσεις ἐφ' ἑκάτερα καὶ πάλιν ἐπὶ δόρυ. Faire le demi-tour par homme tous enſemble. πρὸς τούτοις μεταβολή. A l'égard des Turmes, faire le quart de converſion, ἐπιστροφή, enſuite la réverſion, ἀναστροφή ; faire la demi-converſion περισπασμός, les trois quarts de converſion ἐκπερισπασμός. Porter en avant les Décuries des flancs, ou ſeulement celle du milieu. Se réunir & réformer ſon ordre. Exécuter cette manœuvre par eſcadron, comme par Décurie. Il vouloit que les Turmes ſuſſent ſe mettre en bataille ſur l'une & l'autre aîle, ſe déployer lorſqu'elles étoient en colonne, & lorſqu'il falloit marcher un pas précipité, obſerver exactement leurs intervalles & garder les diſtances de rang à rang, de file à file, afin de tenir toujours le même terrein, ſoit en longueur, ſoit en hauteur. Polybe, liv. x. ch. II.

tion, qui fut altérée par plusieurs causes : l'étendue de la domination Romaine, les guerres vives & continuelles qu'elle eut à soutenir, & surtout les divisions domestiques.

Lorsque les Romains, après la guerre sociale, * eurent accordé le droit de bourgeoisie aux peuples d'Italie, leurs légions & celle de ces anciens Alliés ne furent plus différentes. On les comprit toutes sous des dénominations numéraires ; comme premiere, deuxiéme, troisiéme : & bientôt après on ne se borna plus aux Citoyens de Rome, & l'on recruta dans toutes les provinces. Les levées se firent par des Préposés & des Commissaires, au lieu que jusques-là elles s'étoient faites par élection. Ce changement influa sur la Cavalerie. L'entreprise des Gracques contre les Nobles, auxquels ils vouloient faire rendre les terres conquises dont ils s'étoient mis en possession, occasionna de vives contestations. Pour s'appuyer dans leur projet, ils firent déclarer les Chevaliers Commissaires de la recherche, ce qui leur donna un grand crédit. On leur attribua ensuite le jugement de plusieurs causes, & la disposition des revenus de la République, dont ils devinrent les

* L'an de Rome 696.

fermiers. Ces nouvelles fonctions les éloignerent du ſervice, & firent dédaigner aux plus riches le rang de ſimple Cavalier; de ſorte que la Cavalerie s'abatardit inſenſiblement, & qu'il vint un tems où elle ſe recruta comme l'Infanterie. Ces révolutions furent une ſuite du changement des mœurs & des criſes de la République qui ne put conſerver ſa liberté.

Le déclin de la Cavalerie Romaine reſſemble aſſez à celui de notre ancienne Gendarmerie, à laquelle ſuccéda la Cavalerie telle qu'elle eſt à préſent. Les Corps qui, ſous les Empereurs, étoient attachés aux légions, ſe nommoient *Ala*, *Aîle*. Il y en avoit une par légion. * Végece y compte 726 Cavaliers, diviſés en autant d'eſcadrons qu'il y avoit de cohortes. Comme la cohorte milliaire en valoit deux, la troupe de chevaux qui lui correſpondoit, étoit auſſi double des autres. Chacune de ces troupes étoit de ſoixante-ſix Maîtres, en y comprenant les deux Décurions ou Capitaines. * On voit clairement par-là que les Turmes étoient alors du double plus fortes, que dans l'ancienne Ordonnance, ou que l'on en avoit aug-

* Paterculus, Liv. II. ch. CXVII.

* Végece Livre XI. ch. VI.

menté le nombre pour renforcer les eſcadrons.

La Cavalerie appellée *auxiliaire*, ſe diviſoit en régimens de trois ou quatre cens hommes, dont chacun comprenoit un certain nombre d'eſcadrons. Elle ſe tiroit des Eſpagnols, des Numides, des Gaulois, que l'on regardoit comme étrangers, juſqu'à ce que ces nations furent entiérement ſubjuguées & incorporées à l'Empire.

CHAPITRE II.

RETRAITE D'ANTOINE, DE LA MÉDIE.

DEPUIS la deſtruction de Carthage, les Romains avoient aſſervi tous les Rois, & ſoumis à leur domination, les Puiſſances qui avoient oſé leur réſiſter dans les trois parties du monde. Il paroiſſoit que tout devoit céder à leur fortune, lorſqu'elle vint échouer contre la nation des Parthes, deſtinée à mettre des bornes à leurs triomphes. La folle ambition de Craſſus, & ſa mauvaiſe conduite, leur fit eſſuyer un des plus grands échecs qu'ils aient reçu. Sept légions furent entiérement détruites ; les aigles & les enſeignes ſervirent de trophées aux barbares ; le fils du Général périt dans le combat, & lui-même fut obligé de ſe rendre priſonnier. Les guerres civiles, dont Rome fut déchirée bientôt après, ne lui permirent pas de venger la honte de cette défaite, juſqu'à ce que Céſar

étant mort, & Antoine devenu tout-puiſſant en orient, ſa faveur éleva aux premiers grades un homme de baſſe naiſſance, mais dont la valeur & le mérite juſtifierent le choix qu'il en fit pour l'oppoſer aux Parthes. C'étoit Ventidius, qui les battit dans trois grands combats, & les chaſſa de la Paleſtine ainſi que de la Syrie dont ils s'étoient emparés. Pacorus, fils de leur Roi, périt dans la derniere bataille. Le Général Romain, content de leur avoir fait payer cher l'avantage remporté ſur Craſſus, & de les avoir repouſſés dans la Méſopotamie, ne voulut pas ſuivre plus avant ſes ſuccès par ménagement pour Antoine, dont il craignoit d'exciter la jalouſie. Le Triumvir, qui étoit alors en Grece, ſe hâtoit en effet de venir partager ſa gloire. A ſon arrivée il n'eut qu'à recueillir le fruit des ſervices de ſon Lieutenant : il lui fit tout l'accueil qu'il méritoit, & l'envoya à Rome jouir des honneurs du triomphe.

Antoine étant retourné en Grece, paſſé de-là en Italie, où il fit un Traité avec Octave, revint enſuite en Syrie tout plein de l'amour qu'il conſervoit pour Cléopatre qui vint l'y trouver. Cette démarche fut payée des préſens les

plus magnifiques : il ajouta à ſes Etats la Phénicie, la baſſe Syrie, l'iſle de Chypre, & partie de la Cilicie. Pendant qu'il donnoit à ſa Maîtreſſe des Provinces pour prix de ſa complaiſance, & qu'il vivoit avec elle dans le ſein des plaiſirs, Phraate tua ſon pere Orode, & s'empara du Royaume des Parthes. Pluſieurs des Grands, entr'autres Monèſe un des plus conſidérables, ſe refugierent auprès d'Antoine, qu'ils engagerent aiſément à déclarer la guerre au meurtrier. Il ne pouvoit trouver une plus belle occaſion, ni un meilleur prétexte. Il renvoya Cléopatre en Egypte, & prit ſa marche par l'Arménie pour y joindre les Rois ſes alliés. Son armée étoit compoſée de dix légions formant ſoixante mille hommes, (*a*) dix mille chevaux Eſpagnols ou Gaulois, & trente mille hommes fournis par diverſes Nations, y compris de la Cavalerie & de l'armure légere. Cet appareil, qui effraya toute l'Aſie, auroit dû produire de grands

(*a*) Il y a apparence que la Cavalerie, attachée aux Légions, étoit compriſe dans ce nombre. Dans les guerres Puniques les Romains avoient commencé à prendre leur ſolde des corps d'étrangers. On les appelloit *Auxiliaires*, ainſi que ceux qui étoient fournis par les Puiſſances alliées; ce qu'il ne faut pas confondre avec les anciens alliés d'Italie dont il n'étoit plus queſtion.

ſuccès, ſi l'impatience d'Antoine de revoir Cléopatre, ne lui eût fait ouvrir la campagne avant la ſaiſon favorable, & ſi ſa paſſion ne lui eût troublé le jugement, au point de n'avoir ſu ſe ſervir qu'avec déſordre & précipitation des moyens qu'il avoit en main.

Sa premiere faute fut de n'avoir pas fait rafraîchir ſon armée, fatiguée d'une route de trois cens lieues : la ſeconde, de s'être jetté dans l'Atropatene qu'il s'amuſa à ravager, au lieu de marcher droit en Médie, avant que les Parthes ſe fuſſent raſſemblés. Mais la plus grande fut de s'être défait de ſes machines pour les ſiéges, afin d'alléger ſa marche. (*b*) Il les laiſſa ſous la garde de Tatianus, avec un corps de troupes, & pouſſa toujours en avant. Phraate ayant formé ſon armée & appris l'imprudence d'Antoine, fait un gros détachement qui atttaque Tatianus, le bat, brûle ou met en pieces les machines. Dès ce moment ſes ſoldats ſont découragés, & la plupart de ſes Alliés l'abandonnent. Il pé-

(*b*) Elles étoient portées ſur trois cens chariots : il y avoit un bélier de quatre-vingt pieds de longueur. Les Hiſtoriens diſent qu'il ne pouvoit réparer cette perte à tems, parce que ces Provinces ne fourniſſoient pas de bois aſſez dur pour être employé aux batteries.

nétra

nétra. néanmoins juſqu'à la ville de Phraate, capitale de la Médie, dont il fit le ſiége. Mais la difficulté de réparer la perte de ſes machines, lui fit bientôt ſentir ce qu'il devoit eſpérer. Le roi des Parthes l'aſſiégeoit lui-même & lui coupoit les vivres; de ſorte qu'il ne lui reſtoit d'autre reſſource que de l'engager à une bataille, ce qui n'étoit pas aiſé. Depuis les victoires de Venditius, les Parthes avoient connu la ſupériorité des Romains dans les batailles rangées, & que le moyen de les vaincre n'étoit pas d'en venir aux mains avec eux, mais de les harceler. Le Triumvir ne laiſſa pas de faire une tentative : ayant laiſſé quelques troupes pour la garde des travaux, il s'avança avec le reſte l'eſpace de quelques lieues, en apparence dans le deſſein de ſoutenir un grand fourage. Il vit bientôt la cavalerie des ennemis ſe répandre autour de lui, & le gros de leur armée qui faiſoit un mouvement, comme pour lui couper le retour. Auſſi-tôt il fit élever le ſignal du combat (*a*). Les Parthes, formés en croiſſant, l'attendoient

(*a*) C'étoit un drapeau rouge qu'on plaçoit devant la tente du Général.

ſur le paſſage. Le Roi admiroit la belle ordonnance des Romains qui marchoient en ſilence, gardant leurs intervalles, & branlant leurs javelots *. Dès que leur cavalerie fut à portée, elle fondit impétueuſement ſur celle des Parthes pour ne pas lui donner le tems de ſe ſervir de ſes fléches. Elle fut reçue avec beaucoup de valeur ; mais l'infanterie ayant chargé avec de grands cris, & frappant de ſes armes ſur les boucliers, les chevaux des Parthes épouvantés ſe cabrerent, & le déſordre s'y étant mis, ils s'enfuirent avant d'en être venus aux mains.

* *Pila Quatientes.*

Antoine croyoit avoir fini la guerre par ce combat : mais ſa ſurpriſe & celle de ſes ſoldats furent extrêmes, lorſqu'ayant voulu compter les morts, il ne s'en trouva que quatre-vingt des ennemis, & trente priſonniers ; peu content de ce foible ſuccès il reprit le chemin de Phraate, où il trouva ſes travaux ruinés par la lâcheté de ceux qui étoient chargés de les garder. Il les punit par la décimation ; (*a*) ceux ſur qui le ſort

(*a*) Des Soldats, qui ſont ſûrs d'être décimés s'ils ſe comportent mal, ont un motif bien fort pour ſe battre ; s'ils ont d'un autre côté devant les yeux l'attrait des ré-

tomba furent mis à mort, les autres eurent de l'orge pour leur nourriture, au lieu de froment. L'armée Romaine, reſſerrée dans ſon camp, ſe voyoit à la veille de manquer de ſubſiſtance; le Roi, d'un autre côté, ſachant que les Parthes l'abandonneroient au commencement de l'hiver, craignoit que les Romains ne s'obſtinaſſent à continuer le ſiége, & ne demandoit pas mieux que de leur faciliter la retraite. Dans cette vue il fit jetter quelques propoſitions d'accommodement, & leur fit entendre que s'ils vouloient ſe retirer, il ne s'y oppoſeroit point. Antoine, charmé de trouver un moyen honnête de finir la guerre, & voulant paroître cependant avoir tiré quelque fruit de ſon expédition, fit redemander les Enſeignes Romaines priſes à la défaite de Craſſus. Le Parthe les lui refuſa; d'ailleurs, il le fit aſſurer que s'il ſe retiroit promptement, il pourroit le faire en toute ſûreté.

---

compenſes. Aucune action n'étoit oubliée : que ne feroit-on pas, par les mêmes moyens, d'une nation ſenſible à la gloire, comme la Françoiſe ? Les Romains n'avoient pas plus de bravoure naturelle ni de volonté pour la guerre. Malgré la ſévérité de leurs loix, ils manquoient en diverſes occaſions de l'une & de l'autre.

Antoine ſe propoſoit de prendre le même chemin par lequel il étoit venu ; mais un Mardien attaché aux Romains, qui ſavoit que les Parthes ne s'étoient rendus ſi faciles qu'afin d'accabler plus sûrement ſon armée dans les vaſtes plaines qu'elle ſeroit obligée de traverſer, l'engagea de prendre à droite par un pays moins ouvert, où il trouveroit plus aiſément des ſubſiſtances. Antoine reconnut bientôt la vérité de ce que le Mardien lui avoit dit : au bout de deux journées de marche, comme il commençoit à ſe négliger, comptant ſur le traité fait avec les Parthes, il apperçut une levée deſtinée à retenir les eaux d'un fleuve nouvellement ruinée, & tout le pays aux environs inondé. Le Mardien l'aſſura que c'étoit un ouvrage des ennemis pour retarder ſa marche, & l'exhorta à ſe tenir ſur ſes gardes : en effet l'armée fut à peine en bataille, que les Parthes parurent & ſe répandirent de tous côtés, cherchant à l'envelopper. Ils furent, pour cette fois, éloignés par les gens de traits & par la cavalerie Gauloiſe, qui les chargea vivement & les diſperſa. Le Général Romain comprit qu'il devoit déſormais prendre d'autres précautions. Il forma

un carré de ſon infanterie légionnaire, diſpoſa ſes archers & frondeurs le long des flancs, en tête & en queue, mit une partie de ſa cavalerie à l'avant-garde, l'autre à l'arriere-garde, & lui ordonna quand l'ennemi paroîtroit, de ſe contenter de le repouſſer ſans le pourſuivre trop loin. Il marcha dans cet ordre pendant quatre jours ſans aucun dommage, (*a*) les Parthes ayant toujours été repouſſés par ſa cavalerie & ſes armés à la légere. Le cinquieme jour, un Officier nommé Flavius Gallus, le preſſa de lui donner une partie de la cavalerie & des armés à la légere, promettant de faire quelque action d'éclat. Les ennemis ayant paru, cet Officier les attaqua vivement & les repouſſa; mais au lieu de ſe replier ſur le gros de l'infanterie, comme il étoit ordonné,

(*a*) Ce carré étoit vraiſemblablement plus long que large, & chaque côté ſur deux lignes. Sans cela ils euſſent été trop allongés. Les bagages étoient au milieu. On marchoit dans cet ordre tant que le terrrein le permettoit : lorſqu'il falloit paſſer des défilés, les Armés à la légere s'emparoient des hauteurs, une autre partie débouchoit avec la Cavalerie de l'avant-garde, & les Légions enſuite ſur autant de colonnes qu'il étoit poſſible. Au ſortir des défilés on ſe reformoit à meſure que l'on arrivoit; il en étoit de même au paſſage des rivieres. Quoiqu'on eût l'ennemi en queue, il n'arrêtoit point la marche, à moins qu'il ne fît une attaque vive; la Cavalerie & l'Infanterie légere le contenoient.

il s'engagea trop avant, & s'opiniâtra au combat malgré l'ordre qui lui fut envoyé de ſe retirer. Les Parthes, qui n'avoient cherché qu'à l'attirer, lorſqu'ils le virent écarté de l'armée, l'enveloppèrent de toutes parts. Alors il envoya demander du ſecours. Si Canidius, qui commandoit ce jour-là les légions de l'arriere-garde, eut marché avec la plus grande partie, il l'auroit aiſément dégagé : mais il ſe contenta de lui envoyer quelques cohortes qui furent défaites; il en détacha encore quelques autres qui eurent le même ſort, & répétant pluſieurs fois cette ridicule manœuvre, il mit le trouble & le déſordre dans toute l'armée. Elle couroit riſque d'être défaite, ſi Antoine n'eût enfin tiré un gros de cohortes de la tête, avec lequel s'étant avancé à travers les fuyards, il arrêta la pourſuite des ennemis. Il y eut dans cette occaſion 3000 hommes tués & 5000 bleſſés, victimes de la déſobéiſſance & de la témérité de Gallus qui y périt. (*a*)

(*a*) Ce n'eſt pas dans ces occaſions qu'un Général doit employer un eſprit vif & ardent, comme l'étoit cet Officier. Il ne devoit penſer qu'à aſſurer ſa retraite & ne confier ſon arriere-garde qu'à un Officier ferme & prudent. La déſobéiſſance de Flavius eût mérité la punition

Ce malheur affligea beaucoup Antoine ; il alloit dans toutes les tentes viſiter les bleſſés & les conſoler la larme à l'œil. On vit dans cette circonſtance des effets bien rares de l'affection des troupes pour leur Général : les ſoldats touchés des marques de douleur qu'il témoignoit ſur leur miſere, le conjuroient de ne point s'attriſter, ni prendre pour eux tant de peines, mais de ſe conſerver & de ménager ſa ſanté pour le ſalut général. Dans la harangue qu'il leur fit, ayant loué ceux qui avoient tenu ferme & blâmé ceux qui avoient pris la fuite, les uns l'aſſurerent qu'il pouvoit compter ſur leur valeur, & les autres s'offrirent volontairement à être décimés. Cela l'attendrit au point que levant les mains au Ciel, il pria les Dieux, s'ils devoient balancer ſes proſpérités paſſées par quelque grand malheur, de le faire entiérement tomber ſur lui, & d'épargner

---

la plus rigoureuſe s'il eût ſurvêcu. Ces ſortes d'emportemens cauſent ſouvent la perte d'une armée, ou tout au moins celle de beaucoup de braves Gens, & déconcertent tous les projets d'un Général ; c'eſt pourquoi les premiers Romains avoient établi à cet égard des peines ſi ſéveres. Nous avons eu quelquefois comme eux des Flavius qui nous ont coûté beaucoup de ſang ; mais nos Loix ſont plus indulgentes.

ſon armée. (*a*) Antoine n'a jamais paſſé pour un Général du premier ordre ; mais l'Hiſtorien le repréſente rempli de toutes les qualités propres à lui concilier la tendreſſe & l'eſtime des troupes : il étoit ſimple dans ſes manieres, populaire, magnifique, libéral, & joignoit à une grande valeur la force de l'éloquence : aucun Général n'a été plus propre que lui à manier les eſprits par la parole.

Les Parthes, enflés de l'avantage qu'ils avoient remporté, paſſerent la nuit autour du camp des Romains, dans l'eſpérance qu'ils prendroient la fuite & abandonneroient leur bagage ; cepen-

---

(*a*) L'uſage de ces tems-là étoit de haranguer les Troupes ; les Romains vouloient ſur-tout qu'on leur parlât : Antoine étoit ſi honteux & abattu du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, qu'il chargea un des premiers Officiers de le faire pour lui. Les uns l'imputérent à mépris ; les autres, qui en pénétroient le motif, en furent touchés, & penſerent que cette conduite méritoit de leur part encore plus de reſpect & d'obéiſſance pour leur Général. Lorſque le Chef de l'Armée haranguoit, il étoit revêtu de ſa robe de pourpre & montoit ſur ſon Tribunal. Il en étoit de même lorſqu'il diſtribuoit les peines & les récompenſes. Quand la harangue ſe faiſoit dans le Camp, il pouvoit parler tant qu'il vouloit ; mais lorſque l'Armée étoit ſous les armes prête à combattre, parcourant la ligne, il diſoit en paſſant quelques mots aux Troupes propres à les encourager : telles ſont les harangues des Généraux modernes, ſur leſquels on pourroit compoſer d'auſſi belles paraphraſes que Tite-Live & Plutarque en ont faites ſur celle des Anciens.

dant l'armée Romaine ſe remit en marche à la pointe du jour dans le même ordre qu'auparavant. On eut ſoin de bien munir ſes flancs & ſon arriere-garde de gens de traits & de cavalerie. Les barbares, qui croyoient n'avoir plus qu'à piller, ſe trouverent bien éloignés de leur compte, ce qui penſa les rebuter. Toutefois s'étant renforcés au nombre de quarante mille chevaux, ils continuerent leur pourſuite, & attaquerent les Romains à la deſcente d'un côteau où ils ne pouvoient marcher que très-lentement, ſans ſe déſordonner. Les armés à la légere avoient été repouſſés, & les cohortes étoient accablées d'une grêle de fléches, d'autant plus incommodes que portant plus loin que les traits des légionnaires, ceux-ci ne pouvoient atteindre l'ennemi, & recevoient des bleſſures ſans en pouvoir donner. Les chefs prirent tout à coup leur parti: ils renferment dans le carré les armés à la légere, reſſerrent les intervalles, ordonnent aux ſoldats de ſe couvrir de leurs boucliers, & de former la tortue (*a*). Les Parthes qui prirent ce mou-

(*a*) Pour faire la Tortue de pied ferme, les Soldats du premier rang, genou en terre, tenoient leurs boucliers

vement pour une marque de laſſitude, mirent pied à terre, quitterent leurs arcs, & s'armant de leurs longues lances, vinrent fondre ſur les Romains. Ceux-ci ſe levent tout-à-coup avec de grands cris, font une décharge du javelot, qui en jette beaucoup par terre, renverſent les plus avancés avec leurs piles, & mettent les autres en fuite. Les jours ſuivans ſe paſſerent dans de pareils combats ; toujours harcelés, & obligés ſouvent de faire halte pour ſoutenir la cavalerie & les armés à la légere.

Dion Caſſius.

Plutarque.

Un ennemi plus mortel que les Parthes, la famine, commençoit à les attaquer ; ils ne pouvoient ſe procurer des vivres qu'à la pointe de l'épée, encore étoit-ce en petite quantité. (*a*) Une

---

droits devant eux : les ſuivans les mettoient ſur la tête croiſés les uns ſur les autres, ce qui formoit comme un toît ſous lequel on étoit à couvert des traits. On faiſoit auſſi la tortue à l'approche d'un mur ou d'un retranchement qu'on vouloit inſulter. On peut voir dans le *Poliorceticon* de Juſte-Lipſe toutes les manieres dont elle ſe formoit ſelon l'occaſion. Les Grecs ont quelquefois fait la tortue contre les chariots armés, en ſe couchant par terre couverts de leurs boucliers ; mais cela ne ſe pratiquoit que dans des lieux ſerrés où ils ne pouvoient s'ouvrir. On en voit un exemple dans l'Hiſtoire d'Alexandre qui donna cet ordre à ſes Soldats, parce que les Thraces, retranchés ſur le Mont Hémus, où il les attaquoit, faiſoient rouler ſur eux leurs chariots du haut de la Montagne.

Appian, liv. 1.

(*a*) Appian dit que le boiſſeau Attique de froment ſe

grande partie des bêtes de charge avoit péri, le reſte étoit employé à porter les bleſſés & les malades qui augmentoient tous les jours. Pour ſurcroît de maux, ayant cherché des herbes & des racines, il s'en trouva de venimeuſes qui leur troubloient le ſens, leur cauſoient des vomiſſemens & des douleurs horribles dans leſquelles ils mouroient : le vin, qui eût été le ſeule remede, leur manquant. Ce fut dans un de ces momens où Antoine conſidéroit la déſolation de ſon armée, qu'il penſa à la retraite des dix mille, & envia le bonheur de Xénophon, qui dans une bien plus longue marche que la ſienne, avec une multitude de barbares ſur les bras, avoit ſans

---

vendoit dans le camp cinquante dragmes [25 livres] ce qui étoit une grande extrémité. Ils manquoient auſſi de moulins à bras qu'ils étoient dans l'uſage de porter avec eux, parce que la diſtribution des rations ſe faiſoit toujours en grain, ce qui é argnoit une grande partie de la dépenſe & de l'attirail des vivres auxquels nous ſommes expoſés. Il y a long-tems que l'on a dit qu'il falloit accoutumer le Soldat a ſe paſſer de pain & vivre de biſcuit, au moins dans certaines occaſions. Ici les Romains broyerent leur grain comme ils purent avec des pierres & firent des galettes. Les Soldats faiſoient eux-mêmes leur pain, qui ne valoit pas mieux que celui des nôtres; & le lard, qu'on leur diſtribuoit avec des légumes, contribuoit auſſi à relâcher l'eſtomac. Mais le vinaigre qu'ils mêloient dans leur eau, les garantiſſoit des maladies auxquelles nous ſommes ſi ſujets faute de cette précaution. Chaque Soldat en portoit une phiole avec lui, & la diſtribution s'en faiſoit en régle.

accident ramené preſque toutes ſes troupes.

Cependant les Généraux des Parthes, voyant qu'ils ne pouvoient rompre l'ordonnance des Romains, employerent leur artifice ordinaire ; ils ordonnerent à leurs cavaliers de les laiſſer fourager, & chercher des vivres, de lier converſation avec eux, de louer leur valeur, & de les aſſurer qu'ils alloient mettre fin à leur pourſuite ; que ce ne ſeroient plus que quelques Médes qui les ſuivroient ſeulement pour garantir de leurs courſes les villages écartés. Ce manége, ſoutenu pendant quelques jours, commençoit à les perſuader ; & Antoine lui-même eut deſſein de reprendre le chemin de la plaine comme le plus aiſé. Heureuſement pour lui, Monèſes, ſenſible aux bienfaits qu'il en avoit reçus lorſqu'il vint le trouver en Syrie, lui envoya un de ſes parens l'avertir que s'il prenoit ce chemin, il ſeroit obligé de paſſer au pied de hautes montagnes qu'il lui montra dans le lointain, où les Parthes devoient s'embuſquer, & que tous leurs artifices ne tendoient qu'à lui faire prendre cette route. Sur cet avis Antoine continua de ſuivre le pays montueux, quoique ſec & aride. Il or-

donna à ſes troupes de faire proviſion d'eau : chacun s'en fournit comme il put. Les uns la porterent dans des outres, d'autres dans leurs caſques, faute de vaiſſeaux. L'armée ſe mit en mouvement à l'entrée de la nuit, & forçant de marche, fit 240 ſtades (*a*) dans l'eſpérance de s'éloigner des ennemis : mais ceux-ci, qui avoient été avertis, partirent dès la nuit même contre leur uſage, & atteignirent l'arriere-garde au lever du ſoleil. Les Romains, accablés de ſoif & de laſſitude, qui ſe voyoient encore obligés de combattre contre leur attente, tomboient dans le découragement.

L'avant-garde étant arrivée à une petite riviere dont l'eau étoit fort claire, ils s'y jetterent en foule, & en burent avec avidité ; comme elle étoit ſalée & très-froide, elle leur cauſoit auſſi-tôt des tranchées horribles. Antoine & le Mardien, ſon fidele guide, faiſoient leurs efforts pour les contenir ; ils couroient partout les encourager, les exhorter à la patience, & les aſſurer qu'ils

(*a*) Il y a pluſieurs opinions ſur la meſure du ſtade, la plus ſuivie eſt celle qui lui donne 125 pas géométriques ou 625 pieds. M. Dacier a compté que 20 ſtades faiſoient une lieue.

ſeroient bientôt au terme de leurs peines. Ils traverſerent la riviere, malgré les eſcarmouches continuelles de l'ennemi, qui furent ſoutenues par la cavalerie, & les armés à la légere protégés de quelques cohortes.

Mithridate, l'envoyé de Monèſes, reparut, & conſeilla à Antoine, dès que l'armée ſe ſeroit un peu repoſée, de ſe remettre en marche pour gagner une riviere, au-delà de laquelle les Parthes ne devoient plus les pourſuivre: Antoine le renvoya chargé de préſens, & un peu avant la nuit fit ſonner la marche. A peine eut-on fait quelques ſtades, que pluſieurs ſoldats s'étant ameutés, ſe jetterent ſur ceux qui avoient la garde du tréſor, le pillerent, & paſſant de là au bagage d'Antoine, mirent en pieces ſes meubles, ſa vaiſſelle & ſe les partagerent: cette ſédition remplit toute l'armée de tumulte & d'effroi, parce que dans chaque partie on croyoit que l'ennemi avoit percé quelque part; Antoine même n'en doutant point ſe propoſoit déja de ſe tuer, lorſqu'il fut averti de la cauſe du tumulte. Pour le faire ceſſer & remettre les troupes en ordre, on commanda de camper. Enſuite on reprit la marche, & dès le point du

jour, les coureurs des Parthes atteignirent de leurs fleches l'arriere-garde (*a*). Leurs eſcadrons ayant bientôt paru, la pouſſerent vivement, & l'obligerent de ſe retirer ſur les flancs du carré. Les légions mirent genou en terre, & les ſoldats, couverts des boucliers, ſoutinrent pluſieurs charges, juſqu'à ce que l'arriere-garde ſe fût ralliée; elle revint appuyée d'une partie des cohortes qui obligerent l'ennemi de s'éloigner. On s'approcha alors d'une petite riviere ſur laquelle Antoine plaça ſa cavalerie, & ſes gens de traits à droite & à gauche des légions. Les cohortes de la tête ayant paſſé, il fit défiler les malades & les bleſſés, avec le peu de bagage qui reſtoit. Les colonnes d'infanterie paſſerent après, puis l'arriere-garde. Ce fut le terme de la pourſuite des Parthes, qui donne-

(*a*) Les fléches des Parthes étoient très-groſſes, très-roides & avoient une grande portée; rien n'étoit plus propre à déſoler une Infanterie peſante. Depuis que les Romains eurent paſſé en Aſie, où il y avoit d'excellens Archers, ils ſentirent leur ſupériorité ſur les Vélites dont les javelots n'avoient pas la même portée: le Vélite d'ailleurs n'en portoit que ſept, au lieu que l'Archer pouvoit avoir dans ſa trouſſe juſqu'à 18 & 20 fléches. Ils préférérent donc les Archers & les frondeurs dont ils eurent des corps ſéparés; c'eſt ce que l'on appelloit l'armure légere qui ne faiſoit pas corps avec la légion, comme l'Infanterie légere qui y étoit attachée.

rent de grands éloges à la valeur des Romains, & les aſſurerent qu'ils n'iroient pas plus loin. Sans trop ſe fier à ces promeſſes, ils continuerent à prendre les mêmes précautions qu'auparavant: enfin au bout de ſix jours de marche, ils arriverent ſur les bords de l'Araxe qui bornoit la domination des Parthes, & les ſéparoit de l'Arménie, dont le Roi étoit allié des Romains. (*a*) Antoine y fit la revue de ſon armée, qu'il trouva diminuée de 20000 hommes de pied & de 4000 chevaux, dont la moitié étoient morts de maladie. Cette retraite dura vingt-quatre jours, depuis Phraate juſqu'à l'Arménie, pendant leſquels ils ne ceſſerent de combattre. A l'exception de l'échec cauſé par l'imprudence de Gallus, ils eurent toujours l'avantage. Les peſamment armés ne purent jamais être entamés, & repouſſerent les ennemis toutes les fois qu'ils oſerent les charger; la cavalerie avec l'infanterie légere qui étoient toujours les premieres aux mains, ſi elles étoient ſou-

(*a*) Il y avoit encore bien loin de-là en Syrie, mais ils y étoient en ſûreté quoique le Roi les eût abandonnés comme tous les autres, lorſqu'il vit la mauvaiſe tournure que prenoit l'entrepriſe d'Antoine qui reſta au ſiége de Phraate avec ſes ſeuls Romains.

vent

vent obligées de ſe retirer, reprenoient la ſupériorité, ſoutenues par les cohortes. Les Romains éprouverent les maux inévitables dans une longue marche, & au milieu d'un pays ennemi, ſurtout après une campagne malheureuſe, où ils furent abandonnés de tous leurs Alliés. Néanmoins, malgré le triſte état où ils étoient réduits, ils ramenerent leurs malades & leurs bleſſés, ne perdirent rien de leurs équipages, que ce qu'ils furent obligés d'abandonner, faute de bêtes de charge; & purent ſe vanter que ſi, par la faute de leur Général, ils n'avoient pas conquis la Médie, ils avoient du moins vaincu les Parthes.

OBSERVATIONS.

ARTICLE I.

CETTE retraite ne peut être comparée avec celle de Xénophon pour la longueur du chemin, ni pour la force de l'armée, celle d'Antoine étant bien plus nombreuse : mais aussi les Parthes étoient des ennemis bien différens des Perses, par leur courage & par la nature de leurs armes. Antoine fut heureux d'avoir trouvé deux hommes dont les conseils lui furent très-utiles, & l'empêcherent de se fier aux promesses des Parthes, qui vouloient l'engager dans des plaines, où ils auroient eu bien plus de facilité à lui couper les vivres, & l'auroient attaqué avec plus d'avantage. Crassus avoit été la dupe de sa crédulité, s'étant confié à un traître, qui lui avoit persuadé que les Parthes ne tiendroient point ; que s'il accéléroit sa marche, il les empêcheroit de rassembler leurs forces, & finiroit tout d'un coup la guerre. * Il le porta, par ses artifices, à quitter la rive

* Plut. de Crass.

de l'Euphrate dont il étoit couvert, & par où il tiroit ſes convois, pour s'engager dans des plaines arides, où il ne pouvoit trouver nulle reſſource.

Les généraux Romains ont ſouvent marché dans cet ordre, & de quelque maniere qu'on entende *quadratum agmen*, il revient toujours à ce que nous appellons communément le carré. S'il eſt plus long que large, il forme deux colonnes, avec une avant-garde & une arriere-garde qui en ferment l'intervalle: ſi au contraire on marche par le plus long côté du parallélogramme, ce ſont des lignes dont les flancs ſont couverts. L'objet de ces diſpoſitions eſt de pouvoir faire front de tous les côtés. Le défaut de celle de Craſſus étoit d'avoir fait un mauvais uſage de ſa cavalerie, dont il avoit entremêlé les turmes avec ſes cohortes : de cette maniere elle ne pouvoit lui être d'une grande utilité, & embarraſſoit ſon infanterie. Le Chevalier de Folard a blâmé avec raiſon ſa diſpoſition : mais il ne devoit pas en tirer un exemple pour décrier l'ordre carré. C'eſt le ſeul propre à ſoutenir une attaque environnante, & qui convienne à une armée inférieure, expoſée dans de vaſtes plaines, aux inſul-

V. la quatrieme partie du Cours de Tactique, ch. VII.

tes d'un ennemi puiſſant en cavalerie; comme d'un moment à l'autre il peut paroître de divers côtés, il faut néceſſairement être prêt à lui faire front partout. C'eſt ce que j'ai déja démontré & appuyé par des exemples.

Idem. ch. VII. art. 2.

Les principales cauſes de la défaite de Craſſus furent l'accablement où étoit ſon infanterie, qu'il avoit menée ſans ménagement; ſon étonnement & ſon peu de vigueur, lorſque dans les premieres attaques ſes armés à la légere & ſa cavalerie furent repouſſés. Au lieu de reſter immobile, il devoit réunir ſes turmes en corps, ſur la tête & la queue du carré, entremêlées ſeulement d'armés à la légere: l'ennemi s'approchant, elles auroient chargé, ſoutenues par des cohortes, & euſſent fait cette manœuvre chaque fois que les Parthes auroient voulu le preſſer, ſans trop s'engager à la pourſuite. Le jeune Craſſus avoit été la veille la victime de ſon emportement; il fut attiré bien loin hors de portée d'être ſecouru par le gros de l'armée; il y périt avec tout ſon détachement. Plutarque * dit que les Parthes vouloient charger les Romains à coups de lances, pour tâcher d'enfoncer les premiers rangs; mais qu'ayant obſervé combien

* De Craſſus.

ils étoient unis & ſerrés, ils ſe retirerent, faiſant mine de ſe diſperſer, pour en rompre l'ordonnance. Il falloit donc ſe tenir toujours dans cet ordre, quant à l'infanterie : à l'égard de la Cavalerie, elle ne ſeroit ſortie que pour repouſſer les ennemis ſans trop les pourſuivre. Cependant il eût cheminé vers Carrés, où il avoit garniſon & d'où il n'étoit pas éloigné. Si M. Guiſchard, dont les lumieres ſont partout ſi juſtes, avoit fait attention à toutes les fautes de Craſſus, il n'eût point attribué, comme le Chevalier de Folard, la cauſe de ſon déſaſtre à l'ordre carré qu'il avoit pris, mais au mauvais uſage qu'il en avoit fait.

Il ne paroît pas qu'il y ait eu des piques dans l'armée d'Antoine, & il n'y eſt pas plus queſtion des Triaires, que dans les Commentaires de Céſar ni dans Tacite (*a*). Il eſt donc évident

(*a*) Καὶ τοῖς ὑσσοις πάιοντες ἐκ χειρὸς ἔκτειναν τε τοὺς πρώτους, καὶ ἔρρηξαν ἔσω τῶν ἄλλων ἅπαντων. *Fodiendo pilis, ſternendoque primos, univerſos in fugam verterunt.* C'eſt ainſi que s'exprime Appian * à l'endroit où il dit que les Romains firent la tortue & repouſſerent les Parthes. Il faut remarquer qu'il emploie ici le terme ὑσσος dont Polybe * ſe ſert auſſi pour ſignifier des *piles*, & que les piques des Triaires ſont appellées par Polybe δόρατα. Si les Romains euſſent eu des piques, c'étoit ici le cas de les mettre aux premiers rangs.

* *De Bello Parthico.*

* Liv. vi. ch. ii.

que l'on peut ſans elles ſoutenir les plus vives attaques d'Infanterie & de Cavalerie : j'ai pour garant M. de Feuquiere, qui leur a toujours été oppoſé *, & qui a ſoutenu qu'un bataillon fraiſé de bayonnettes, d'où il ſortoit un grand feu, étoit très-capable de réſiſter en plaine à la Cavalerie. La véritable force de l'Infanterie eſt moins dans les armes de longueur, que dans une certaine profondeur qui augmente ſa force & ſa réſiſtance. Il eſt clair qu'un cheval pouſſé à toute bride, venant à heurter une file de trois hommes, peut aiſément la renverſer. Qu'un cheval bleſſé tombe au milieu des rangs, il y cauſera un vuide qui s'augmentera ſucceſſivement, parce que les cavaliers contigus & ceux qui ſuivent, s'y jettant avec rapidité, les files n'auront plus le tems de ſe rejoindre : le déſordre gagnera, & le bataillon ouvert ſera tourné, enfoncé & taillé en pieces. Si l'on ſuppoſe une ligne de bataillons, il y aura des intervalles, car ſi petits qu'ils ſoient, ils ſont néceſſaires ; & s'il n'y en a point, il s'en fera en marchant. la Cavalerie détachera de petites troupes qui ſe jetteront à toute bride dans les ouvertures, donneront ſur les derrieres & ſur les flancs, tandis que

* V. ſes mêmes ch. VI.

les eſcadrons attaqueront de front. Cela n'eſt point à craindre avec des cohortes à huit de hauteur. Si quelque cavalier perce juſqu'au troiſieme ou quatrieme rang, il n'ira pas plus loin; l'homme & le cheval renverſé boucheront le vuide, & les premiers ſoldats des files adhérentes à la trouée, contenus par les derniers, n'en ſeront point dérangés. Les pelotons, qui pénétreroient dans les intervalles ne gagneroient rien ſur les flancs ni ſur les derrieres, dont on peut faire tourner deux ou trois rangs. On ſait qu'à la bataille de Plaiſance, la cavalerie ſe trouvant éloignée de l'infanterie, celle-ci fut priſe par les flancs & ſabrée par quelques eſcadrons qui la mirent dans un déſordre affreux. Si elle eût été exercée à ſe former ſelon ma méthode, on n'auroit pas reçu ce honteux échec, du moins ſe feroit-elle retirée en bon ordre. A la bataille de Dzaait en Boheme *, nos bataillons débouchoient par quart de rang entre des flaques d'eau, pour arriver ſur le terrein où ils devoient ſe mettre en ligne. Les carabiniers & deux régimens de dragons étoient déja aux priſes avec un corps de deux mille cuiraſſiers de la Reine. S'ils euſſent été battus, les eſcadrons enne-

* En 1742.

mis auroient tombé ſur la tête de cette infanterie, à qui il ſeroit arrivé la même choſe qu'à Plaiſance.

Je n'ignore pas que ſur telle épaiſſeur que ſoit une troupe, il y a toujours des parties foibles, quand elle fait face de pluſieurs côtés; car ſi elle veut garnir ſes flancs, elle affoiblit les extrémités du front. On ne peut y remédier qu'en laiſſant les chefs de files dans leur poſition ordinaire. L'ennemi n'aura plus affaire dans cet endroit qu'à un ſeul rang; mais ce défaut inévitable eſt infiniment moins ſenſible dans une troupe qui a de l'épaiſſeur, que dans celle qui eſt mince. Les ſoldats s'épaulant & ſe ſoutenant mutuellement, dans tel ſens qu'ils ſoient tournés, leur maſſe eſt d'autant plus ſolide que la profondeur eſt en proportion avec ſa longueur.

Il eſt certain que ſi l'infanterie n'a pas une certaine épaiſſeur, elle ne réſiſtera jamais à une cavalerie bien conduite. Ce ne ſeront pas trois rangs qui ſoutiendront les charges ſucceſſives de pluſieurs eſcadrons, qui ſe mettront au galop, comme l'exécute la cavalerie Pruſſienne. Ses charges ſont ſi vives & ſi impétueuſes, qu'il faut une infanterie bien ferme, & qui ait bien de la con-

fiance dans ſon ordre, pour ne pas s'ébranler (*a*). Cette conſidération m'a fait imaginer une arme de longueur, qui réunit à cet avantage celui du feu : c'eſt une pertuiſanne longue de neuf pieds deux pouces, au bois de laquelle j'ai fait ajuſter le canon d'un fuſil. La platine eſt à gauche, pour tirer de cette main. L'arme ſe briſe par le milieu, de ſorte que ſi l'on doit avoir affaire à de la Cavalerie, on s'en ſert dans toute ſa longueur. On peut l'employer auſſi derriere un retranchement, dans un chemin couvert, pour des ſorties. Lorſqu'on ſe trouve réduit à tirer, ſans craindre d'être abordé, on emploie la partie à feu au moyen d'une croſſe qui s'y ajuſte, & le ſoldat met le reſte de la hampe en bandouillere. Je réſerve pour un traité particulier le détail de l'uſage de cette arme, & la maniere de la diſtribuer dans l'ordonnance.

Ceci pourra me réconcilier avec les

(*a*) La Cavalerie Françoiſe & celle de la Reine s'exercent de même à préſent. Plus la Cavalerie ſe formera, & rendra ſes mouvemens rapides, plus l'Infanterie ſentira ſa foibleſſe à trois de hauteur. Cela eſt au point à préſent qu'un bataillon croit devoir ſe jetter ventre à terre. On verra donc que la perfection d'une arme fera revenir des erreurs de l'autre, & que l'on ſentira la néceſſité d'un ordre plus ſolide pour l'Infanterie. Heureux celui qui s'en appercevra le premier.

partiſans des piques. Cependant qu'ils ne s'imaginent pas que je leur donne par là gain de cauſe. Je ſuis toujours dans la perſuaſion que le feu de l'infanterie bien dirigée eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire contre la cavalerie, & que l'arme blanche ne doit être qu'un ſupplément, ou, pour m'expliquer plus nettement, une arme de réſerve. Un bataillon, hériſſé de bayonnettes (*a*), doit arrêter un eſcadron déja en déſordre & endommagé par ſon feu; l'hiſtoire militaire de Louis XIV eſt pleine de ces exemples. On n'y voit pas moins d'actions où l'infanterie a chargé avec ſuccès, la bayonnette au bout du fuſil, ſans tirer. Il falloit que M. de Folard les eût bien oubliées, pour avancer dans ſon livre des *nouvelles découvertes*, qu'on ne pourroit lui en citer aucun exemple.

(*a*) Notre bayonnette à trois côtes eſt foible & mauvaiſe. Elle devroit être plate, à deux tranchans avec une arrête au milieu, longue au moins de quinze pouces.

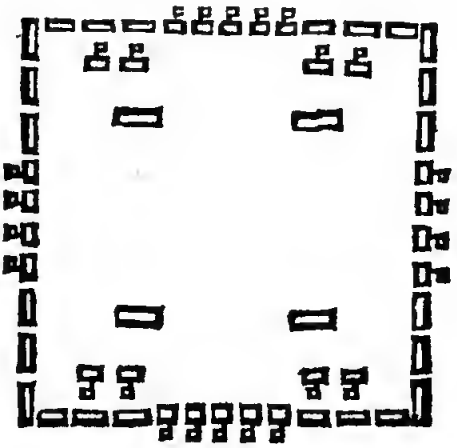
ARTICLE II.

DANS un grand ordre de bataille mêlé d'infanterie & de cavalerie, celle-ci ne doit point attendre qu'on la charge ſur ſon terrein : elle coure au moins ſoixante pas au-devant de l'ennemi. Si elle a de l'infanterie à droite & à gauche, comme celle qui eſt marquée (1) à la Planche IX de mon ſecond Volume, elle ſera ſoutenue par ſon feu, & l'on n'oſera ſe replier ſur ſes flancs. Si elle étoit rompue, elle ſe rallieroit dans l'intérieur du carré, à la faveur des deux pléſions qui s'avanceroient ſur le front. Dans la Planche XI. Fig. 2, la Cavalerie s'étend juſqu'aux angles : ce défaut eſt réparé par les réſerves que l'on met derriere, pour veiller ſur ſes flancs, lorſqu'elle marchera en avant. On peut auſſi placer à chaque angle un pléſion, ou ſimplement une cohorte doublée. Toutefois la meilleure diſpoſition d'un grand carré où il y a de la cavalerie en petit nombre, eſt de la placer ſur les faces, de maniere qu'elle ait de l'infanterie à droite & à gauche, & que cette infanterie forme

(1) * *V.* la IVe. partie. chapit. VII. art. 2.

Idem. ch. X. art. 2.

tous les angles, comme on le voit dans la Figure ſuivante. Si l'on a le tems de ſe

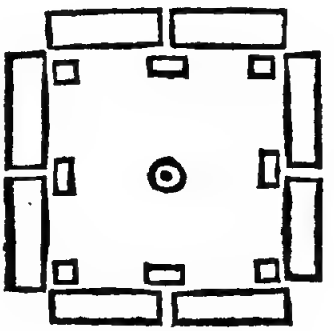


diſpoſer à ſa volonté, on peut les arrondir, ce qui n'a pas le même inconvénient, que dans un petit carré d'un ou de deux bataillons, deſtiné à ſoutenir la cavalerie, & qui doit marcher vivement d'un moment à l'autre.

Ceux qui ont voulu corriger les angles du carré ſont tombés dans d'autres défauts plus eſſentiels; il n'y a aucun ordre qui n'ait ſon fort & ſon foible. L'habileté du Tacticien, eſt de couvrir celui-ci du mieux qu'il eſt poſſible, & de choiſir dans les différentes formes la moins vicieuſe, c'eſt-à-dire celle dont les avantages effacent quelques petits défauts. Voilà la théorie : c'eſt enſuite à l'expé-

tience & à la promptitude du coup d'œil, de ſaiſir tous les moyens que le terrein & les circonſtances peuvent offrir, pour augmenter ſes forces: on ne peut donner là-deſſus que des maximes générales.

De toutes les figures que l'on a recherchées pour perfectionner le carré, ſi j'en avois une à choiſir, ce ſeroit celle des angles évuidés, comme dans la figure ſuivante. Mais il faut pour cela être



ſur une certaine profondeur de dix ou douze au moins. On pourroit placer du canon dans les rentrans; ils ſe fermeroient lorſqu'on voudroit par des armés à la légere, ou bien par des compagnies de Grenadiers qui ſe tiendroient vis-à-vis dans l'intérieur. Les côtés n'étant pas joints, ils ſortiroient aiſément, & rentreroient de même. Cette diſpoſition a beaucoup de force défenſive, & plus de

jeu qu'aucune autre pour ſe mouvoir, ce qui eſt un grand avantage dans la Tactique.

Si l'on a reſſerré les chariots d'équipages dans un grand carré, on les y retiendra pendant la marche, tant quon n'aura affaire qu'à des Eſcarmoucheurs : il ſuffit d'avoir des Troupes deſtinées pour les écarter ; mais ſi l'on eſt attaqué ſérieuſement, on pourra s'en couvrir dans quelques parties. Par la maniere dont je les diſpoſe, * ils laiſſent une retraite facile aux troupes qui ſeroient pouſſées, & en même-tems un aſyle pour ſe rallier & ſe fermer ſi l'on veut.

* *V.* la Pl. XI, Fig. 2. tome II.

Les grands carrés ſont rarement fermés exactement, comme on les repréſente dans les planches. Il y a peu de terreins qui le permettent ; il ſuffit que les Troupes de la tête & de la queue ſoient à portée des colonnes, pour en couvrir les intervalles : il faut auſſi que l'infanterie ne ſoit pas trop preſſée, pour qu'elle puiſſe manœuvrer & s'ouvrir, afin de ne pas s'embarraſſer avec la cavalerie. Quelquefois la ſituation des lieux peut faire former dans quelques parties une ligne circulaire. De même l'ordre que les Romains nommoient *orbis*, n'étoit pas toujours exactement rond. Céſar, at-

taqué dans une marche par Vercingentorix, mit le bagage en-dedans de ſon infanterie, & la diſpoſa de maniere, qu'elle tournoit tête du côté où elle étoit attaquée. Ceci n'étoit ſûrement pas un rond, car le rond ne marche point, à moins qu'il ne ſe change en carré. La manœuvre de Céſar en Afrique, lorſqu'il fut attaqué dans un fourage par Labienus, n'étoit qu'un ordre à deux fronts, exprimé par le mot *orbis*. Guerre des Gaules, liv. VII.

On ne peut conteſter que l'ordre carré n'ait de grands avantages quand il eſt bien dirigé. Quoique par ſon eſſence il ſoit défenſif, on y trouve cependant des reſſources pour l'offenſive, qui ne ſont point auſſi promptes dans les autres ordres fermés, comme le rond, l'octogone & l'ovale, que quelques Auteurs ont préférés mal-à-propos. J'ai démontré le peu de cas que l'on devoit faire de toutes ces amuſettes.

M. de Sancta-Crux oppoſe l'ovale au croiſſant, ainſi que le carré; & réciproquement le croiſſant à ces deux ordres. Le croiſſant eſt en effet très-propre contre l'ovale & le carré; mais ceux-ci ſont très-foibles contre le croiſſant. On l'a vû dans l'expoſé de la bataille d'Alcazar, que perdit le Roi de Portugal. * L'ovale

* *V.* le tom. II.

vaut encore moins ici que le carré; c'eſt une diſpoſition morte qui eſt ſans mouvement. L'ordre qu'on puiſſe oppoſer avec plus de ſuccès au croiſſant, eſt celui de pluſieurs corps ſéparés, dont ſe ſont ſervis les plus habiles Capitaines. Tamerlan, que je n'ai point cité, ce fameux Conquérant de l'Aſie, s'eſt ſervi de cette méthode dans preſque toutes ſes batailles. * Il formoit trois ou quatre grands corps de front avec une réſerve. En avant des deux corps des aîles, il plaçoit de groſſes avant-gardes, & ſouvent des arriere-gardes. L'avant-garde commençoit l'attaque; l'ennemi ne manquoit pas de chercher à l'envelopper; le corps de l'aîle arrivoit à ſon ſecours, & l'arriere-garde s'étendoit ſur ſon flanc pour le tourner lui-même. Ce Prince ſçavoit tirer de ſes Tartares, tout le parti qu'il étoit poſſible; ils étoient diviſés en corps de dix mille hommes appellés *Toumans*; ceux-ci en corps de mille, & ces derniers en compagnies de cent. Les uns étoient armés de boucliers, de ſabres, de fléches; d'autres de lances & de haches d'armes. Quelques-uns ſe ſervoient de filets, pour jetter ſur les hommes & les empêtrer, invention connue dans la plus

* *V.* ſon Hiſt. traduite du Perſan par M. Petit.

plus haute antiquité *. (a) Avant Tamerlan, les Tartares ne ſçavoient que faire des courſes ; il les inſtruiſit à combattre à pied dans l'occaſion, & à attaquer les Places, non-ſeulement par eſcalade, mais avec le bélier & les autres machines. On ne voit pas que, dans le cours d'une longue vie qu'il paſſa dans de continuelles entrepriſes, il ait reçu aucun échec en perſonne, ni échoué devant aucune Ville. Sa Tactique étoit auſſi rafinée qu'il avoit pû la rendre, & convenoit contre des peuples nombreux, tels que les Ruſſes, les Perſes, les Mogols qui ſe formoient en croiſſant. Il les ſubjugua tous, & humilia l'orgueil de Bajazet, cet Empereur des Ottomans ſi fier de ſes victoires.

* *V.* Polyen.

(a) Pittacus, un des ſages de la Grece, s'en ſervit dans un combat ſingulier contre Phrinon *. Les Romains avoient une ſorte de gladiateurs qui en faiſoient uſage : on les nommoit *retiarii* *. Cette coutume a dû s'être conſervée chez certains Peuples barbares de l'Aſie ; car on voit que les Avares qui attaquoient la Thrace du tems de Juſtinien I. portoient à la main gauche des filets qu'ils jettoient ſur les ennemis. *Hiſt. du Bas-Empire, par M. le Beau, tom. X. pag.* 2.

* Strabon liv. 15.

* *V.* Juſte-Lipſe.

CHAPITRE III.

DES CAMPS.

ARTICLE I.

Maniere de camper des Romains. Son avantage. Conſtruction de leurs retranchemens. Quelle eſt la cauſe de la foibleſſe de nos Camps.

TOUS les Peuples anciens ont été dans l'uſage de ſe retrancher, ſoit par des levées de terre, ou en ſe couvrant de leurs chariots, comme les Gaulois & les Barbares du Nord. Les Perſes portoient avec eux des ſacs qu'ils rempliſſoient de terre ou de ſable, dans le lieu où ils campoient, & dont ils formoient un retranchement. Les Grecs avoient la méthode de ſe remparer par un bon foſſé, avec un parapet garni de palliſſades ; mais on ne voit pas qu'ils ayent pouſſé cette pratique à ſon degré de perfection, comme les Romains. Ceux-ci ſe piquerent d'une plus grande régularité, & de ſe fortifier

avec bien plus de ſoin. L'opinion établie qu'ils apprirent cet art de Pirrhus, eſt très-fauſſe; les Romains, qui ſe retranchoient en campagne, ainſi que leurs voiſins, s'étoient formé une méthode relative à la compoſition de la Légion. Polybe, * qui l'a détaillée, ne dit point qu'ils l'euſſent appriſe des Grecs; au contraire, il les loue de préférer les lieux unis, au lieu que ceux-ci choiſiſſoient les plus forts pour s'épargner le travail, ce qui rendoit toujours leurs camps irréguliers. : Il dit encore que les pieux dont ils ſe ſervoient, valoient beaucoup mieux que ceux des Grecs (*a*).

* Liv. VI. ch. IV.

Le camp d'une armée conſulaire, compoſée de deux légions de Rome, & deux des alliés, étoit parfaitement carré. Les troupes, par leur diſpoſition, n'avoient pas plus de mouvement à faire pour ſe porter ſur un des côtés, que ſur les autres; & le Général ne craignoit pas que l'ennemi diviſât ſon attention. Suppoſons que celui-ci eût fait trois fauſſes attaques & une vraie en même-tems,

V. la Pl. I.

(*a*) Frontin ne ſçait ce qu'il dit quand il rapporte que les Anciens, avant Pyrrhus, campoient par troupes ſéparées & ſans régle, & qu'ils ne connoiſſoient d'enceinte que celles des Villes. Cela eſt contredit par tous les Hiſtoriens & par Homere *.

* *V.* tom. I pag. 30. du Cours de Tactique.

il devoit trouver les quatre faces également fournies d'Infanterie. La cavalerie qui campoit dans le centre, étoit une réſerve prête à donner par-tout du ſecours. Chaque côté n'ayant que 336 toiſes, on voit le peu de chemin qu'elle avoit à faire, même dans un camp oblong de 672 toiſes (*a*). Le général avoit donc toutes ſes troupes ſous ſa main; & l'ennemi, ſéparé dans une vaſte circonférence, couroit riſque d'être attaqué & battu par une ſortie, comme cela eſt arrivé ſouvent.

V. tom. 1. pag. 240.

On laiſſoit, entre les tentes & le retranchement, deux cens pieds de diſtance. Cet eſpace ſervoit pour retirer le butin, les priſonniers & les beſtiaux qui ſuivoient l'armée. On le débarraſſoit lorſqu'on craignoit d'être attaqué, afin d'avoir la liberté d'y manœuvrer. On gardoit de même dans les Places fortes, un terrein vuide entre le mur & les mai-

(*a*) Quand deux armées Conſulaires ſe joignoient, les deux camps ſe réuniſſoient par le front. En général, les anciens ſe ramaſſoient beaucoup dans leurs camps; mais ils ne s'y logeoient pas tous avec autant de régularité que les Romains. Les Juifs ont campé comme eux en carré, trois Tribus ſur chaque face, diviſées par troupes qui avoient chacune leur enſeigne *. Le Tabernacle, les Lévites & les Chefs de l'armée étoient logés dans le milieu. J'ai ſouvent remarqué que cette Nation avoit eu ſur la guerre les meilleurs principes. *V. tom. I. pag. 29.*

* *V.* les nombres ch. 11.

ſons. Il étoit conſacré aux Dieux, pour que cette régle, appuyée du motif de la Religion, fût plus invariable.

L'uſage étoit de former le camp carré & régulier : mais on s'accommodoit auſſi au terrein. L'on obſervoit qu'il ne fût point commandé, expoſé à des torrens ; que les iſſues en fuſſent libres, pour déboucher aiſément & ſe déployer ; qu'on pût y avoir de l'eau, du bois, du fourage. » La forme, dit Végece, n'en dé- Liv. III. » termine pas la bonté : cependant on re- ch. 8. » garde comme plus beaux, ceux dont » la longueur excéde d'un tiers la pro- » fondeur. » Stewechius rapporte dans ſes Commentaires, la figure d'un camp de Galba qui étoit ovale *. Il eſt parlé auſſi de camps oblongs & triangulaires. Comme les Anciens ne campoient point, ainſi que nous, en front de bandiere, la forme du camp leur étoit indifférente. C'étoit la ſituation du terrein, & la quantité de troupes qui les décidoient.

* *Semirotunda.*

La réduction des manipules en cohortes n'apporta d'abord qu'une légere différence à l'ordre du campement. Comme il y avoit dans la premiere ordonnance, un nombre égal de Manipules, de Haſtaires, de Princes & de Triai-

res, trois Manipules, une de chaque ordre, campoient l'une derriere l'autre, avec une turme à la tête * qui faiſoit face à la rue aboutiſſante au prétoire. Cela ſe nommoit dès ce tems-là une cohorte; méthode qui donnoit pour le détail du ſervice une grande facilité. Dans le cas où l'on vouloit faire un détachement mêlé de Cavalerie & d'Infanterie, on diſoit ſeulement: » telles cohortes de » telles légions marcheront. » Quand les trois ordres furent incorporés, rien ne fut changé à cet égard; il y avoit toujours dix cohortes dans chaque légion, & dix turmes. Chaque cohorte devoit camper avec ſa turme dans la même diſpoſition, excepté qu'elle n'étoit pas coupée par une rue, comme celle qui ſe trouvoit entre les Triaires & les Princes. La premiere cohorte étant double, elle recevoit auſſi le double de terrein en largeur *. Le camp ſe trouvoit également coupé à angles droits par deux rues principales; ſçavoir, la prétorienne & la quintaine. * Sous les Empereurs, les cohortes Prétoriennes & leur cavalerie, campoient près du prétoire, à la place des extraordinaires dont il n'étoit plus queſtion.

Dans les camps de paſſage, on formoit ſeulement un parapet de gazon-

* *V.* la Pl. I. Fig. Ire.

* *Hygin. de Caſtra metatione.*

* *V.* L'explication à la fin de cet article.

nage, auquel on joignoit des paliſſades ; ou bien l'on creuſoit un foſſé large de cinq pieds ſur trois de profondeur, ſans beaucoup de façon pour le parapet : mais quand on devoit ſéjourner, ou qu'on étoit voiſin de l'ennemi, on ouvroit un foſſé de dix ou douze pieds, quelquefois plus ſelon l'occaſion (*a*). La profondeur étoit au moins de ſept pieds. De la terre qu'on en tiroit on formoit une levée qui s'affermiſſoit, en y mêlant des troncs & des branches d'arbres, ou bien on la ſoutenoit avec des piquets & un faſcinage. * On plantoit enſuite les paliſſades ſur la berme. Chaque ſoldat en portoit une, quelquefois deux, ce qui donnoit un moyen de retrancher le camp très-promptement (*a*). Au-deſſus de ce rempart on élevoit un parapet avec des créneaux, comme aux murs des places. Il ſe conſtruiſoit de gazons, ou de terre

* *Sepibus ductis.*

(*a*) Végece dit neuf, onze, ou treize pieds, quelquefois dix-ſept, ſelon le danger. Il preſcrit les nombres impaires, ce qui n'eſt qu'une ſimplicité. Cela étoit fort indifférent à Céſar.

(*b*) On laiſſoit à chaque pieu deux ou trois jets aiguiſés. On les plantoit fortement au pied du rempart ou du parapet, un peu inclinés vers la campagne. Ils étoient unis de maniere que les branches ſe croiſoient en préſentant leurs pointes.

battue, & ſoutenue par des claies. Ou bien l'on faiſoit ſimplement un bordage de claies aſſez fort pour réſiſter aux fléches & aux dards. Cela ſuffiſoit pour la fortification de campagne ; parce que dans une attaque bruſque, on ſe ſervoit rarement de groſſes machines.

Guerre des Gaulois, liv. VII. & VIII.

Lorſqu'on formoit des lignes devant une Place, ou ſi l'on prenoit un camp défenſif, on joignoit à l'uſage ordinaire d'autres précautions. Céſar faiſoit ſes foſſés de douze ou quinze pieds de profondeur : le rempart en avoit douze d'élévation ; on pratiquoit deſſus un parapet très-ſolide avec des crénaux ; & au pied du parapet on fichoit encore un autre rang de paliſſades branchues, comme celles du premier. A quatre-vingt pas, ſouvent moitié moins de diſtance, on conſtruiſoit des tours qui étoient des tertres ſaillans en fer à cheval, & dominoient ſur le parapet. Ces pieces orbiculaires croiſoient leurs tirs, & flanquoient la ligne : c'étoit où l'on plaçoit les Baliſtes & les Catapultes. A l'égard des petites machines, comme les Scorpions, Manubaliſtes, & autres qui formoient la menue artillerie, elles ſe diſtribuoient en partie ſur les courtines. Céſar élevoit quelquefois les tours à pluſieurs étages,

au moyen d'une forte charpente ; il les joignoit encore par une galerie d'une tour à l'autre, ſoutenue par des pilliers & des arcs-boutans. On y mettoit des machines d'une médiocre grandeur, avec des archers, & autres gens de traits qui étoient couverts par un parapet de claies.

Les iſſues du camp ſe fermoient par une barriere garnie de groſſes claies qui s'ôtoit & ſe remettoit à volonté. On y ajoutoit, quand on croyoit être attaqué, un mur de gazon facile à renverſer, dès-que l'on vouloit faire une ſortie. Avant Céſar, on n'avoit point vû pratiquer ces tours à étages, ni ces doubles parapets. Il paroît qu'il en fut l'Inventeur, & qu'il jugea ces précautions néceſſaires contre une Nation nombreuſe & auſſi impétueuſe qu'étoient les Gaulois.

La confiance que les Romains avoient dans leurs camps, n'étoit pas fondée, comme on pourroit le croire, ſur la nature des armes. Du tems de Céſar il n'étoit plus queſtion des piques des Triaires, & le *pilum* n'avoit que ſix à ſept pieds. Mais ils ſe muniſſoient d'armes d'une très-grande longueur, appellées *pilum murale* ; rien ne nous empêche d'en avoir auſſi, & c'eſt une précaution que l'on doit prendre, quand on eſt dans le

cas de défendre un retranchement. La véritable cauſe de la force des Romains dans leurs camps, c'eſt qu'ils combattoient ſur dix, ou huit au moins de hauteur, & qu'ils avoient peu de cavalerie. Par un calcul aiſé, on verra que la ſeule infanterie d'une armée en bataille, tenoit au-delà du double d'étendue, qu'une des faces du camp (*a*). Donc lorſqu'ils y reſtoient, tous les côtés pouvoient être puiſſamment garnis.

L'infanterie de notre armée en bataille eſt à celle d'une armée Romaine, comme 3 eſt à 10. Mais celle d'une armée Romaine étoit à une des faces de ſon camp comme $2\frac{3}{4}$ eſt à 1, & aux quatre faces comme $2\frac{3}{4}$ eſt à 4. C'eſt-à-dire, qu'elle pouvoit garnir le pourtour à ſept de hauteur; tandis que nous pourrions à peine y mettre trois rangs, ſi l'on ſuppoſe qu'il faille ſe défendre ſur le derriere & ſur les flancs. Je n'ai pas compté les Vélites ni les Triaires, qui mis en ligne avec les Princes & les Haſtaires, auroient augmenté le front de bataille d'un tiers

(*a*) L'étendue des dix Manipules des Haſtaires avec leurs intervalles, ou bien des Princes & des Haſtaires réunis en ligne pleine, les Triaires en réſerve, étoit de 2 10 toiſes. Quatre légions tenoient donc 840 toiſes.

& demi; d'où il ſuit que la force d'un de nos camps retranchés, ne ſeroit à celle d'un camp Romain, qu'environ comme 3 eſt à 12.

J'ai prouvé dans mon Tome premier du Cours de Tactique, que les Romains avoient couru ſouvent riſque d'être forcés dans leurs camps, & ne s'en étoient garantis que par des ſorties. Que pourrions-nous donc eſpérer dans les nôtres, ſurtout dans des lignes de circonvallation? Ce qui augmente notre force, c'eſt lorſque les retranchemens ſont bien appuyés, & que toute l'attention ſe porte ſur le front; encore y ſommes-nous plus foibles que les Romains dans le pourtour entier: ajoutez qu'étant trois fois plus étendus, c'eſt autant de facilité de moins de porter les troupes d'un lieu à un autre, & d'être ſecouru par les réſerves. V. pag. 238.

Notre uſage étant de camper ſur un front égal à l'ordre de bataille, on peut juger combien l'on gagneroit de force dans les retranchemens, ainſi qu'en plaine, ſi l'on ſe formoit à huit de hauteur. Les princes d'Orange, cités ſi ſouvent par les partiſans des camps retranchés & des lignes, tiroient leur principal appui de cette ordonnance. Dans les guer-

res des Pays-Bas ils n'ont pas plus forcé les Eſpagnols, qu'ils ne l'ont été par ceux-ci ; parce que l'ordonnance étoit la même. Nous retranchions auſſi nos camps ſur les mêmes principes ; mais plus légérement & avec moins d'appareil que les Hollandois & les Eſpagnols. Tel a toujours été le caractere de la nation Françoiſe, qui porte dans les choſes de la guerre, comme dans toute autre, ſa vivacité & ſa préſomption naturelle.

* Ch. VI. Le duc de Rohan, * dans ſon traité de la guerre, dit que le prince Maurice renouvella l'uſage des camps retranchés à la Romaine : c'eſt-à-dire, qu'il les perfectionna ; car il ne les faiſoit point auſſi profonds, & ne campoit pas dans le même ordre. Avant Louis XII on n'avoit guere la méthode de ſe retrancher en campagne, parce qu'on avoit peu d'infanterie, qu'elle étoit mal réglée, & ne faiſoit pas comme à préſent le fonds principal de l'armée (*a*). Sous

(*a*) On y avoit penſé ſous Charles V, parce que ce ſage Prince, ſecondé de l'habileté de du Gueſclin, avoit compris qu'il falloit donner le tems aux François de revenir de l'abattement où les avoient jettés les malheurs du régne précédent. Il voulut que ſes Généraux occupaſſent des poſtes avantageux où ils ne puſſent être forcés

ce regne le marquis de Mantoue, voulant empêcher les Eſpagnols de pénétrer plus avant dans le royaume de Naples, ſe retrancha ſur la riviere du Garillan, où il jetta un pont. Le maréchal Anne de Montmorenci ſe campa près d'Avignon, de maniere que l'empereur Charles V n'oſa l'attaquer, malgré l'envie qu'il avoit d'en venir à une affaire déciſive; car ſon armée périſſoit de miſere, ce qui l'obligea de ſe retirer.

Par ces exemples & pluſieurs autres, il paroît qu'on ne ſe retranchoit que dans des occaſions indiſpenſables. Les armées ne campoient même pas toujours en front de bandiere, ſouvent elles ſe logeoient dans des bourgs & villages, à portée de ſe raſſembler. Cela demandoit beaucoup de gardes & les expoſoit à être ſurpriſes, comme le fut l'amiral de Coligni à Jarnac.

---

au combat; qu'ils s'appliquaſſent à harceler l'ennemi, lui couper les vivres, les fourages, & à ne le combattre que lorſqu'ils ſentiroient tout l'avantage de leur côté. Auparavant on ne ſavoit que chercher l'ennemi, le joindre & fondre ſur lui avec une impétuoſité, ſans précaution pour la retraite.

ARTICLE II.

Ce qu'étoit autrefois notre fortification de campagne. Méthode des Romains étant attaqués dans leur camp. L'ordre de leur ſervice, & la forme de leur campement.

LA fortification de campagne a dû ſe perfectionner avec celle des places. Ziſca fut le premier, dit-on, qui ajouta des ouvrages de ſon invention à l'ancienne maniere de fortifier. Ce Ziſca, chef de guerre des Huſſites, qui fit ſuer ſang & eau aux Empereurs, & dont les armées, preſque toutes d'infanterie ſe recrutoient en partie des enfans nés dans le camp, devoit ſurement s'y retrancher avec ſoin. La fortification n'étoit pas conduite avec autant d'art qu'en mirent dans la ſuite les de Ville, les Pagan & autres habiles Ingénieurs qui ont frayé la route à MM. Cohorn & de Vauban (*a*). L'on ſe contentoit de la ſoli-

(*a*) Le Chevalier de Clairac a beaucoup perfectionné la fortification de campagne par pluſieurs méthodes très-ſimples de diſtribuer les lignes de défenſes enſorte que les Tirs ſe croiſent ſur la ſuperficie du terrein, ſans qu'il reſte aucun vuide. *V. ſon Ingénieur de campagne.*

dité avec quelques flancs pour la défenſe. Les Hollandois & les Eſpagnols, dans les longues guerres des Pays-Bas s'inſtruiſirent autant dans cette partie que dans celle des ſiéges, où les Hollandois ſurtout excelloient, tant pour l'attaque que pour la défenſe. Nos François ne s'y rendirent point auſſi habiles à beaucoup près. Il regnoit parmi eux un ridicule préjugé qui arrêtoit, comme il arrive toujours, les progrès de la raiſon. L'infanterie étoit remplie de gentils-hommes ou de gens de bonne famille, qui portoient les armes. Le payſan, l'artiſan devenus ſoldats, en prenoient l'eſprit, & ſe perſuadoient qu'il étoit honteux de remuer la terre. A peine vouloient-ils travailler aux tranchées. On ne les y habitua que parce qu'il y avoit du péril. Pour tous les autres ouvrages il falloit employer des Pionniers que les ſoldats nommoient par mépris *guaſtadours* (*a*). Les Officiers que nous appellons ingénieurs, & qui conduiſoient les

(*a*) M. de Monluc, voulant faire au ſiége de Boulogne un ouvrage néceſſaire, ne pouvoit trouver de travailleurs. Il détermina enfin les ſoldats de ſa compagnie à s'en charger, en les payant bien, & mettant lui-même la main à l'œuvre. Henri IV. fut le premier qui fit payer les ſoldats à la toiſe, l'an 1596, au ſiége d'Amiens pour faire les tranchées. Liv. II, pag. 25.

travaux, n'étoient pas fort conſidérés: ceux de l'infanterie qui vouloient s'en mêler, étoient raillés par leurs camarades. C'étoit cependant le plus sûr moyen de s'avancer, parce que, dès que la beſogne étoit faite, on en reconnoiſſoit l'utilité, & l'on acquéroit l'eſtime du Général qui ſans cela ſe ſeroit trouvé fort embarraſſé. Cette fauſſe opinion regnoit encore ſous Louis XIII. M. de Fabert, qui s'en moquoit, ſe piqua de ſervir comme Ingénieur dans toutes les occaſions. Comme cela lui fut reproché par les Officiers des Gardes où il étoit Capitaine, il répondit *qu'ils avoient ſans doute envie d'être longtems dans leur grade, que pour lui il cherchoit toutes les occaſions honorables d'en ſortir.* Il n'y a pas trente ans que l'on avoit le même dédain pour les Officiers partiſans, ou ceux qui demandoient des Volontaires pour aller en parti. On voit que dans les choſes de la guerre les préjugés ſe détruiſent à meſure que la raiſon s'éclaire, & que cette clarté luit en même tems ſur la Morale & les Arts.

Malgré les avantages que les Romains pouvoient trouver dans la forme de leur camp, ils ne ſe fioient point aux travaux ordinaires. Ils les augmentoient, comme

comme j'ai dit ci-devant, & néanmoins ils penſoient toujours à ſe délivrer par de vigoureuſes ſorties. Germanicus, après avoir pénétré juſqu'à l'Ems, & aux lieux où Varus avoit été défait, ſe retiroit le long de la mer, tandis que Cecinna avec quatre légions prenoit un autre chemin. Celui-ci fut attaqué & pouſſé dans un marais entre des montagnes : il gagna promptement une hauteur où il ſe retrancha. Arminius & Inguiomare l'attaquerent vivement ; mais tout-à-coup les Romains ſortent par les portes, tombent ſur les Germains & les mettent en fuite. Annales de Tacite liv. 1.

Galba, Lieutenant de Céſar, campé dans le Valais, fut attaqué par une multitude de barbares. Il couroit riſque d'être emporté, lorſqu'un Tribun & un Centurion vinrent lui repréſenter, que s'il donnoit le tems à l'ennemi d'arracher la paliſſade à laquelle il étoit déja attaché, il n'y auroit plus de reſſource. Il les crut, raſſembla ſes forces ; & ſortant par toutes les portes, mit en fuite les ennemis qui n'oſerent plus reparoître.

La maniere dont les anciens étoient armés, leur ſervoit beaucoup dans les aſſauts & les attaques des poſtes. Couverts

de leurs boucliers, ils s'avançoient en sûreté juſqu'au pied de la muraille ou au bord du foſſé, tandis que les archers tiroient ſur ceux qui bordoient le parapet. Les traits, portant par la ligne courbe comme par la directe, ne pouvoient qu'incommoder beaucoup ceux qui étoient aux défenſes. On plaçoit auſſi des machines pour lancer des pierres & des dards enflammés. Lorſque le camp étoit inveſti dans les formes, on employoit, comme dans les ſiéges, les terraſſes, les tortues & les tours. Ambiorix n'ayant pu forcer Ciceron dans ſon camp, l'inveſtit par une ligne de circonvallation, & le tint longtems aſſiégé, juſqu'à ce que Céſar vint le dégager *. Les Gaulois avoient appris l'uſage des tours ambulantes, des béliers & des galeries d'approche dont ils ſe ſervirent dans cette occaſion. Du tems de Veſpaſien, Civilis, chef des Bataves révoltés, n'ayant pu emporter d'emblée le vieux camp des Romains (*a*) l'inveſtit de toutes parts : il fit conſtruire

* Guerres des Gaules.

(*a*) On le nommoit ainſi parce que c'étoit un de ceux qu'Auguſte avoit fait bâtir ſur les frontieres pour contenir les Belges, les Bataves & les autres Peuples le long du Rhin. Il étoit alors preſque ruiné ; les Légions, qui s'y réfugierent, le rétablirent à la hâte.

des tortues d'approche * pour combler le foſſé & ouvrir le rempart ; il fit auſſi avancer des tours : mais comme ces ouvrages étoient informes & mal faits, ils furent bientôt fracaſſés par les baliſtes & les catapultes des Romains. (*a*)

* *Vineæ.*

La proximité des camps & la crainte des ſurpriſes étoit une raiſon indiſpenſable de ſe couvrir : nous y ſommes moins expoſés à préſent, parce que la grande portée du canon empêche qu'on ne s'approche : car dès que deux armées ſe trouvent ſous ſon feu, l'une des deux eſt bientôt forcée de plier les tentes & de ſe retirer en arriere. Nous avons des exemples d'armées qui ont paſſé des jours entiers à ſe canonner, juſqu'à ce que la plus maltraitée ait pris le parti de s'éloigner. Cela arrive lorſqu'un Général, qui veut éviter le combat, prend un poſte ſi avantageux qu'on ne peut l'y attaquer ſans riſque. L'autre s'en approche le plus qu'il peut pour le gêner, & l'obliger de décamper ; ou bien quand deux armées viennent occuper en même

(a) *Perfuga captivique docebant ſtruere materias in modum pontis, mox ſubjectis rotis propellere, ut alii ſuperſtantes tanquam ex aggere præliarentur ; pars intus occulti muros ſubruerent.* *Annales, Taciti, lib. VI.*

tems deux positions voisines & d'une bonne assiéte.

Comme les plus fortes machines des anciens ne portoient pas beaucoup au-delà de trois cens toises, on pouvoit être longtems en présence sans en venir à aucune action. Il étoit même peu important qu'un camp ou une place fussent dominés, pourvu que ce fût hors de cette portée. Au moyen du tetranchement, on se croyoit à l'abri d'un coup de main, & l'on n'avoit point, comme nous, de postes avancés. On faisoit seulement la garde en-dedans, le long du rempart, & aux portes. Cette fonction regardoit particuliérement les Vélites : cependant ils avoient aussi la nuit des postes au delà du fossé (*a*). Quatre Manipules par légion, deux de Princes & deux de Hastaires, étoient chargées de la pro-

Polybe, liv. VI.

(*a*) Juste-Lipse est demeuré dans l'incertitude sur cet article assez mal-à-propos *. Polybe paroît ne parler que des gardes intérieures sur le retranchement : mais aussi il ajoute ὅλον καθημεραν τὸν χαρακα παρακειμενους. » Postés pendant le jour auprès du rempart ». Le passage de Sestus, rapporté par ce Commentateur, n'est point ambigu, & supplée très-bien à ce que n'a point dit Polybe. *Procubitores dicuntur ferè velites qui noctu custodiæ causâ ante castra excubiant, cum castra hostium in propinquo sunt.* Cela étoit indispensable pour la sûreté du camp. Végece nous apprend qu'on mettoit aussi au-dehors de la Cavalerie; *equites extra vallum nocturnas excubias facere debent* *. On voit par divers passage de Tite-Live & de Tacite

* *De Militia Romana, Dialogus* IX.

* Liv. III. ch. 8.

preté du camp, & de tenir nette la grande rue du front qui étoit pendant le jour le rendez-vous de l'armée. Le terrein devoit en être applani, balayé & arrosé dans les grandes chaleurs. Les autres manipules fourniſſoient les gardes du Général, des Lieutenans, du Queſteur & des Tribuns. Les Triaires n'avoient d'autre emploi que de garder les chevaux de la Cavalerie auprès de laquelle ils campoient.

Un peu avant le déclin du jour on donnoit le mot *. Un ſoldat de la dixieme manipule de chaque ordre d'une légion, c'eſt-à-dire, un Haſtaire, un Prince, un Triaire & un Cavalier de la dixieme turme ſe rendoient auprès du Tribun qui étoit de ſervice. Il donnoit à chacun une tablette, ſur laquelle le mot étoit écrit. Le ſoldat la portoit à ſa manipule, où il la remettoit devant des témoins pris dans la ſuivante : celle-ci la remettoit de même à une autre, juſqu'à la premiere qui la rapportoit au

* *Nocturnum Signum.*

---

qu'on employoit du moins des batteurs d'eſtrades, ou ce que nous appellons à préſent *patrouilles*. A l'égard des portes, il eſt certain qu'on en renforçoit la garde par des péſamment armés, ainſi que les autres poſtes quand le Général le jugeoit à propos.

Tribun (*a*). Ce même Tribun faiſoit monter les gardes de nuit & diſtribuoit les rondes. La nuit ſe partageoit en quatre parties égales, appellées veilles *, qui ſe marquoient par une clepſydre ou horloge d'eau. A l'entrée de la nuit on poſoit les ſtations de la premiere veille. Ces ſtations n'étoient point, comme les nôtres, compoſées d'une ſeule ſentinelle; il y avoit au moins quatre hommes. chaque manipule ou cohorte devoit en avoir une à la tête de ſon logement. Un tergiducteur par manipule (*b*) conduiſoit au Tribun les ſoldats commandés pour la premiere veille. Il leur donnoit autant de tablettes * qu'il y avoit de veilles, chacune empreinte d'un numero diſtinctif qui marquoit l'heure, & d'un autre qui déſignoit le poſte. Elles de-

* *Vigilia.*

* *Teſſerula.*

(*a*) Cette tablette, appellée *teſſera*, étoit de bois couvert ſans doute d'un parchemin ſur lequel on écrivoit l'ordre qu'on vouloit donner. On ſe ſervoit auſſi d'une tablette ſemblable pour faire paſſer les ordres extraordinaires *. Ces planchettes étoient plus grandes que celles dont on uſoit pour les rondes, comme il eſt dit ci-après. Les Grecs avoient la même méthode & paroiſſent avoir ſervi de modéle aux Romains pour la forme du ſervice dans les camps ou dans les villes.

* *Juſti-Lipſ. de Mil. rid Romanâ, Dialog.* IX.

(b) *Tergiductor*, en grec, τυραγος, c'eſt proprement celui que nous appellons *ſerre-file*, c'étoient toujours des ſoldats d'élite.

voient paſſer ſucceſſivement juſqu'à ceux qui faiſoient la derniere veille. Quatre Chevaliers par légion étoient nommés pour faire les rondes (un pendant chaque veille) qu'ils tiroient au ſort. Ils étoient auſſi conduits au Tribun qui leur donnoit par écrit les poſtes qu'ils devoient parcourir, ſoit dans l'intérieur du camp, ou bien autour du rempart. Ils commençoient par la premiere manipule des Triaires, dont le Centurion faiſoit ſonner le cornet *, pour avertir les autres. Cette ſtation remettoit au rondeur ſa tablette, & ainſi de ſuite. Les rondes des veilles ſuivantes ſe faiſoient de même, chaque ſtation remettant au rondeur la tablette quelle avoit reçue pour elle (*a*). Les Chevaliers rapportoient le matin toutes ces tablettes au Tribun. Si quelqu'une manquoit, il connoiſſoit d'abord de quelle ſtation, & l'on vérifioit, en la confrontant avec le rondeur,

* *Buccina.*

(*a*) La ſtation de la premiere veille ayant donné ſa tablette au rondeur, paſſoit les trois autres aux ſoldats qui la relevoient. Ceux-ci remettoient au rondeur de la ſeconde veille la tablette marquée de ce numero, & donnoient les deux autres à ceux qui venoient pour la troiſieme. Ceux-ci étant relevés remettoient enfin la tablette deſtinée pour la quatrieme.

ſi celui-ci ne l'avoit point viſitée, ou ſi c'étoit elle qui étoit coupable.

On ne trouve ni dans Polybe ni autre part, la place du logement des Vélites, Juſte-Lipſe a conjecturé avec raiſon qu'ils campoient près du retranchement le long des quatre faces. Cela eſt aſſez probable, puiſque tout ce contour étoit confié à leur garde. Il y avoit donc auſſi des tablettes deſtinées pour s'aſſurer de leur vigilance. Par l'inſpection de la planche on connoîtra la diſpoſition générale du campement.

EXPICATION de la Planche I.

Figure I.

A PRÉTOIRE, ou logement du Général. On lui donnoit deux cens pieds en carré.

1 Logement du Questeur. 2 Logement du Général de la Cavalerie qui commandoit sous le Consul. »Du tems de César il y avoit un Lieutenant par légion, compris le Questeur qui en commandoit une. Celui-ci étoit chargé du trésor, des vivres, de pourvoir à l'habillement, aux armes & aux machines de guerre.»

B Place du marché.

C Place du Questeur.

D Tentes des Tribuns. »Il y en avoit six par légion. On leur distribuoit un terrein égal en longueur à celui de leur légion, vers laquelle leurs tentes étoient tournées».

E Grande rue du front; » elle avoit cent pieds de largeur ».

F Rue large de cinquante pieds, qui sépare les légions de celles des alliés. 3 Les deux légions romaines. 4 Les deux légions des alliés.

G » Grande rue du milieu du camp. Polybe ne lui donne que cinquante pieds de large».

H Rue Quintaine, ainſi nommée parce qu'elle coupoit la légion au-deſſous de la cinquieme manipule. Sa largeur étoit de 50 pieds.

»On donnoit à chaque Manipule & à chaque Turme un eſpace de cent pieds carrés pour ſes tentes & ſon bagage. Celles des Triaires n'en avoient que la moitié. Les Turmes 5 de la cavalerie étoient tournées ſur la rue perpendiculaire à celle du front, & qui aboutiſſoit au Prétoire. Les tentes des Triaires 6, qui étoient adoſſées à la Cavalerie, faiſoient face du côté oppoſé : les Princes 7 faiſoient face aux Triaires, dont ils étoient ſéparés par une rue large de 50 pieds. Les Haſtaires 8 étoient adoſſés aux Princes ».

»Les légions des alliés étant diſpoſées de même, on voit que leur cavalerie faiſoit face aux Haſtaires des Romains, & que leurs Haſtaires avoient vue ſur le retranchement ».

»Il faut ſe ſouvenir que la cavalerie des légions alliées étoit double des légions de Rome. L'on en tiroit un tiers pour camper près du Général, ſous le nom d'extraordinaires. Nonobſtant

cela, on donnoit au reſte le même terrein qu'à la cavalerie Romaine ».

»Les trois manipules de Haſtaires, Princes & Triaires compoſoient ce qu'on nomma depuis *une cohorte*, à laquelle on joignoit une turme de chevaux. Ainſi, ſi l'on vouloit faire marcher une cohorte entiere, par exemple la premiere 9, un ſeul ordre ſuffiſoit, & rien n'étoit plus facile. La même diſpoſition devoit donc avoir lieu dans la derniere ordonnance appellée *celle des cohortes*, comme je l'ai dit au commencement de ce Chapitre ».

Les Vélites 10 campoient ſur le pourtour du camp; leurs tentes faiſoient face au retranchement.

I Logement de l'Infanterie volontaire.

K Logement de la Cavalerie volontaire ayant vue ſur les places du tréſor & du marché.

L Logement de la Cavalerie extraordinaire tirée des alliés.

M Logement de l'infanterie extraordinaire faiſant face au retranchement.

N Terrein vuide deſtiné pour l'Infanterie & la Cavalerie qui pouvoient ſurvenir. Il ſervoit encore pour le logement des machines, des armes

de relais, & pour celui des vivres.

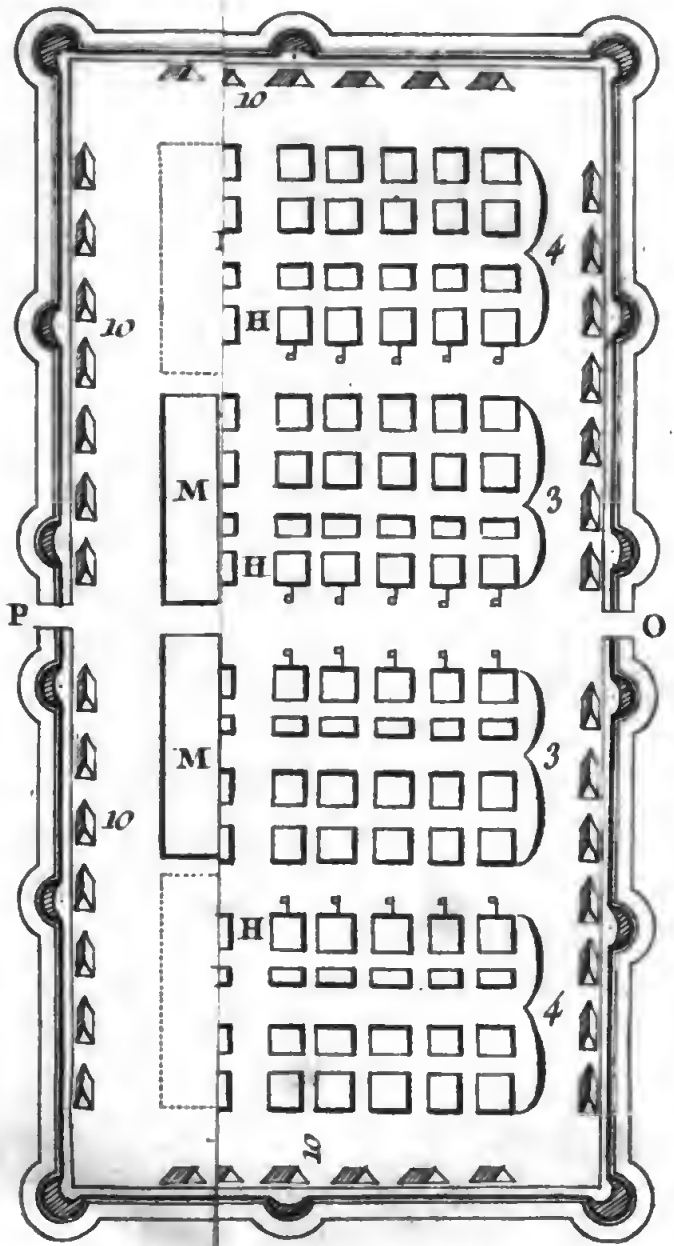
O Porte prétorienne, ainſi nommée parce qu'elle étoit vis-à-vis l'entrée du Prétoire.

P Porte décumane par où ſortoient les criminels pour être exécutés.

Q Portes des côtés.» Juſte-Lipſe les appelle principales, *principalem dextram, principalem ſiniſtram.* Il y avoit donc quatre grandes portes principales & publiques. J'avois toujours ſoupçonné qu'elles n'étoient pas les ſeules; parce que dans les ſorties que les Romains faiſoient, comme ils ne pouvoient déboucher ſouvent que d'un côté & par les endroits collatéraux les plus près du front attaqué, il me paroiſſoit néceſſaire qu'il y eût pluſieurs iſſues; une ſeule ne ſuffiſant pas pour une irruption ſubite. Un paſſage de l'Empereur Léon me confirme dans cette opinion. Le voici tel que le rapporte Stewechius dans ſon Commentaire ſur Végece. *Ambitus foſſati, ſive caſtrorum quatuor portas majores & publicas habeat. Portulas autem parvas præterea complures.* Comme cet Empereur recherchoit les anciennes maximes, il y a lieu de croire que ce qu'il preſcrit ici s'étoit pratiqué dans les ſiécles précédens».

* *De Bellico apparatu*, ch. XI. n°. 15.

.I.ere



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

ARTICLE III.

Avantage de ſe retrancher en campagne. Obſervations à ce ſujet, & ſur la maniere d'aſſeoir un camp. Préceptes ſur l'attaque & la défenſe.

QUOIQU'IL ne faille pas demeurer dans ſes retranchemens, & s'y laiſſer attaquer ſans une néceſſité abſolue, il n'y a cependant que de la prudence de ſe retrancher dans le voiſinage de l'ennemi. Cela raſſure contre les ſurpriſes, & tient le ſoldat en haleine par le travail. Mais il faut à la ligne de larges & fréquentes ouvertures pour déboucher ſur un grand front, ſi l'on veut ſortir, & ſe mettre en bataille; ou bien ſi l'on y eſt attaqué, pour profiter du déſordre de l'ennemi, & le ſuivre dans ſa retraite.

Tous nos Auteurs du ſeizieme ſiécle & du ſuivant appuient fortement ſur cette maxime. On peut voir le *Traité de la Guerre par le Duc de Rohan*, & dans les *Œuvres de Brantome*, *l'Abrégé de la Guerre par le Seigneur de Bourdeille* ſon frere. Les Pruſſiens ſont à préſent dans l'uſage de fermer leurs camps

de tous côtés comme les Romains, pour ſe garantir des coups de mains & des inſultes des troupes légéres qui ſont en grand nombre dans les armées Autrichiennes. Comme il y en a tōujours des eſſains, qui voltigent de toutes parts, tels que ſoient les poſtes qu'on occupe, il eſt difficile d'empêcher qu'il n'en pénétre ſur les derrieres : cela contribue auſſi à empêcher la déſertion (*a*).

M. le Comte de Spar eſt d'avis d'entremêler d'infanterie les aîles de cavalerie, de mettre le parc d'artillerie ſéparé en pluſieurs diviſions derriere la deuxieme ligne, d'attacher à chaque brigade des troupes de campagne, (cè qui veut dire légeres). Celles-ci doivent occuper les poſtes avancés ; les piquets de l'armée ſe portent le ſoir en avant, à l'exception de douze hommes qui reſtent au camp pour la police. Je parle ailleurs de cette méthode de ſe garder, & je ſuis fort aiſe que mes idées ſe rencontrent avec celles de cet Officier Général.

Il faut être campé de maniere qu'aucune partie ne ſoit ſéparée, à moins que

(*a*) Quelquefois, à la faveur d'un brouillard, des Huſſards ſont venus enlever des étendards à la tête de nos camps : choſe aſſez honteuſe pour les corps a qui cela arrive, & dont on ſeroit à l'abri dans un camp retranché.

l'on ne veuille y faire promptement de bonnes & larges communications. Ce lieu commun ſeroit inutile ici, ſi l'on ne faiſoit ſouvent cette école plutôt par négligence que par ignorance. En 1673, M. de Montécuculi vint ſe camper ſur le Mein devant M. de Turenne. Comme il arriva fort tard, il fut ſe repoſer & laiſſa le ſoin du camp au Quartier-Maître-Général. L'Officier, qui poſoit les gardes, s'apperçut qu'un gros ruiſſeau de difficile accès coupoit les deux aîles. Il en avertit auſſitôt M. de Montécuculi qui changea ſon camp. Si M. de Turenne avoit eu le tems de remarquer cette faute, il eût poſté quelques troupes ſur le ruiſſeau, & avec toutes ſes forces il auroit attaqué une des aîles qui eût été battue ſans pouvoir être ſecourue. M. de Chavagnac, p. 322.

Il peut arriver qu'on ſe trouve à cheval ſur une riviere comme étoient les alliés ſur le Jeer, en 1746, avant la bataille de Rocoux *. En pareil cas il faut avoir beaucoup de ponts pour ſe communiquer, & des redoutes aux deux têtes pour ſoutenir la retraite en cas de beſoin : car cette ſituation eſt toujours hazardeuſe, ſoit que l'ennemi vous y attaque, ou qu'il attende le moment où l'on fera un mouvement pour décamper.

* *V.* tom. I, p. 228.

Il vaut bien mieux ne point avoir de retranchemens, que de les faire mauvais, parce que les troupes y mettent leur confiance, & ne ſe croient plus de reſſources quand ils ſont forcés. J'ai déja dit que cette précaution ſuppoſoit de la foibleſſe, & diminuoit le courage. Cette opinion eſt dans la nature ; mais elle vient auſſi du peu d'uſage où l'on eſt de ſe retrancher. L'habitude des Romains de ſe fortifier dans tous leurs camps, pour ſi peu qu'ils y ſéjournaſſent, les empêchoit de penſer de même. Les travaux immenſes des ſoldats de Céſar, accoutumés à vaincre, ne diminuoient rien de leur audace ni de leur aſſurance. Ce ſeroit donc un avantage réel de ſe fortifier, mais ſelon la méthode que j'ai adoptée, ou avec des redoutes, ou avec des retranchemens ouverts, comme je l'indiquerai dans la ſuite.

Lorſque M. le prince d'Orange fut attaqué à Néervinde contre ſon attente, il n'avoit fait aucun retranchement ; il n'y penſa qu'à la vue de l'armée Françoiſe. On y travailla toute la nuit ; & ces ouvrages faits à la hâte, ſans paliſſades, ne purent être que très-mauvais. S'il n'en eût point fait, il ſe ſeroit ménagé l'avantage de déboucher entre les

les villages de Nerwinde & de Nerlanden où il étoit appuyé, & dont le premier ne put être emporté qu'après trois attaques des plus meurtrieres. Il eût fait uſage de la cavalerie de ſa gauche qui, par la nature du terrein où il étoit reſſerré, lui fut inutile. Toute l'infanterie Françoiſe, excepté quelques brigades, avoit été jettée ſur les aîles pour l'attaque des deux villages. La cavalerie étoit au centre ſur quatre lignes avec le reſte de l'infanterie qui formoit deux lignes entre la premiere, la deuxieme & la troiſieme de cavalerie. Cette derniere diſpoſition eût été bien mauvaiſe, ſi les ennemis avoient pû ſe porter en avant : je ſuis perſuadé que, dans ce cas, M. de Luxembourg ne l'eût point faite. Journal de cette campagne.

La maniere dont les Romains conſtruiſoient leurs retranchemens, étoit infiniment meilleure que la nôtre. Nous nous contentons d'entaſſer la terre tirée du foſſé, en la foulant pour faire le parapet ; & nos paliſſades, quoique très-groſſes, ne ſont point auſſi ſolides. Quand on a le tems & les matériaux, outre la fraiſe du parapet, il faut mettre à vingt pas, en avant du foſſé, un rang de paliſſades inclinées ſur un angle de quarante degrés ; & qu'elles ſoient jointes

par des traverſes. On peut encore faire un avant foſſé, ou des puits recouverts d'un léger clayonage avec un peu de terre par-deſſus, ou même des puits entre les deux foſſés. On peut planter, en avant du premier foſſé, des piquets ferrés à trois pointes ſaillantes de deux pouces, & dont le manche s'enterre de deux pieds; on garnit le terrein de herſes ferrées, ou de madriers ſemés de pointes de fer que l'on arrête ſolidement. Ces obſtacles ne peuvent ſe franchir,
6 qu'en jettant par-deſſus de fortes claies.

Une armée retranchée a une infinité de moyens pour multiplier ſes défenſes: mais l'eſſentiel eſt la force de la fortification, & la diſpoſition des troupes derriere. Lorſque celui qui attaque a percé, il doit prendre diligemment un point d'appui, pour n'être pas pris en flanc par les troupes qui viendront ſur lui de droite & de gauche. Son meilleur parti eſt de former une double potence appuyée à la ligne; les branches s'allongent, & le front s'étend à meſure que les troupes entrent. Il faut auſſi en faire couler le long du parapet avec des petites pieces de canon. Pendant que l'on
V. la Pl. I. Fig. 2. gagne du terrein, des travailleurs applaniſſent le retranchement pour donner un large paſſage à la cavalerie, alors l'in-

ſanterie, ſe trouvant ſoutenue, marchera pour diſſiper ce qui ſeroit encore entier, ou pour attaquer les redoutes & retranchemens intérieurs s'il y en a. Il eſt certain que cette diſpoſition eſt la ſeule propre à repouſſer les attaques des réſerves, qui ne manquent pas de charger rudement ce qui eſt entré. On doit placer des travailleurs depuis A. juſqu'à B. & ne pas ſe contenter d'ouvrir un ſeul front de poligone. * V. la Fig. 2.

Il eſt toujours bon de préparer l'attaque par un grand feu de canon qui éboule le parapet & ruine les défenſes; de placer auſſi des piéces pour battre en ricochet, & enfiler une partie du front que l'ont veut attaquer. Ceci doit ſe pratiquer ſur-tout contre les retranchemens reſſerrés & peu étendus, comme par exemple ceux qui ferment des gorges dans les montagnes. Mais lorſqu'ils ont un vaſte contour, que le terrein en avant eſt uni & découvert, que l'on peut former diverſes attaques pour diviſer l'attention de l'ennemi, le feu du canon devient moins néceſſaire: car ſi l'on attaque de nuit, il ne fait pas grand effet; & c'eſt le vrai tems propre à ces opérations; c'eſt-à-dire un peu avant l'aurore,

parce que l'on cache mieux ſes démarches & ſes diſpoſitions. Comme le jour vient à poindre, lorſque la beſogne eſt commencée, on voit alors ce qu'il convient de faire pour l'achever. Si l'on employoit ici du canon, il vaudroit mieux s'en ſervir pour les fauſſes attaques que pour les vraies, parce qu'on attireroit encore plus de ce côté l'attention de l'ennemi. Cependant ſi, malgré cela, il ne prenoit pas le change, on auroit quelqu'avance, & un moyen de plus pour réuſſir dans cette partie : il faudra y tenir des troupes ſuffiſantes, avec une proviſion de claies, de faſcines & d'outils. Il en eſt dans cette occaſion-ci comme dans les ſiéges, où les fauſſes attaques peuvent quelquefois devenir les véritables, quand on s'apperçoit que l'on y trouvera moins de réſiſtance.

M. de Vauban conſeille de fatiguer l'ennemi pluſieurs jours devant l'attaque par des allarmes continuelles. S'il étoit aſſez peu expert pour s'y laiſſer tromper, on trouveroit ſes troupes ſur les dents. Si la ſituation de l'ennemi & la nature du terrein, réduiſoient l'attaquant à ne pouvoir entreprendre que ſur des fronts peu étendus, comme de trois ou quatre

courtines, au lieu de ſe faire eſchiner par une inſulte de main, on peut élever des terraſſes, ſur leſquelles on placera du gros canon pour ruiner les défenſes du retranchement, le bouleverſer & l'attaquer enſuite avec moins de danger. Ces ouvrages doivent ſe faire dans une nuit en employant beaucoup de monde & diſtribuant bien le travail (*a*). Les terraſſes s'éleveront de 18 à 20 pieds. On établit deſſus un parapet avec des embraſures, des plates formes, de forts madriers, & l'on fait une rampe derriere pour y mener le canon. Ces batteries, ſe trouvant plus élevées que celles de l'ennemi, doivent ruiner les ſiennes & le déſoler. On les placera ſur les prolongations des faces des redans; elles enfileront les défenſes d'un côté, & battront l'autre en écharpe ainſi que la courtine (*b*): méthode qui eſt la meil-

(*a*) On peut du moins les finir & les perfectionner dans deux nuits: il faut avoir fait des amas de gabions, faſcines & autres matériaux néceſſaires.

(*b*) Si les lignes étoient baſtionnées, c'eſt-à-dire que les redans fuſſent conſtruits en forme de baſtions, on dirigeroit les batteries ſur la prolongation du flanc. Com-

leure pour ruiner le parapet & briſer les paliſſades.

Les terraſſes, pour être ſolides, doivent être conſtruites comme celles que les anciens pratiquoient dans les ſiéges : c'eſt-à-dire que la terre doit être mêlée de troncs d'arbres avec leurs branchages. Le front & les flancs auront un peu de talus garni de faſcines piquées de gros pieux. Outre le canon on y placera ſi l'on veut des obus. On peut encore établir quelques batteries de bombes. Les terraſſes & autres batteries ſeront ſoutenues par une parallele tirée à 150 toiſes du foſſé, à moins que quelques hauteurs, ravins, ou revers ne permettent de ſe loger plus près. Elle doit être faite de maniere que la cavalerie puiſſe la franchir. On ne ſe ſervira pas de gabions comme dans un ſiége ; on formera ſeulement un alignement de faſcines, par-deſſus lequel on jettera la terre en creuſant aſſez pour être à couvert, & donnant au parapet une rampe extérieure & intérieure. Cette forme

---

me l'angle ſaillant ni celui de l'épaule ne ſont jamais droits, les faces & la courtine ſeront battues obliquement.

d'attaque peut ſervir contre certains camps retranchés, comme je l'ai dit, & contre ceux que l'on établit ſous les places.

Si malgré tous les efforts poſſibles, on ne peut percer dans le retranchement, ou qu'après y être entré on ſoit rejetté dehors, on fait avancer l'infanterie de réſerve pour retirer les troupes qui ſont en déſordre; la cavalerie, reſtée derriere, ſe tient prête à charger l'ennemi qui ſortiroit de la ligne, & couvre la retraite (*a*). Il y a des gens qui donnent pour maxime de la tenir hors de la portée du canon : mais ils ne penſent pas qu'il faudroit pour cela qu'elle fût à plus de douze cens toiſes. Elle ſeroit alors trop éloignée, & hors de portée de ſoutenir l'infanterie, ſoit pour entrer immédiatement après elle, ou pour l'appuyer ſi l'ennemi ſortoit bruſquement de ſa ligne. D'ailleurs le terrein ne permet pas

(*a*) Dans toutes les actions, batailles rangées, attaques ou défenſes de retranchemens, il faut conſerver des troupes entieres pour aſſurer la retraite, & ne pas attendre que tout ſoit en déſordre. Un habile homme connoît le moment où il faut prendre ce parti, & ne s'entête pas mal-à-propos, lorſqu'il a fait inutilement ſon poſſible pour réparer le mal.

toujours de la tenir à cette distance ; parce qu'elle doit rester en bataille, ou du moins en colonne par escadron, afin de n'être pas obligée de défiler quand on la fait avancer. Tout ce que peuvent faire les Généraux qui la commandent, est de profiter d'un enfoncement, d'un rideau, pour éviter le plus de feu qu'il est possible.

CHAPITRE IV.

DES LIGNES DE CIRCONVALLATION.

ARTICLE II.

Calcul de M. de Vauban. Défauts des lignes. Raiſon de la force des anciens dans les leurs : exemples de lignes forcées : pourquoi. Belle conduite de quelques Généraux.

JAi parlé au chapitre V *du Cours de Tactique* *, des lignes de circonvallation. J'ai dit que l'on couroit beaucoup de riſques d'y attendre l'ennemi, à moins que la ligne ne ſe réduisît à la demi-circonférence. Un homme profond dans l'art de la guerre, & qui ſait réduire les choſes au calcul, me concevra d'abord; mais comme ce point eſt un des plus conteſtés, & que juſqu'ici il n'y a eu que quelques Généraux des plus hardis, qui aient oſé s'expliquer & tran-

* *V.* le tome I.

cher net la queſtion, il eſt à propos de développer les raiſons qu'ils ont eues pour ſe décider.

M. de Vauban poſe pour principe que la plus petite place aura 300 toiſes de diametre, & que la circonvallation doit en être à 1500 toiſes, pour n'être point 9 expoſée au canon. Le diametre, compris celui de la ville, ſera donc de 3300 toiſes, & la circonférence au moins de 10000. Nos Ingénieurs calculent encore plus juſte. La moyenne portée du canon, tiré ſous un angle de 16 à 18 degrés, peut aller à 1400 toiſes. La profondeur du camp s'évalue à 50 toiſes. L'eſpace du front de bandiere à la ligne 120 toiſes, la totalité du rayon, compris 300 toiſes pour celui de la place, ſera de 1870 toiſes; le diametre de 3740, & la circonférence de 11754; ſur laquelle on trouvera, par une opération trigonométrique, 97 côtés de polygones, chacun de 120 toiſes: mais comme les lignes ont des redans dont les faces ſont de 25 toiſes, c'eſt 50 toiſes par redan, d'où il faut ſouſtraire 30 toiſes pour la gorge: reſte à ajouter 97 fois 20 à 11640, valeur de tous les polygones. Total 13580. Prenons 14000, à cauſe des inégalités du terrein & des dé-

V. Le Blond traité de l'attaque des places, ch. VI.

tours de la ligne. M. de Vauban dit qu'il faut ici une armée de vingt mille hommes pour l'occuper en sûreté. Mettons 24000. Je dis que ce nombre, en donnant trois pieds par soldat, ne suffit pas pour border le parapet à un de hauteur. Il ne garniroit que 12000 toises. Supposons-les sur deux rangs, ils ne borderont que 6000 toises, sur trois 4000 toises. Ce n'est pas ainsi que l'on défend une ligne. Il faut des réserves; prenons-en un sixieme pour ceci, qui sera la Cavalerie. Prenons encore un huitieme pour ce qui doit rester aux attaques, & un douzieme au moins pour les malades & blessés; il ne restera plus que 2500 toises de la ligne passablement gardées, ce qui est un peu plus du sixieme de son contour. Supposons à présent que les troupes soient réparties en divers points de la circonférence: Si l'ennemi fait deux fausses attaques, & deux vraies à l'opposite, celles-ci auront réussi avant que les troupes intermédiaires soient arrivées; à plus forte raison les autres, qui auroient plus de 4000 toises à parcourir. De plus, s'il a détaché un corps pour se jetter sur quelque partie de la ligne qui est sans défense, il y entrera sans résistance, prendra en flanc ou à revers

ceux qui la défendent ; ou bien il ſe jettera dans la place. Tous les moyens que l'on prendra pour augmenter la force des lignes en dehors, rendront ſon abord plus difficile, mais ne corrigeront point le vice général (*a*). Plus on fera d'ouvrages, plus il faudra de monde pour les garder. Les diverſes méthodes imaginées pour multiplier les lignes de défenſes, ſont des rafinemens qui tendent à la perfection de l'art *, très-utiles pour un front de fortification, mais d'un petit ſecours dans un défaut auſſi grand, auſſi eſſentiel que celui de l'objet dont il eſt queſtion.

* *V.* L'Ingénieur de campagne, ouvrage excellent dans ſon genre.

On alléguera les anciens qui reſtoient dans leurs lignes ; j'en ai dit les raiſons. Les plus groſſes baliſtes ou catapultes portoient au plus à 500 pas géométriques. Suppoſons 400 toiſes ; le diametre, avec

---

(*a*) Dans le nombre de ces moyens, celui des redoutes ſaillantes & rentrantes, ne me paroît pas le meilleur, & la défenſe que l'on croit en tirer pour le dedans de la ligne eſt fort incertaine. On attaque ordinairement les angles ſaillans. Si l'ennemi emporte deux redans, ce ſera pour lui des poinrs d'appui d'où on le chaſſera difficilement, & qui favoriſeront l'attaque de la courtine où l'on ne pourra plus ſe maintenir. Quelque reſpect que j'aie pour les idées du roi de Pruſſe, je ne puis approuver celle-ci qui ſe trouve dans ſes inſtructions. Ces redans fermés, attachés à la ligne, ſont des armes que l'on prépare contre ſoi.

400 toiſes pour celui de la place, ſera de 1200 toiſes; la circonférence de 3600: meſure bien différente de celle ci-deſſus. La circonvallation de Céſar au blocus d'Aléſie, qui eſt une des plus grandes, puiſqu'elle enfermoit 80000 hommes, dont une partie occupoit un camp retranché ſous la place, n'étoit que de 14000 pas; il faut entendre un pas commun de deux pieds & demi, & non un pas géométrique comme pluſieurs l'ont évalué, ce qui donnera 5833 toiſes. Ces lignes, les plus fortes qu'il y ait jamais eu, furent ſur le point d'être emportées à la derniere attaque. Céſar ne s'en tira que par ſa méthode ordinaire, qui étoit de faire une ſortie, lorſqu'il ſe voyoit prêt à être forcé. Labienus raſſembla 39 cohortes avec leſquelles il donna ſur les Gaulois déja maîtres du retranchement, tandis que la Cavalerie ſortit par un autre côté, & les prit à dos. On voit que ces lignes n'étoient pas la moitié auſſi étendues que nos plus petites; cependant Céſar y avoit huit légions qui, avec les troupes auxiliaires, faiſoient 60000 hommes.

Guerre des Gaules, livre VII.

Il eſt donc vrai qu'une circonvallation ne peut ſe défendre à préſent, ſi elle n'eſt réduite au demi cercle. Bien

que ſelon le calcul ci-deſſus, il n'y en auroit qu'un tiers bien garni, comme on juge mieux alors les démarches de l'ennemi, on a plus de facilité de ſecourir les points attaqués, & de porter les réſerves où il fait le plus d'efforts.

Pour qu'une ligne ſe réduiſe au demi cercle, il n'eſt pas toujours néceſſaire qu'elle ſoit appuyée à un grand fleuve, comme le Rhin ou le Danube, dont le cours peut ſe garder avec des bateaux armés & des frégates: il y a d'autres ſituations qui reſſerrent l'ennemi, & le mettent dans le cas de ne ſe préſenter que d'un côté. Namur, par exemple: ſi l'on eſt maître de Charleroi, l'armée de ſecours ne pourra venir que par le côté du Brabant, & n'attaquera que cette partie de la ligne appuyée à la Sambre & à la Meuſe: les autres ſe garderont avec peu de troupes, parce que l'ennemi ne riſquera pas de ſe ſéparer, en paſſant l'une ou l'autre de ces rivieres, ou du moins ne pourra le faire, ſans qu'on en ſoit averti au moyen des poſtes qu'on occupera.

Lorſqu'Henri IV fit le ſiége de la ville d'Amiens, que les Eſpagnols lui avoient enlevée l'année précédente par ſurpriſe, il ne l'inveſtit que du côté de la Flandre;

l'autre partie n'étoit gardée que par des détachemens. L'Archiduc, Gouverneur des Pays-Bas, vint au ſecours avec une armée de vingt-ſix mille hommes, à peu près égale à celle du Roi. Il auroit pu paſſer la Somme au deſſus de Corbie, afin de jetter dans la ville autant de troupes qu'il en falloit, pour prolonger ſa défenſe juſqu'à l'arriere ſaiſon, dont les pluies fréquentes auroient obligé de lever le ſiége. Il n'oſa le faire, parce que le pays en deçà étoit ruiné, qu'il n'avoit des vivres que pour peu de jours, & que le Roi, en remontant la riviere avec une partie de ſon armée, pouvoit lui couper ſes communications & lui fermer le retour. Il préféra de marcher aux retranchemens par le côté de Dourlens : mais les ayant trouvés trop forts, il eſſaya ſeulement de faire paſſer un ſecours, au moyen d'un pont qu'il jetta ſur la riviere, en même tems qu'il ſe préſentoit devant les lignes. Comme il employa trop peu de monde, & ne prit pas aſſez de précautions, il ne réuſſit point. (*a*) Daniel.

(*a*) Les troupes Françoiſes, qui étoient de ce côté, accoururent, taillerent en pieces trois cens hommes qui avoient déja paſſé, & firent retirer le reſte. Les Eſpa-

C'eſt la nature du pays & la ſituation où l'on ſe trouve qui décide le parti que l'on doit prendre. Henri IV, qui étoit reſté dans ſes lignes devant Amiens, ne fit pas de même à Dreux. Il leva le ſiége pour aller au devant du Duc de Mayenne, dont l'armée étoit un tiers plus forte que la ſienne. *Meſſieurs, dit ce grand Prince à ſes généraux, il n'eſt point honteux de lever un ſiege pour donner bataille.* Il vint ſe camper dans la plaine qui eſt entre les rivieres d'Eure & de l'Iton. M. de Turenne quitta auſſi ſes lignes devant Dunkerque pour marcher aux Eſpagnols *. Monſieur frere de Louis XIV, celles de St. Omer pour combattre le Prince d'Orange, qu'il battit à Mont-Caſſel. Le Maréchal de Saxe, aſſiégeant Tournai en 1745, prit la poſition qu'il s'étoit préparée depuis les bois de Bari juſqu'à Antouin ſur l'Eſcaut, parce qu'il jugea que l'ennemi viendroit à lui par ce côté.

* Tom I, p. 227.

Lorſque le Prince d'Orange aſſiégea

---

gnols auroient dû attendre la nuit, couvrir la tête de leur pont d'un retranchement, n'eût-il été que de chariots ou d'abattis, le ſoutenir par du canon placé de leur côté, & faire paſſer un corps ſuffiſant pour protéger leur convoi. Ce corps eût repaſſé enſuite à la faveur de ces diſpoſitions.

Namur

Namur en 1695, il ne reſta pas dans ſes lignes, comme l'a cru M. Le Blond. Le Prince de Vaudémont commandoit un corps d'armée qui obſervoit les mouvemens du Maréchal de Villeroi: celui-ci ayant pris Dixmude dans trois jours, s'avança vers Bruxelles, comptant que la crainte de perdre cette place feroit lever le ſiege de Namur. Le Prince d'Orange ſe contenta de marcher avec un corps qu'il joignit au Prince de Vaudémont. M. de Villeroi ne put que bombarder Bruxelles, & après ce bel exploit, il marcha à Nivelle, de là à Fleurus ſur ſix colonnes, où il fit tirer cinq coups de canon pour donner avis de ſon arrivée au Maréchal de Bouflers, qui étoit retiré dans le Château de Namur. Pendant ce tems, le Prince d'Orange ſe campoit à St Denis, ſa droite vers Brouſſe: il ſe retrancha, fit des abbattis le long du bois d'Argenton, & vers la Cenſe d'Oſtin. Comme ſon centre étoit couvert de ravines & de Marais, l'attaquant n'auroit pu ſe communiquer de la droite à la gauche. Les François ayant reconnu le poſte, jugerent qu'ils ne pouvoient le forcer & ſe retirerent. Les places couvertes d'un côté par des marais impraticables, font le même effet pour la

Mémoire de Bervick.

diminution de la ligne, que ſi elles étoient ſur un lac ou une groſſe riviere. Telle étoit St. Quentin, lorſque les Eſpagnols l'aſſiégerent, & que le Connétable de Montmorenci vint inutilement la ſecourir.

V. tome II. p. 229.

Si une circonvallation eſt coupée par une riviere & que l'ennemi ſoit maître des deux bords, il eſt certain qu'il eſt dangereux de vouloir la défendre, quand même on ſeroit aſſuré de ſes ponts. Le Prince d'Orange, ayant formé le ſiége d'Oudenarde après l'affaire de Senef en 1674, fut obligé de le lever à l'approche du Prince de Condé, quoiqu'il eût une armée bien plus nombreuſe. Les lignes de Valencienne ayant été attaquées par les Eſpagnols en 1655, le quartier du Maréchal de la Ferté fut forcé, parce qu'il ne put être ſecouru à tems par M. de Turenne, qui ſe contenta de raſſembler les débris & de couvrir la retraite. Dans la premiere de ces occaſions, l'inondation avoit emporté les ponts ſupérieurs de l'Eſcaut, & les écluſes que la ville pouvoit lâcher, euſſent rompu ceux qui étoient au deſſous, dès qu'on auroit voulu : dans l'autre il y avoit eu auſſi un pont emporté ; mais quand même les communications euſſent été

Mémoire de Feuquiere, tom. IV.

conſervées, l'une & l'autre ſituation étoient vicieuſes, & peu propres à être ſoutenues. Il ne faut pas prendre ceci pour une faute de M. de Turenne, qui étoit obligé ſouvent de déférer à l'avis du Maréchal de la Ferté.

On me dira peut être que les exemples doivent moins décider ici que la connoiſſance des moyens que l'ennemi peut employer pour l'exécution de ſes deſſeins, l'examen de la nature du terrein, du tems & des circonſtances particulieres. Mais comme je me ſuis ſeulement propoſé de donner une regle générale qui peut ne pas être ſans exception, j'acheverai de démontrer que de toutes les diſpoſitions pour faire un ſiége, la plus mauvaiſe eſt celle de ſe renfermer dans des lignes entieres pour y attendre l'ennemi; ſort inutile ſi l'on n'a pas ce deſſein, encore plus ſi l'on eſt couvert d'une armée d'obſervation.

ARTICLE II.

Diſpoſition des troupes dans les lignes. Deſcription de celles de Céſar. Comment les Anciens s'y poſtoient. Méthodes nouvelles pour une circonvallation. Ce que c'étoit que les baſtilles. Maximes pour des retranchemens. Forme d'attaque de place des Anciens.

ON entend par *l'armée en ordre de bataille* l'infanterie ſur deux lignes avec plus ou moins d'intervalles, la cavalerie de même & des réſerves. De là on eſt dans l'uſage de dire que pour qu'une armée ſoit en force, il convient qu'elle ne tienne pas plus d'étendue que dans ſon ordre de bataille : mais je penſe qu'il y a autant d'ordres de batailles que de diſpoſitions différentes, & que cette maniere de s'exprimer eſt impropre. Car cet ordre, ſur deux lignes à trois de hauteur, eſt trop étendu en plaine & trop foible. Si on le rectifie en mettant les bataillons ſur ſix ou ſur huit rangs, il ſera fort bon pour la plaine, & trop profond pour border un retranchement. Il en eſt des lignes comme d'une place fortifiée, dont la plus forte garniſon borde-

roit à peine ſur un rang le parapet du rempart & des ouvrages extérieurs. Mais comme on ne défend pas une place de cette maniere, & que l'on ſe contente de garnir les points attaqués, en veillant ſeulement ſur le reſte, de même il ſuffit dans une ligne, que les troupes ſoient diſpoſées de ſorte à ſe communiquer avec aiſance, pour s'entre ſecourir, ou que les réſerves puiſſent renforcer promptement les endroits où l'ennemi fait ſes efforts. Cela eſt facile dans une demi-circonférence, très-difficile, comme je l'ai démontré, dans le cercle entier.

Les Partiſans des lignes citent les Princes de Naſſau qui n'y ont jamais été forcés *. Ils retranchoient, dit-on, leurs quartiers ſéparément, ſelon la méthode des Romains; & travailloient leurs retranchemens avec un ſoin extrême. Les Eſpagnols ſuivoient les mêmes maximes: nonobſtant cela ils n'ont pas laiſſé d'être forcés quelquefois. Le Comte d'Harcourt força les lignes de Caſal en 1640. Ce même général, aſſiégé dans Turin, où il aſſiégeoit la citadelle, fut dégagé par l'armée Françoiſe qui obligea le Marquis de Léganès de ſe retirer. Les lignes d'Arras, retranchées par quartier, où il y avoit un foſſé avec pluſieurs rangs de

* *V.* tom. I, pag. 243.

10

puits des deux côtés, furent attaquées de nuit & emportées par MM. de Turenne & de la Ferté en 1654.

Il n'y a jamais eu de lignes auſſi fortifiées que celles de Céſar au blocus d'Aléſie ; un rempart de douze pieds de hauteur & de largeur, avec un parapet & une double paliſſade, des tours à pluſieurs étages diſtantes l'une de l'autre de quatre-vingt pieds, un foſſé de quinze pieds de profondeur, où l'on avoit conduit l'eau de la riviere dans certaines parties, un avant-foſſé de la même largeur, cinq rangs d'arbres enterrés par le tronc, dont les branches principales étoient aiguiſées, & s'entrejoignoient ; huit rangs de foſſes en forme d'entonnoir recouvertes, de chacune deſquelles ſortoit un pal aiguiſé & brûlé par le bout ; le terrein en avant hériſſé d'une infinité de pointes de fer attachées à des bâtons fichés en terre. Malgré tant d'obſtacles, ſi les Gaulois euſſent été plus habiles, & qu'ils euſſent joint à leur impétuoſité l'art & les moyens que nous pouvons y mettre à préſent, ils s'en ſeroient sûrement rendus maîtres.

Tout ce que l'on peut faire pour fortifier des lignes, ne corrige point le vice d'une circonvallation entiere ; parce

qu'elle n'eſt jamais en proportion avec le nombre des troupes qu'on peut y placer, que l'ennemi attaque de nuit & par différens côtés, que l'on ne diſtingue que trop tard les fauſſes attaques des vraies, que dès qu'il eſt entré dans la ligne, la terreur gagne de toutes parts, & le déſordre ne ſe répare que difficilement, ſurtout ſi l'on eſt encore obligé de ſoutenir les ſorties d'une forte garniſon. On objectera que le déſordre peut être l'effet d'une mauvaiſe diſpoſition, que l'on peut faire des retranchemens en dedans des lignes pour retirer les troupes, ou des redoutes pour les appuyer (ce qui vaudroit mieux). Cela peut ſervir en effet pour ſoutenir la retraite, ſi l'on n'a pu repouſſer l'ennemi. (*a*)

Loſque les Anciens formoient le ſiege d'une place ils ne bordoient pas comme nous la circonvallation d'une ligne de troupes. L'armée demeuroit dans ſon camp fortifié à l'ordinaire, ou bien l'on

V. la Pl. II, Fig. I.

(*a*) On pourroit, au lieu de redoutes, faire des plateformes ou terraſſes, avec un parapet autour. Elles auroient trente pieds de largeur, aſſez de longueur & de hauteur pour ſervir d'épaulement à un eſcadron. On pratiqueroit une rampe pour y monter ſeulement quatre hommes de front. Ces piéces garnies d'infanterie & de canons, ſeroient d'une grande reſſource ſi la ligne venoit à être forcée.

en formoit deux ou trois ſéparés. Ils conſtruiſoient des forts ſur les endroits élevés & les joignoient, ainſi que les camps, par l'une & l'autre ligne d'inveſtiſſement. Celles-ci ſe gardoient par des détachemens. C'eſt de cette maniere que les Proconſuls Q. Fulvius & Appius Claudius inveſtirent Capoue. Il y avoit trois camps aſſez éloignés l'un de l'autre, celui de Fulvius, celui de Claudius & celui du Préteur Nero (*a*). Annibal les attaqua ſoutenu d'une ſortie nombreuſe de la garniſon. Il fut repouſſé & forcé de ſe retirer après un combat très-ſanglant. Au blocus d'Agrigente, Poſthumius avoit ſéparé ſon armée en deux camps ſitués à l'oppoſite l'un de l'autre. Ils étoient joints par la ligne de circonvallation & celle de contrevallation. Celles-ci étoient ſi mal gardées qu'Annibal, qui commandoit dans la place, preſſé par la famine, ſe ſauva de nuit avec toute ſa garniſon. Il combla les deux lignes pour ſe faire un paſſage, & ſe trouvoit déja au delà avant que les Romains s'en fuſſent apperçus. L'inveſtiſſement de Lylibée étoit formé de

Tite-Live. Décad. III, liv. V.

V. Polybe, liv. 1.

(*a*) *Ita tria prætoria circa Capuam erecta, & exercitus foſſa valloque circumdare urbem parant, & caſtella exeitant modicis intervallis.*

même. A Aléſie, Céſar avoit vingt-deux quartiers fortifiés ſéparément & réunis par les lignes. L'enceinte qu'il avoit formée pour enfermer Pompée à Dyrrachium, étoit ſoutenue de vingt-deux forts. Elle devoit tenir plus de quinze mille pas d'étendue, parce que celle de Pompée les avoit (*a*). On voit que cette méthode étoit bien différente de la nôtre, & n'avoit pas les mêmes inconvéniens. C'eſt donc ſur ce modele que je voudrois former un inveſtiſſement.

Je diviſerois mon armée en deux corps ou au plus en trois, diſpoſés de ſorte qu'ils puſſent ſe réunir aiſément & promptement. Pour cet effet j'éviterois de les couper par une riviere, en les plaçant ſur le côté par où l'ennemi doit vraiſemblablement arriver. Si la ville eſt ſituée ſur une des rives, ainſi que Thionville ſur la Moſelle, & qu'il n'y ait de l'autre côté qu'un fort à la tête du pont, comme l'attaque principale ne ſera point dans cette partie, il ſuffira de la garder par un corps détaché; en ſuppoſant toutefois qu'elle n'eſt pas tournée vers l'ennemi. Je conſtruirai des redoutes diſtantes au plus de 150 toiſes l'une de

V. la Pl. III.

(*a*) Pas Militaire de trente pouces Romains, non des pas géométriques comme on l'a cru.

l'autre ; je ferai des fortins pour commander les débouchés, & je fermerai ceux-ci par des foſſés avec des abbatis, ou en faiſant des inondations aux lieux qui en ſeroient ſuſceptibles. Les forts & redoutes qui ſe trouveront dans les intervalles des corps d'armées, ſeront ſoutenus aux endroits principaux, par quelques bataillons qui camperont à portée, & par des eſcadrons de dragons. Les camps ſeront ſur deux lignes, & celles-ci adoſſées l'une à l'autre pour faire front vers la campagne & vers la ville. Si la garniſon eſt forte, on conſtruira auſſi des redoutes de ſon côté. Cette diſpoſition eſt ſuffiſante pour fermer tout paſſage aux vivres & empêcher les ſecours d'entrer (*a*). Mais ſi l'ennemi marche avec une armée dans le deſſein de faire lever le ſiege, il ſera pour lors néceſſaire de raſſembler ſes troupes, & de prendre une bonne poſition où l'on ſe mettra en bataille.

Le pays eſt quelquefois tel que l'en-

(*a*) Les patrouilles de nuit doivent être réglées de maniere qu'il y en ait continuellement d'un poſte à l'autre. Les troupes légeres fourniront les gardes avancées. J'averris que l'explication des Planches II. & III. ſe trouve à la fin de ce Chapitre.

nemi ne peut arriver en corps d'armée que par un ſeul côté comme (A) : il eſt aiſé, dans ce cas, de s'y préparer un champ de bataille & de le retrancher comme on voudra. Mais ſi l'ennemi peut arriver également par le chemin (B), il faut auſſi y reconnoître une poſition, & y ébaucher des redoutes, ce qui n'eſt pas d'un grand travail. Dès qu'on ſera certain de ſa marche ſur cette partie, on s'y portera & l'on aura le tems de les perfectionner. On aura laiſſé les troupes néceſſaires pour garder les attaques, & les forts de la circonvallation. Il ſera auſſi à propos d'y conſerver un ou deux petits corps de réſerve, parce que l'ennemi peut avoir détaché un ſecours pour ſe jetter dans la place par un côté, tandis qu'il ſe préſente de l'autre ſans avoir envie de combattre. Les réſerves ſe tiendront par exemple vers (B) & vers (C), la partie vers (A) n'en ayant pas beſoin. *V.* la Pl. III.

Lorſque l'on n'a point d'armée d'obſervation, & que l'ennemi marche avec toutes ſes forces, il ne perceroit pas moins dans une ligne contigue, que dans celle qui eſt compoſée de redoutes ; il ne faudroit pas moins ſe réunir & aller au devant de lui. Si ſon deſſein n'eſt que

de faire entrer un ſecours, il faudra qu'il paſſe ſous le feu des redoutes où il trouvera la réſerve. Il y percera bien moins facilement que dans une ligne mal gardée, dont il ne faut que combler le foſſé. Si l'aſſiégé fait une ſortie pour ſeconder l'entrée du ſecours & lui donner la main, les fortins ſont l'effet d'une contrevallation & n'en ont pas les défauts. Quand on abandonne ſes lignes, il faut toujours laiſſer quelques troupes pour les garder. Ces corps errans dans un vaſte eſpace ne ſervent à rien : il en faudra bien moins avec la méthode que je donne ici, & elles rendront plus de ſervice. Je n'ai point été au ſiege de Tournai ; mais on m'a aſſuré que M. le Maréchal de Saxe avoit formé ſa circonvallation de redoutes : voilà, pour ceux qui veulent des autorités, un exemple qui doit les ſatisfaire.

Les raiſons qui doivent déterminer à reſter dans ſes lignes, ſont, dit-on, ſi l'on a trop peu de cavalerie pour ſe préſenter en raſe campagne, ſi l'on a des troupes nouvelles ou moins aguerries que celles de l'ennemi, ſi l'on eſt ſupérieur en infanterie & en artillerie, ſi l'on peut conſerver aiſément ſes communications & ſes fourages : mais

tous ces motifs ne ſont pas ſuffiſans, à moins que l'on n'ait, comme je l'ai dit, qu'un demi cercle au plus à défendre. Si l'on eſt inférieur en cavalerie, ou ſi l'on a des troupes peu formées, un ordre de bataille derriere un front de redoutes, les raſſurera & rendra inutile la ſupériorité de la cavalerie ennemie. On mettra la ſienne en ſeconde ligne, l'infanterie formera la premiere.

J'ai été curieux de rechercher dans les ſiecles de barbarie, où l'art de la guerre étoit informe &, pour ainſi dire, dans le cahos, comment l'on s'étoit conduit dans ces grandes occaſions. J'ai vu que les généraux qui s'étoient acquis le plus de réputation, avoient toujours ſuivi les mêmes principes. Du Gueſclin, qui fut l'appui de la couronne ſur la tête de Charles V, auſſi grand, auſſi vertueux que Turenne, eut ſouvent occaſion d'aſſiéger des places; & quoiqu'il ſe retranchât, il n'attendit jamais l'ennemi dans ſes lignes. Ayant inveſti Chizai château très-fort à quatre lieues de Niort, il avoit choiſi un lieu avantageux pour l'aſſiette de ſon camp, qu'il avoit fait entourer d'un foſſé & de paliſſades; le reſte du contour étoit gardé par des détachemens. Les Anglois s'approcherent pour

V. tome II, p. 263.

Froiſſard, tom. II, ch. 87.

faire lever le ſiége ; du Gueſclin prit la réſolution d'aller au devant d'eux. Il fit abattre les retranchemens de ſon camp, en ſortit, & ſe rangea ſur deux batailles ; (c'étoit ainſi qu'on s'exprimoit alors) cela veut dire deux corps ſéparés l'un de l'autre. Lorſque Philippe de Valois ſe préſenta en 1347 pour faire lever le ſiége de Calais, le roi d'Angleterre, Edouard III, reſta dans ſes retranchemens. Mais cette place, ſituée ſur la mer, étoit encore entourée de marais, deſorte que l'on ne pouvoit aborder que par les Dunes ou par le pont de Niculan. Philippe, plus ſage qu'il n'avoit été l'année précédente à Créci, ne crut pas pouvoir attaquer ces deux poſtes qui étoient très-fortifiés. Il ſe retira, & la ville ſe rendit peu de jours après.

Les inveſtiſſemens ſe faiſoient alors par quartiers, c'eſt-à-dire, que les troupes ſe logeoient en divers endroits des environs de la place. On bâtiſſoit des forts, qui s'appelloient *Baſtilles*, pour reſſerrer les aſſiégés, & ſoutenir en même-tems les travaux de l'attaque, auxquels on communiquoit par de larges foſſés. Cette méthode ſe voit ſous Charles VII, & c'étoit ſans doute l'uſage du canon, qui commençoit à prévaloir ſur

les machines, qui rendit ces ſortes de communications néceſſaires. Ainſi l'on peut dater de-là l'origine des tranchées; car les Anciens ne s'en ſervoient point, à l'exception quelquefois d'un ſimple boyau, pour aller à leurs galleries d'approche. Les Anglois avoient fait plus de quarante *baſtilles* devant la Ville d'Orléans; il y en avoit quatre au ſiége de Compiegne, une ſur le chemin de Pierrefons, deux du côté de Noyon, & une vis-à-vis le pont de l'Oiſe, du côté de Montdidier. Les Bourguignons, qui faiſoient ce ſiége, avoient gâté & rompu tous les paſſages entre l'Aiſne & l'Oiſe, vers Senlis, comme le ſeul côté par où les ſecours pouvoient arriver. Les François s'aſſemblerent environ cinq mille, & s'avancerent avec beaucoup de peine. Les Bourguignons, apprenant qu'ils étoient à Verberie, qui eſt à quatre lieues de Compiegne, laiſſerent dans leurs *baſtilles* ce qu'il falloit pour les garder, & ſe mirent en bataille à Réau-lieu, entre l'Oiſe & une Forêt. Les François vinrent en longeant la rivière, ſe poſter en préſence, où ils ne firent qu'entretenir une eſcarmouche. Pendant ce tems, deux troupes détachées devoient attaquer la baſtille du côté de Choiſi, & celle de la

Chron. de Monſtrelet, vol. II. pag. 64.

porte de Pierre-fons qui étoit la plus grande. Les Aſſiégés avoient commencé cette attaque, d'ou ils furent repouſſés deux fois; mais le ſecours les ayant joints, ils l'emporterent. Alors les François, maîtres de ce chemin, ſe jetterent dans la ville, & les Bourguignons leverent le ſiége. Comme les armées étoient alors peu nombreuſes, les places un peu conſidérables étoient toujours mal inveſties (*a*). L'uſage des baſtilles que l'on en approchoit fort près, étoit très-bon pour les reſſerrer: elles tenoient cinquante, cent, juſqu'à trois cens hommes. On les conſtruiſoit de faſcines & de branches d'arbres mêlées de terre, avec des paliſſades. Si à préſent une place étoit munie d'une forte garniſon avec un Gouverneur entreprenant, on ne pourroit ſe diſpenſer, comme je l'ai dit dans mon ſecond volume, de ſoutenir ſes paralleles par des redoutes, & même d'en faire deux ou trois vers la queue de la tranchée, pour aſſurer la communication avec le camp.

(*a*) Nos armées étoient quelquefois très-nombreuſes; mais elles ne tenoient pas long-tems la campagne. La plus grande partie ſe retiroit, & l'on ne pouvoit conſerver pour les expéditions de longue haleine, que quelque gendarmerie, & ce que l'on avoit de troupes ſoudoyées.

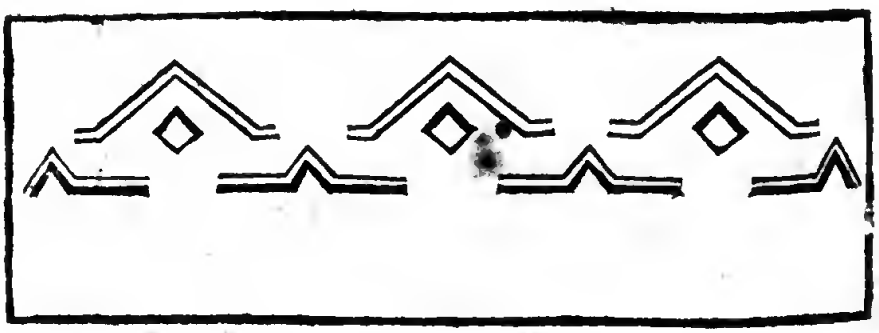
Les

Les gens, qui aiment la routine, ne peuvent ſe réſoudre à quitter l'uſage des lignes fermées, non plus que des autres retranchemens : les redoutes, diſent-ils, peuvent être forcées de même, leur foſſé n'eſt point défendu, & les troupes ſeront auſſi étonnées de l'audace de l'aſſaillant, s'il vient à les franchir, que celles qui ſeroient derriere une ligne. Mais en raiſonnant ainſi, c'eſt perdre de vûe l'objet de leur conſtruction, qui eſt d'obliger l'ennemi à les attaquer, & de profiter de ſon déſordre, en tombant ſur lui dans ce moment avec la ligne qui eſt derriere. M. le maréchal de Saxe n'étoit partiſan ni des lignes ni des retranchemens fermés; ſa méthode étoit certainement très-approfondie & raiſonnée, on peut hardiment lui donner toute ſa confiance.

Les retranchemens fermés ne conviennent que pour fortifier des petits poſtes où il y a peu de troupes, parce que leur objet n'eſt pas de rien entreprendre au dehors, mais de ſe ſoutenir ſeulement juſqu'à l'arrivée d'un ſecours. Il faut à une armée poſtée, de larges & fréquentes ouvertures, pour déboucher ſur un front de vingt hommes au moins. Elles peuvent ſe fermer, comme les autres, par des

barrieres ſimples ou tournantes, en plantant de deux en deux toiſes des poteaux ou montans pour les ſoutenir. Néanmoins, comme l'ennemi peut briſer les barrieres à coups de canon, j'aimerois mieux employer des chaînes à double & triple rang, & y joindre de grands chevaux de friſe, ce qui s'ôte aiſément lorſqu'on veut ſortir. Si l'on croit que ces trouées affoibliſſent la ligne & la rendent plus acceſſible, on peut y remédier en les couvrant de redans fermés par la gorge, & faits de telle ſorte qu'ils ſoient plongés du retranchement, ſi l'ennemi s'en emparoit. On pourroit pratiquer encore un avant foſſé devant les redans: l'ennemi ne pourroit les tourner, ſans raſer de très-près le feu du retran-

V. la Figure ſuivante.



chement, qui lui feroit perdre un monde infini: il ſe trouveroit enſuite reſſerré

entre l'avant-foſſé, le redan & la ligne, ou une ſortie bruſque le détruiroit entierement. Le camp de Sobieski à Zurauno, dont j'ai parlé *, étoit ſemblable, excepté les redans; mais il y avoit une ligne de redoutes.

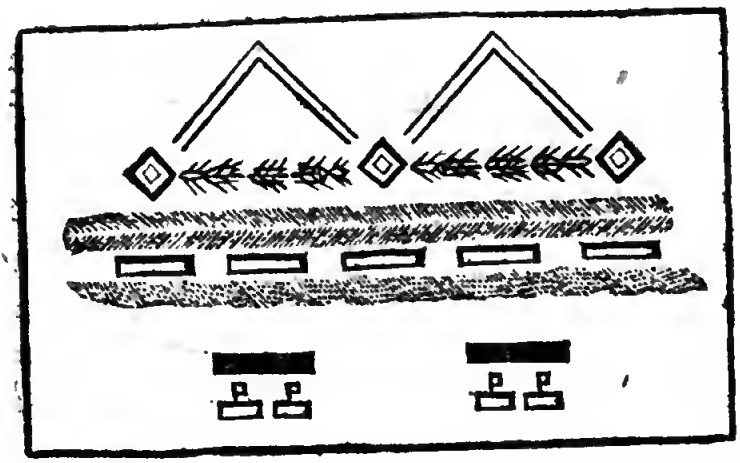
* Tome II, p. 124.

Ces ſortes de retranchemens mettent les troupes plus à couvert qu'une ſimple ligne de redoutes: mais voici ce qu'on peut faire dans ce dernier cas. On élevera de grands épaulemens pour la Cavalerie, vis-à-vis des intervalles des redoutes (*a*). On creuſera pour l'Infanterie une tranchée de trois pieds de profondeur, la terre jettée en dehors en rampe douce, & les deux bords du lit de la tranchée coupés auſſi en talus, afin de ſortir en bataille, & que la Cavalerie puiſſe y paſſer. Avec deux pieds de parapet, les troupes ſeront couvertes ſuffiſamment; il n'en eſt pas ici comme dans un ſiege. Qui empêcheroit encore de fer-

(*a*) Celles que le Maréchal de Saxe avoit faites à Maëſtricht, n'étoient diſtantes que de 80 toiſes, & avoient un chemin couvert paliſſadé, outre la fraiſe au parapet. Ce chemin couvert ne me paroît pas ici fort néceſſaire: au contraire, il faut alors le double de troupes pour garder une redoute. Comme l'ennemi vient bruſquement à l'attaque, ceux qui gardent le chemin couvert, ſont bientôt forcés, & n'ont point de retraite comme dans celui d'une place.

mer l'intervalle des redoutes, avec des chaînes ſoutenues par des poteaux, ou des chevaux de friſe accrochés l'un à l'autre ; de faire un avant-foſſé à angle ſaillant & rentrant, pour qu'il ſoit enfilé des redoutes, & que les rentrans ſoient ouverts comme dans la figure précédente. On voit que je me ménage toujours des ſorties, parce qu'il eſt important de pouvoir déboucher en force, dès qu'on trouve un moment favorable. Voilà

V. la Figure ſuivante.



13

pourquoi je préfere ces derniers moyens aux chariots & aux abattis, qui laiſſent de grands embarras, ſurtout pour la Cavallerie, quand on veut ſe porter en avant. Cependant on pourroit en jetter dans l'in-

tervalle des redoutes *, en laiſſant des eſpaces fermés par des chevaux de friſes qui ſe levent aiſément (a).

* V. la Figure précédente.

Tout ſyſtême de fortification, comme de Tactique, a ſes défauts qu'il faut balancer avec ſes avantages. Le meilleur eſt celui qui ſe concilie avec les plus ſaines maximes. Il n'eſt rien à quoi l'on ne puiſſe trouver à redire: tout eſt imparfait dans l'univers.

Il y a lieu de penſer que, pour attaquer ma diſpoſition, l'ennemi ſera en colonnes de bataillons ou de demi-bataillons, & qu'il aura ſon artillerie ſur leurs flancs, avec grand nombre de Travailleurs chargés de claies & de faſcines, pour combler l'avant-foſſé & celui des redoutes. Son canon n'eſt pas ici fort redoutable, & ne peut me faire grand mal, au lieu que le mien le tirant à découvert & à cartouches, dès qu'il approchera, doit lui cauſer une perte conſidérable. Il ſera placé dans les redoutes & autres lieux de la ligne les plus favorables. Je ne puis manquer d'avoir la ſupériorité de ce côté,

(a) Pour qu'un abattis ſoit bien fait, il faut coucher les arbres & enterrer le tronc de ſon côté, de maniere qu'il ſoit penché ſur un angle de 30 degrés. On aiguiſe les principales branches & l'on met les arbres aſſez près pour que les rameaux s'entrelacent.

& de la conſerver pendant toute l'attaque, parce que le canon de l'ennemi ne peut plus lui ſervir, dès qu'il eſt attaché au comblement du foſſé. Une entrepriſe comme celle-ci ne pourroit ſe faire avec ſuccès, qu'en prenant les plus grandes précautions. *

* *V.* le tom. II, p. 247.

Les troupes qui défendent un retranchement, ou qui ſont poſtées, doivent toujours obſerver d'avoir des communications aſſurées, & les derrieres libres, pour manœuvrer. Rien de plus dangereux que d'avoir à dos des défilés étroits, & des embarras trop voiſins. Les Anglois & les Hollandois furent égorgés à Rocoux dans des enclos de jardins, parce qu'ils n'avoient pas fait les ouvertures néceſſaires dans les haies & les murs qui les environnoient.

EXPLICATION de la Planche II.

Figure premiere.

A. CAmps des aſſiégeans.
B. Ligne de contrevallation.
C. Ligne de circonvallation.
D. Fort ſur une hauteur.
E. Flotte qui bloque l'entrée du port.
F. Partie de la contrevallation qui n'eſt que paliſſadée.
G. Terrein aquatique inacceſſible.
H. Détachement des camps pour la garde des lignes.
I. La ville. 2. Le port.
K. Attaque par terraſſe.
3. Terraſſes. « La terraſſe * étoit un cavalier ou maſſe de terre & de troncs d'arbres, qu'on tâchoit d'élever à la hauteur du mur, afin d'y placer des machines & des archers pour nétoyer les défenſes. On commençoit l'ouvrage à la faveur des mantelets * & du muſcule. Le muſcule étoit une petite galerie de charpente, ſous laquelle on travailloit à combler le foſſé, à applanir le terrein pour

* Agger.

* Plutei.

faire rouler les tours, & à ranger les premiers matériaux qui ſervoient de fondement à la terraſſe. On ſe garantiſſoit auſſi avec des toiles tiſſues de gros cables, ou avec des couvertures de poil *, ou avec des peaux ſuſpendues à une traverſe poſée ſur deux montans ».

* Cilicia.

4. Tours de bois. « Ces tours étoient à pluſieurs étages ; on proportionnoit la largeur à la hauteur qui devoit excéder celle des tours du mur de la ville. La baſe avoit quelquefois juſqu'à quarante ou cinquante pieds en carré. On les avançoit ſur les côtés de la terraſſe ».

5. Batterie de baliſtes & de catapultes. » Les plus fortes ſont les plus éloignées parce qu'elles portoient plus loin. Ces batteries, que l'on couvroit par des épaulemens de claies *, devenoient inutiles dès que les approches étoient perfectionnées. Cependant l'on pouvoit encore conſerver celles qui jettoient des maſſes par la ligne courbe.

* *Crates. Vimina.*

6. Galeries d'approche pour commu-

niquer à l'attaque. « Elles étoient de charpente couvert par de fort madriers en dos d'âne, & par-deſſus des péaux crues pour garantir du feu. Le côté tourné vers la ville étoit fermés par des claies; les autres étoient ouverts, n'y ayant que les montans qui ſoutenoient le toît. On joignoit bout à bout pluſieurs de ces galeries, * ſous leſquelles on alloit & venoit à couvert. »

* *Vinea.*

L. Attaque ſans terraſſe. »On ſe ſervoit à celle-ci, comme à la précédente, des galleries d'approche dont on garniſſoit le front de l'attaque; on y communiquoit quelquefois par un ou deux boyaux. Ainſi l'on ne peut nier abſolument que les anciens ſe ſoient ſervi de tranchées : ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils ne creuſoient point, ainſi que nous, des paralleles qui embraſſent tout le front de l'attaque, comme l'a penſé M. de Folard ».

8. Batteries de machines.

9. Tranchée de communication, qui pouvoit être blindée dans les endroits les plus expoſés aux traits.

10. Galeries d'approche.

11. Tours bellieres. « Quand le foſſé étoit comblé, la terre bien conſolidée, on avançoit les tours aſſez près pour battre le mur. Le bélier étoit dans le bas ; les étages ſupérieurs ſe garniſoient d'archers & de machines d'une moyenne grandeur. On y pratiquoit auſſi des ponts à cordes * qui ſe baiſſoient par le jeu des poulies, ou bien des ponts à couliſſe *. Ces ponts ſe jettoient ſur le mur pour s'y faire un paſſage «.

* *Sambuca.*

* *Exoſtra.*

« Souvent les tours n'étoient deſtinées qu'à dominer l'aſſiégé & le déloger des défenſes : quelquefois même on ne s'en ſervoit point ; dans ce cas l'on approchoit des tortues bélieres * pour battre le mur. La tortue béliere étoit une galerie couverte d'une forte charpente, & par-deſſus des peaux crues ; elle étoit fermée des deux côtés & ouverte par les deux bouts. Le bélier qui étoit dedans ſe manœuvroit en ſûreté. D'autres fois on n'employoit que la tortue ſimple, ſous laquelle des pionniers ſappoient le mur. Tou-

* *Teſtudo.*

tes ces machines étoient montées sur des roulans pour les conduire.

Il y avoit donc plusieurs formes d'attaque. Celle où l'on employoit la terrasse & les tortues bélieres, étoit plus usitée chez les Romains. Les Grecs se servoient davantage des tours jointes par une parallele de galerie. Pour l'une & l'autre il falloit combler le fossé. L'on pratiquoit une autre sorte d'attaque par la mine. On s'ouvroit une galerie souterraine * derriere la ligne des galeries d'approches ; on la poussoit jusqu'au mur, que l'on coupoit en l'étayant par des bois. On y joignoit du godron & d'autres matieres combustibles, après quoi l'on y mettoit le feu. L'assiégé se défendoit en contreminant. Il minoit aussi de son côté pour s'avancer sous les tours. Il en tiroit peu à peu la terre, & lorsque le terrrein étoit affoibli, la tour s'enfonçoit ou se renversoit, sans qu'on pût la relever, à cause de son poids énorme. Il minoit de même sous la terrasse

* *Cuniculus.*

pour la brûler ou l'ébouler. Il employoit d'ailleurs les feux d'artifice, les dards enflammés jettés à la main ou par des machines pour brûler les travaux. Il faiſoit de grandes ſorties ; il amortiſſoit la force du bélier, en deſcendant le long du mur des matelats de laine ; il tâchoit de l'accrocher avec un nœud-coulant, ou une pince de fer *, & le tiroit enſuite à force de bras.

* Lupus.

L'aſſiégeant ſe ſervoit encore d'une autre eſpèce de mine, qui, paſſant ſous le foſſé & les fondemens du mur, le conduiſoit dans la ville. Cet uſage étoit un des plus anciens.

Quand la place n'étoit pas redoutable, ni le mur trop élevé, on combloit le foſſé avec des faſcines & de la terre : les ſoldats, couverts de leurs boucliers, alloient bruſquement à l'eſcalade, tandis que d'autres tâchoient d'enfoncer les portes à coups de hâches. Souvent pour favoriſer l'attaque d'une bréche, on donnoit l'eſcalade à pluſieurs autres endroits ».

Cette légere eſquiſſe que je viens de donner, ne ſera pas inutile à ceux qui n'ont encore aucune connoiſſance de cette partie de la Guerre chez les anciens. Les Sçavans n'imagineront pas ſans doute que j'aie voulu la traiter : ſi j'avois eu ce deſſein, j'y aurois procédé différemment.

Figure deuxieme.

A. TOUR béliere approchée du mur.
1. Pont à couliſſe.

Figure troiſieme.

B. Tortue béliere en baterie.

Figure quatrieme.

1. Terre plein du rempart avec ſa paliſſade.
2. Rampe.
3. Parapet & ſa paliſſade.
4. Foſſé.
5. Avant-foſſé.

EXPLICATION de la Planche III.

D. LA ville.
E. Camps principaux.
F. Poſte fortifié ſur une éminence en avant de ligne.
G. Attaques.
H. Camp pour garder le côté du pont.
1. Abattis.
2. Village fermé, où eſt le quartier général.
3. Dragons qui le couvrent.
4. Ponts de communication.
5. Marais.
6. Maiſon fortifiée.
7. Détachemens campés ſous la protection des forts & redoutes.
8. L'armée en bataille pour recevoir l'ennemi.

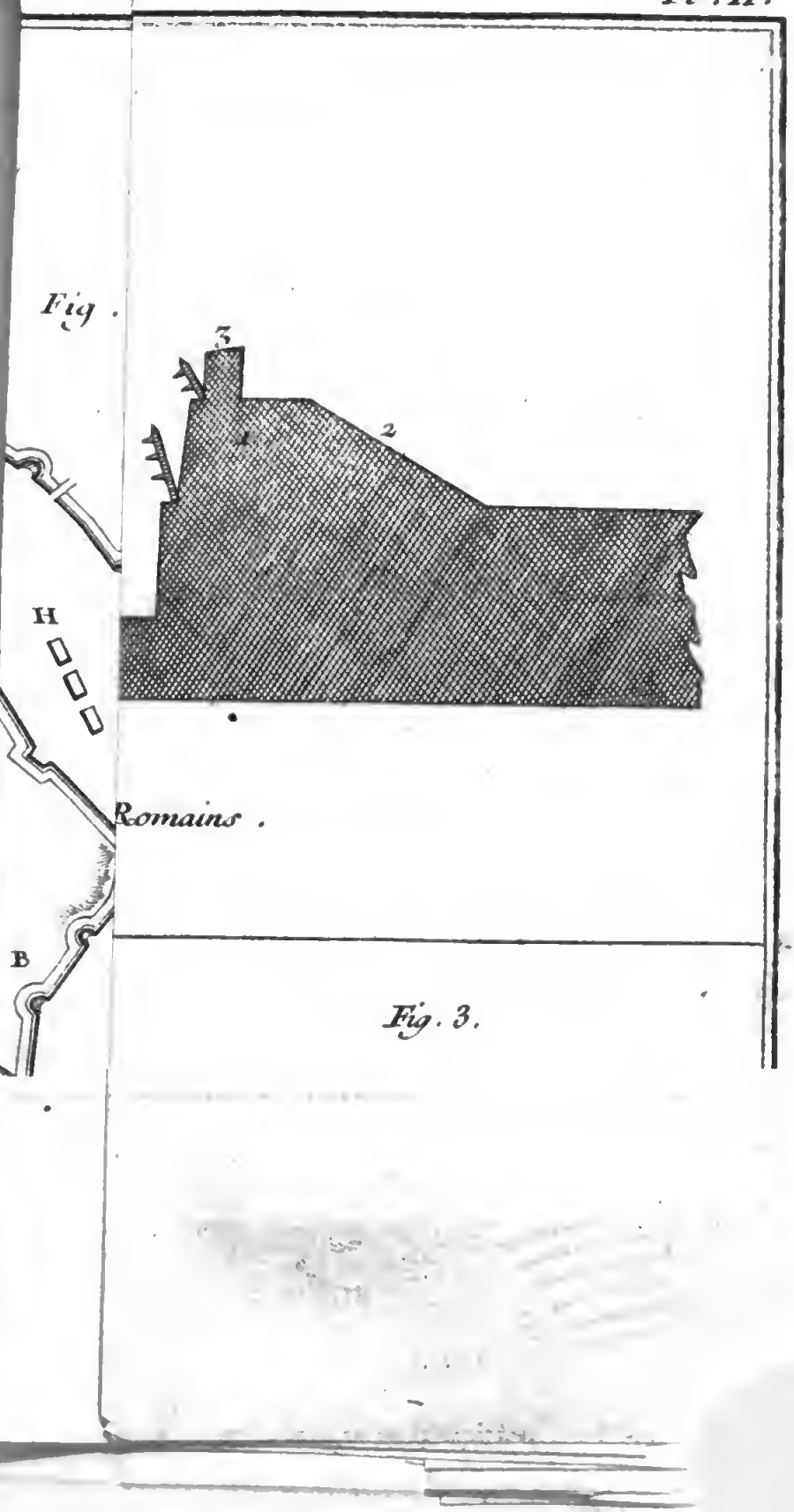
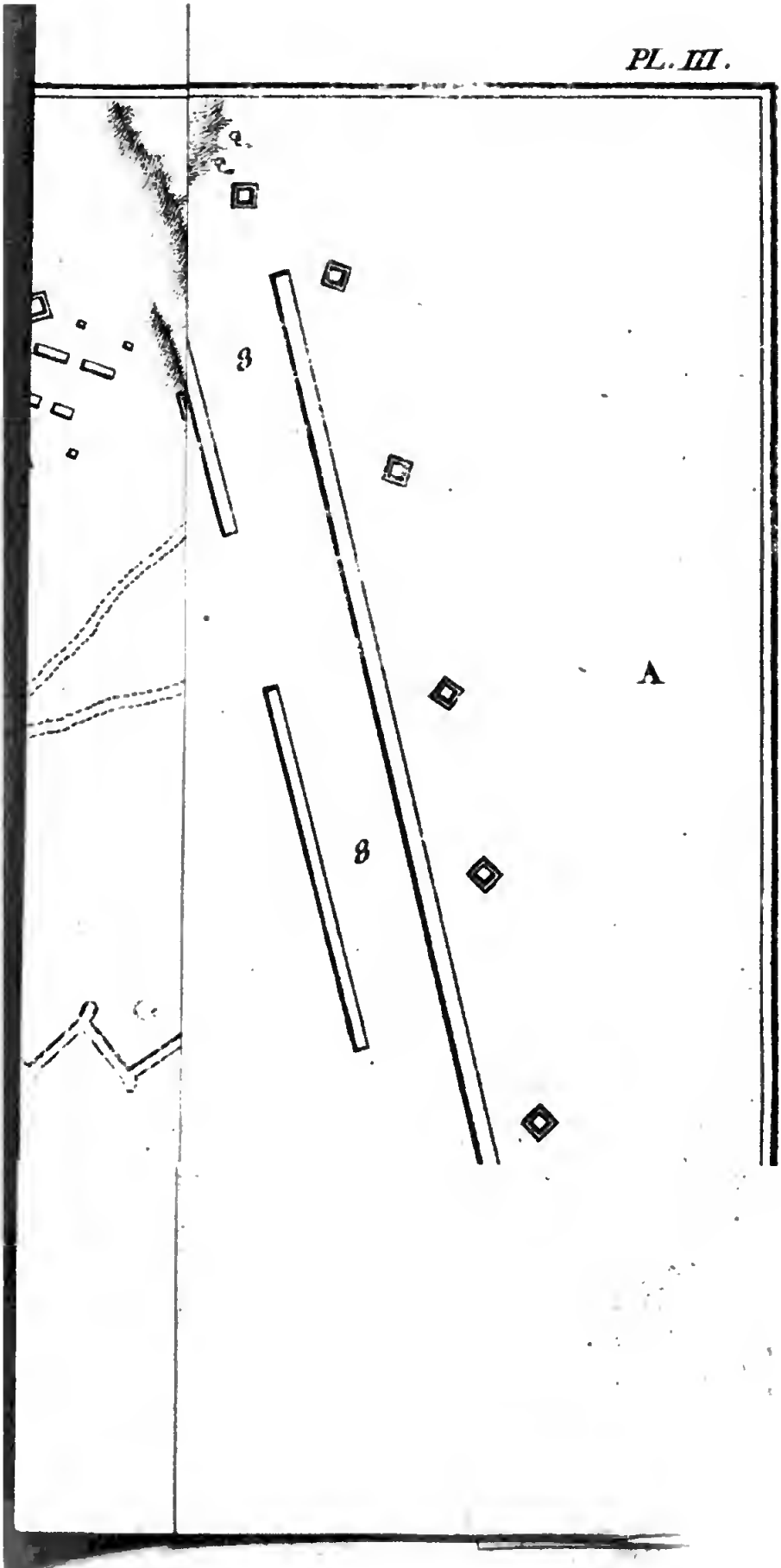


Fig. 3.


B
A
B

CHAPITRE V.

DE L'ORDONNANCE.

ARTICLE I.

Principes de l'ordre Romain. Oppoſition de mon ſyſtême à celui de la colonne.

SI l'on conſidere tous les événemens qui ſont arrivés aux Romains, on verra qu'ils ont pu compter preſqu'autant de défaites que de victoires. Malgré cela on n'en peut rien conclure contre leur Tactique, parce que les échecs qu'ils ont eſſuyés, ſont venus de cauſes particulieres qui en étoient tout-à-fait indépendantes. Annibal ne dut ſes premiers ſuccès, qu'à ſes ruſes & à l'incapacité des chefs qu'on lui oppoſa. Les affronts que les Romains reçurent en Numidie, furent l'effet des intrigues & de l'or de Jugurtha, qui ſe ſoutint tant qu'il trouva des Généraux capables de ſe laiſſer cor-

rompre. Ils perdirent dans la Gaule Narbonnoiſe, quatre batailles contre les Cimbres, ſoit par le relâchement de la diſcipline, ou par la méſintelligence des Chefs. La ſcène changea dès que Marius eut pris le commandement. Il en fut de même dans la guerre des Eſclaves & dans celle de Numance. Spartacus, un vil gladiateur, vit fuir devant lui pendant trois ans les armées Romaines, parce qu'elles étoient corrompues par le luxe & énervées par l'oiſiveté.

Les Romains ſurent toujours connoître les véritables cauſes de leurs malheurs, & les remedes qu'il falloit y apporter. S'ils euſſent crû que leurs principes militaires y influoient, ils n'euſſent pas manqué de les changer. Un peuple tel que celui-là étoit trop éclairé, pour ne pas voir ce qu'il y auroit eu de vicieux dans ſa conſtitution. Quoique battus à diverſes repriſes dans la ſeconde guerre punique, & réduits à l'extrémité, ils ne s'en prirent point à leur ordonnance; au contraire, Annibal victorieux jugea à propos d'armer ſon Infanterie à leur manière. En donnant à ſes troupes les armes des Romains, il leur ôta ſur lui cet avantage, mais non pas celui de l'ordre & de la diſpoſition. Pyrrhus ne prit pas

ſeulement

ſeulement les armes, il employa auſſi des troupes d'Italie dont il ſentit que la méthode de combattre étoit plus analogue à celle des Romains, & plus propre pour les vaincre. Il rangeoit une de leurs cohortes alternativement avec une ſection de ſa phalange. Cet ordre mélangé, tout imparfait qu'il étoit, lui paroiſſoit encore meilleur que celui de la phalange pure. Pyrrhus ne reconnoiſſoit donc pas moins la ſupériorité de l'ordonnance que celle des armes, & il ne faut pas douter qu'Annibal, en les faiſant prendre à ſes Africains, ne les eût inſtruits à ſe ranger & à ſe battre comme les Romains, du moins autant que la compoſition de ſes troupes pouvoit le permettre. Polybe ; liv. 17. ch. 3.

Plus l'on examine avec attention leurs principes, moins l'on apperçoit qu'ils aient eu, comme les Grecs, le deſſein de former des maſſes d'hommes comprimées qui choquaſſent par la force de l'impulſion (*a*). J'ai fait voir que la diſpoſition

(*a*) La ſeule occaſion, où ils ont paru agir ſur ce principe, eſt à la bataille de Séſula où Catilina fut défait. Comme il étoit appuyé à des rochers, & qu'on ne pouvoit le tourner, ſa réſiſtance fit naître le deſſein de le percer au centre : encore ne ſçait-on pas ſi les Conſuls formérent un coin. Il eſt dit ſeulement qu'on renforça le centre par les cohortes Prétoriennes qui enfoncerent

Troiſieme part. ch. IX.

priſe par Scipion à Zama, n'avoit pas pour but de combattre en corps ſuppreſſés, c'eſt-à-dire en colonnes, mais qu'il avoit voulu former des intervalles directs qui laiſſaſſent des paſſages libres aux éléphans. Le chevalier de Folard nous a repréſenté auſſi des colonnes parfaites à Lutzen, qui ne ſont pas mieux conſtatées que celles de Zama. Je ne ſerois point étonné que Guſtave Adolphe s'en fût ſervi : mais le Commentateur ne dit point d'où il tient cette Anecdote. Le maréchal de Gaſſion, diſciple de Guſtave, & M. de Turenne, qui avoit ſervi avec le duc de Veimar, un de ſes Généraux, n'en ont point parlé. Le Chevalier, épris de l'amour de ſon ſyſtême, croyoit le trouver partout ſur le moindre indice. Comme il vouloit que l'armée Romaine ſe fût rangée de même à Cannes, il querelle T. Live qui a copié Polybe, & Caſaubon qui l'a traduit, de ne l'avoir point entendu. Cela pouvoit être ſans miracle ; mais il paroît que les Romains ne penſoient nullement aux colonnes. Le conſul Varron, en changeant l'ordre des

---

l'ennemi. Ceci, aureſte, ne ſeroit qu'un cas particulier, ſemblable à l'attaque d'un retranchement où l'on multiplie ſes forces pour y entrer.

manipules, auxquelles il donna plus de hauteur que de front, penſoit ſeulement à égaler la hauteur de la phalange. Un moment avant la charge, après que les armés à la légère ſe furent retirés, les Princes s'emboîterent dans les haſtaires pour former une ligne pleine, de ſorte qu'il s'ôta tout l'avantage de l'ordonnance Romaine, & ſe priva auſſi de celui qu'il pouvoit tirer de la ſupériorité de ſon Infanterie pour déborder l'ennemi. Les triaires & les armés à la légere, retirés derriere eux, s'abouterent à la première ligne pour en augmenter le poids. Toute l'infanterie Romaine, forte de plus de ſoixante mille hommes, ne formoit plus qu'une maſſe qui ſe preſſoit ſur le centre des Carthaginois. Comme celui-ci cédoit du terrein, elle s'enfonça dans la naſſe qu'Annibal lui ouvroit, & ſe vit bientôt enveloppée de toutes parts. J'ai parlé, au Chapitre III de la 3e. partie, de cette action; mais on en jugera beaucoup mieux en la liſant dans les mémoires de M. Guiſcard, où elle eſt admirablement bien détaillée.

Tous ces exemples de colonnes, que M. de Folard a cru voir chez les Romains, ne ſont que du tems des Manipules: il n'en a pas vu dans l'ordonnance

des Cohortes, pourquoi cela? C'eſt que leur forme n'étoit pas ſuſceptible du même arrangement que les Manipules, & que l'on ne prenoit plus contre les éléphans cette précaution de leur laiſſer des rues ouvertes. Mais laiſſons-là le ſyſtême des colonnes, qui paroît avoir été ſoutenu avec trop de chaleur pour ſoumettre les eſprits. Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe en tirer beaucoup d'utilité, pourvû qu'il ſoit employé à propos, & que l'on ne prétende pas en faire la baſe de ſa Tactique, ni un uſage général. Le point eſſentiel eſt de ne pas ſe laiſſer éblouir par des raiſonnemens, & de n'établir ſes principes que ſur le calcul & l'expérience. Les Romains, très-éclairés, ne croyoient pas que la preſſion multipliée au de-là d'un certain nombre de rangs, ajoutât beaucoup à la roideur du choc. En effet, on a beau comparer deux corps qui ſe choquent à des forces mouvantes, dont celle qui a le degré ſupérieur de vîteſſe ou de péſanteur doit l'emporter ſur l'autre, cette ſpéculation Statigéométrique, appliquée à deux corps de troupes, n'a pas tout-à-fait la même vérité dans la pratique (*a*). La vraie ſolidité eſt dans

(*a*) On m'a communiqué un Ouvrage manuſcrit, où

la confiance réciproque des rangs qui s'appuient & ſe ſoutiennent. La juſte proportion qu'on y met, rend un corps ferme & ſolide, ſans l'expoſer à la confuſion inévitable dans une plus groſſe maſſe. C'eſt ſur ce principe que j'ai formé ma cohorte doublée. Il n'y a point de bataillons à trois, quatre ou ſix de hauteur qui lui réſiſte. Si elle trouve un corps plus ſolide, elle l'attaquera avec l'avantage que doivent avoir des petites troupes ſéparées, & cependant renforcées, contre une plus nombreuſe & plus peſante.

M. de Folard a beau vanter ſa colonne de trois bataillons, deux de mes cohortes, avec leurs armés à la légere, en auront bientôt raiſon. Ces derniers la déſoleront par leur feu : ſi elle s'arrête pour y répondre, mes deux cohortes tireront auſſi, l'une ſur la tête, l'autre ſur le flanc. Si elle marche ſur une des cohortes, la ſeconde la prendra en flanc, & mes armés à la légere en queue. La peſanteur, qu'on lui ſuppoſe, n'aura plus d'effet, puiſqu'elle

---

l'Auteur examine géométriquement les dimenſions & les dégrés de force du corps dans toutes ſortes de ſituations & de terrein, d'où il fait réſulter la maniere de s'armer & de combattre. Ses idées, qui paroiſſent être d'un homme de génie, m'ont très-ſatisfait, quoique je n'approuve pas ſon calcul ſur la preſſion dont j'ai vû la fauſſeté dans la pratique.

ſera réduite à la défenſive. Ce qu'elle pourra faire de mieux, ſera de ſe ſéparer par ſections, parce qu'elle ſeroit alors dans le même ordre que les cohortes. Mais celles-ci, dans ce cas, ſe dédoubleroient pour former quatre corps à huit de hauteur. Quoique les ſections de la colonne ſoient de quinze rangs, elles n'y trouveront nul avantage, parce qu'elles auront affaire en même-tems au quatrieme corps, & aux armés à la légère *. Or c'eſt une maxime ſûre, que deux cens hommes diviſés en deux troupes, doivent en battre trois cens réunis en une ſeule, & que diviſés en quatre, ils doivent conſerver encore de l'avantage ſur la troupe de trois cens diviſée en trois. On objectera que la colonne peut avoir auſſi ſes armés à la légere: ſi cela eſt, en déployant une de ſes ſections pour faire tête à deux de mes corps, elle pourra enfoncer les deux autres, parce que dans un terrein bien uni, les piques & la hauteur des rangs peuvent donner quelqu'avantage : cependant je n'accorde ceci qu'autant que les Piquiers ſeront armés défenſivement d'un plaſtron à l'épreuve. C'étoit-là le plus ſûr appui du ſyſtême de M. de Folard, qu'il a négligé.

* Chaque bataillon fait la ſection dans la colonne.

Si unetroupe, mêlée de Pertuiſanniers &

de Fuſiliers, doit avoir quelqu'avantage ſur celle qui n'a que des fuſils, ce ne ſera jamais que dans un terrein uni, & lorſqu'elle aura des armes défenſives. Il eſt donc certain que la compoſition de ma cohorte eſt ſupérieure à celle de la colonne, ſoit pour l'attaque ou pour la défenſe : pour l'attaque, elle peut avoir toute l'impulſion qu'on croit à la colonne, & de plus la légéreté; pour la défenſe on lui donnera telle forme que les circonſtances exigeront, & toujours par des mouvemens ſimples & faciles. Tous les Militaires inſtruits & les bons Généraux ont ſi fort crié contre le flottement des bataillons ſur trois ou quatre rangs, & l'on a ſi bien ſenti l'inconvénient de leurs quarts de converſion, que par la derniere ordonnance de 1766, on les fait faire par pelotons. Ces mouvemens ſont beaux, mais peu ſûrs devant l'ennemi. Si un eſcadron étoit à portée de les prendre ſur le tems, il n'y auroit aucun remede. Une cohorte, compoſée de nombres carrés, dont les rangs de la tête, de la queue, & les files des flancs de chaque Manipule ſont de vieux ſoldats, qui ne préſente aucune partie foible, & qui a moitié moins de longueur, doit changer ſon aſpect avec moins de riſque & plus d'aiſance.

ARTICLE II.

Expoſition de mon ſyſtême d'Ordonnance. Réponſe aux objections. Démonſtration.

ON eſt ſi fort prévenu contre toute ſorte de ſyſtême, que l'on ſe perſuade toujours qu'ils ont plus de brillant dans la ſpéculation, que de ſolidité dans la pratique. Souvent ce n'eſt pas ſans raiſon; mais ſi celui-ci n'eſt autre choſe qu'un réſumé des meilleures maximes anciennes comparées aux modernes, s'il eſt fondé ſur l'expérience & le calcul, s'il eſt appuyé enfin par la raiſon & par de fortes autorités, doit-on avoir pour lui la même indifférence. Les Anciens regardoient un corps militaire, comme un compoſé de diverſes parties, dont la réunion étoit néceſſaire pour le rendre parfait. L'Infanterie ſe diviſoit en peſamment armés, & en armés à la légere; la Cavalerie de même; car celle qui lançoit des traits, étoit d'un autre uſage, que celle qui portoit la lance & ſe battoit en ligne. Ces différentes ſortes de troupes ſe ſoutenoient réciproquement, chacune

dans le genre de combat qui lui étoit propre. La nature des armes dont on ſe ſert à préſent, n'eſt point une raiſon ſuffiſante pour avoir changé entierement le fond de ce ſyſtême. Il ne faut que réfléchir un peu ſur les opérations de la guerre pour en ſentir la néceſſité.

Je forme donc de l'Infanterie peſante que j'arme d'un plaſtron à l'inſtar des Légionnaires. La coëffure & la chauſſure ſeroient, comme je les ai décrites dans mon traité des armes défenſives. L'habit ſeroit compoſé d'une veſte un peu ample, & d'une caſaque à-peu-près ſelon l'idée de M. le maréchal de Saxe (*a*), je donnerois à la bayonnette quinze pouces au moins de longueur, en la faiſant plate & tranchante à deux files. J'y joins une épée courte, & portée de maniere à ne point embarraſſer. De cette Infanterie diviſée en Régimens ou Légions, n'importe le nom, je forme des cohortes tel-

(*a*) L'habit militaire des Romains étoit une tunique courte, ſur laquelle ſe mettoit la cuiraſſe. On portoit pardeſſus une eſpèce de manteau appellé *ſagum*, qui s'attachoit avec une boucle. Le *ſagum* ſervoit aux ſoldats qui s'en couvroient auſſi dans leurs tentes. Ils ne le portoient point dans le combat, ni pour les travaux militaires; ils ne gardoient que la tunique. L'habillement propoſé par le Maréchal de Saxe, n'eſt donc autre choſe que celui des Romains, que je regarde comme le meilleur & le plus commode.

V. la troiſieme partie ch. VIII. art. 2.

les que je l'ai expliqué dans mon cours de Tactique. A chaque cohorte compoſée de huit manipules de quatre-vingts hommes, j'attache une compagnie de Grenadiers qui porteront une forte haches à un tranchant & un pic, avec un pointant au bout. Si l'on trouve que ce ſoit trop de cent vingt armés à la légere pour chaque cohorte, on n'en mettra que quatre-vingt diviſés en deux manipules: d'ailleurs on établira les grades d'Officiers ſupérieures & ſubalternes que l'on jugera convenables.

Si un Régiment eſt compoſé, par exemple, de quatre cohortes, la premiere aura un drapeau blanc, avec le chifre & la deviſe du corps. Les trois autres auront chacune un drapeau diſtingué par une couleur ſimple ou mêlée, où ſera auſſi le chifre du Régiment & le numéro de la cohorte. On pourroit donner à chaque manipule, un petit drapeau diſtingué de même par la couleur, avec le numéro de la manipule, ou bien les différencier par des aigrettes, dont on orneroit la coëffure. Ce ſont-là les moyens les plus propres pour que les Soldats ſe reconnoiſſent, & pour faciliter le ralliement. Je ne ſai à quoi peuvent ſervir deux drapeaux dans un bataillon. Il y a vingt ans

qu'on en avoit même trois : cela venoit de ce qu'autrefois la manche de Piquiers & les deux de Mouſquetaires avoient chacune le leur. Quand on ſupprima les Piquiers, on réunit les trois drapeaux au centre, ce qui étoit fort inutile, chaque troupe n'ayant beſoin que d'une enſeigne diſtinctive.

Il eſt néceſſaire que chaque manipule d'armés à la légere ait un petit drapeau particulier bien caractériſé, qui lui ſerve de point de ralliement, & au moyen duquel le Chef faſſe entendre ſa volonté par des ſignaux, lorſqu'ils ſeront trop diſperſés, pour que le commandement ſe faſſe à la voix.

L'Infanterie légere doit être formée non-ſeulement à combattre ſeule, mais auſſi avec l'Infanterie peſante. Il faut que dans une action telle qu'elle ſoit, les Officiers ſachent les manœuvres qu'ils doivent faire, & les poſtes qu'il convient le mieux d'occuper. Il faut encore qu'elle ſoit inſtruite à ſauter, courir, gravir les rochers, à nager, ſeconder la Cavalerie, ſoit en la poſtant aux aîles, ou la mêlant par pelotons avec les Eſcadrons.

Il faut qu'elle ſache charger & tirer en marchant, même en courant. C'eſt cette ſorte de troupe qui doit ſe former ſur

trois rangs, où bien ſur deux, afin de tirer avec plus d'aiſance & de vivacité. A moins de certains cas où il eſt bon de régler ſon feu, le commandement une fois fait, on les laiſſera tirer à leur volonté. Il n'en eſt point de plus violent & de plus meurtrier que celui-là, que nous appellons *feu de Bilbaude.*

L'armé à la légere doit être armé d'un fuſil du calibre de dix-huit à la livre avec une bayonnette. Il ne la mettra au bout du canon, que dans le cas où ſa troupe ſe rejoindroit à la cohorte pour attaquer enſemble, ou pour ſoutenir une charge de l'ennemi. Cette Infanterie, étant particulierement deſtinée à tirer, elle peut s'alléger en ſupprimant une choſe qui ne ſerviroit, dans cette occaſion, qu'à rallentir ſa vivacité. Le porte-cartouche tiendra au moins quarante coups; pour cet effet, il n'y faut point de bois avec des trous, mais ſimplement une poche de cuir bouilli bien emboîtée par la couverture. La coëffure ſera un bonnet de cuir, avec un retrouſſis pour rabattre ſur le cou. La chauſſure doit être commode pour ne pas gêner le mouvement des jambes. La guêtre eſt de toute la plus mauvaiſe : la meilleure eſt le pantalon avec le petit brodequin.

V. mon Traité des armes défenſives.

Les Grenadiers ſont une troupe d'elite qui doit être conſervée : ce ſeroit ſe couper un bras de les ſupprimer. Ils ne ſeroient point remplacés par des vétérans qui n'auroient ni la même agilité, ni la même vigueur, ni peut-être le même eſprit. M. le maréchal de Saxe, qui eſt l'auteur de ce ſyſtême, dit qu'ils énervent l'Infanterie. Il a raiſon, ſi l'on conſidere l'uſage qu'on en a fait juſqu'à préſent. Mais cela n'arrivera pas, ſi on ne les emploie qu'à propos & pour les affaires ſérieuſes. Il vaut mieux auſſi dans les batailles les mettre en réſerve, ſoit en poſant chaque compagnie derriere ſon bataillon, ou en réuniſſant celles de pluſieurs brigades pour s'en faire un appui, & augmenter ſes forces dans quelqu'endroit. De cette maniere ils peuvent être d'une grande reſſource, au lieu qu'en ligne ils ne ſervent pas plus que les autres. Les haches d'armes que je leur donne, ſeront utiles dans des inſultes de poſtes, de retranchemens paliſſadés, & dans mille occaſions à la guerre où nous ne portons preſque jamais que notre valeur, ſans avoir ſeulement de quoi enfoncer une porte (*a*) ; car il n'y a pas

(*a*) La hâche d'armes, telle que je la donne, eſt à plu-

de nation plus ennemie des précautions. J'ai vû quelquefois ce qu'il en a coûté, & que fautes des moindres attentions, on a échoué honteuſemnt dans de miſérables entrepriſes, où l'on a fait tuer bien du monde inutilement.

La cohorte, par ſa compoſition, doit avoir, lorſqu'elle eſt complette, quatre-vingts hommes de front ſur huit de hauteur. Ce corps eſt très-convenable pour combattre en ligne. On peut le rendre encore meilleur en déduiſant ſeize hommes ſur chaque manipule. La réduction ſe fait d'elle-même par les pertes qu'on eſſuye en campagne, par les hôpitaux, ou par ceux qu'on emploie aux gardes & détachemens. La diminution, que ſouffrira la cohorte, doit rouler ſur toutes les manipules, comme celles du Régiment ſur toutes les cohortes; de maniere que la fatigue du ſervice ſoit toujours compenſée, & qu'un jour

---

ſieurs uſages, & l'on ne peut s'en paſſer à la guerre. Les Huſſites en ont eu à deux tranchans & un pointant à l'extrémité : arme la plus meurtriere qu'on puiſſe imaginer. L'infanterie & les dragons Polonois en étoit armés dans le ſiécle dernier. Ils firent avec elle des prodiges à l'attaque du camp retranché de Choczin, où il périt trente mille Turcs. On en donnoit autrefois à quelques ſoldats dans les ſorties, ou pour repouſſer les aſſauts. Cette arme eſt très ancienne.

d'action les cohortes & les manipules ſe trouvent égales.

La manipule, réduite à ſoixante quatre, formera un carré de huit de front ſur autant de hauteur ; & les huit manipules donneront à la cohorte un front de ſoixante quatre hommes. Ce nombre, parfaitement carré, eſt de tous le plus propre à la préciſion des manœuvres, & pour exécuter avec juſteſſe toutes ſortes d'évolutions (*a*). La hauteur de huit ou ſix au moins, a toujours été regardée comme indiſpenſable. Ce n'eſt que depuis la fin du dernier ſiecle qu'on l'a inſenſiblement diminuée. Le front de ſoixante à quatre-vingt n'eſt point trop étendu ; & le flottemement, auſſi dangereux qu'inévitable dans les corps longs & minces, n'a pas de même lieu dans celui-ci.

S'il eſt avantageux de combattre par petites troupes, il ne faut pas auſſi qu'elles le ſoient à un certain point, ſurtout avec l'eſpece de ſoldats dont on ſe ſert

(*a*) Les pleſions dont je veux ſoutenir la cavalerie, auront alors toute la proportion convenable. Un pleſion de deux cohortes auroit à chaque face 64 de front, la tête & la queue fermées par les deux compagnies de grenadiers, & deux d'armées à la légere derriere les grenadiers. Les deux autres manipules accompagnent le pléſion ou s'emploient ailleurs.

à préſent. Avec un ordre tel que celui des centuries de M. le Maréchal de Saxe, qui eſt ſemblable à celui des manipules, les intervalles ſont trop grands, trop fréquens ſur la ligne, les flancs trop multipliés, & l'ordonnance par conſéquent trop foible. Il y en a deux fois moins avec les cohortes, qui ne laiſſeront entr'elles qu'une diſtance de vingt pas (*a*) pour la retraite des armés à la légere. Ceux-ci ſe formeront, non pas en rempliſſant l'intervalle, mais un peu en arriere; d'où ils reſſortiront pour ſe jetter ſur les flancs des bataillons ennemis. Quant à la ſeconde ligne, qui n'a pas beſoin d'être ſi forte, les cohortes garderont des intervalles égaux à leur front, pour que les troupes rompues puiſſent s'écouler aiſément.

Une objection qu'on m'a faite & répétée cent fois, c'eſt qu'en augmentant ma profondeur, je diminue à proportion mon étendue, & qu'il eſt néceſſaire de préſenter un front égal à celui de l'ennemi. En demeurant d'accord de ce principe, il eſt aiſé de faire voir qu'il ne répugne en rien à mon ſyſtême.

(*a*) Je ne compte le pas que de 24 pouces, tel que le pas militaire.

Me

Me ſuppoſant égal en nombre à l'ennemi, j'aurai moins de troupes en ſeconde ligne, & je ferai mes intervalles plus grands. L'ennemi, dit-on, y pénétrera & embraſſera les flancs de vos cohortes: mais mes armés à la légere & les grénadiers, que je place vis-à-vis, tomberont ſur ceux de ſes bataillons qui ont bien moins de ſolidité. D'ailleurs, comme je marche à lui rapidement, j'aurai bientôt percé toute ſa ligne & paſſé ſur le ventre à ſes bataillons. Croit-on que des corps dont plus de la moitié ſera renverſée, & le reſte ſéparé, ſoient alors bien redoutables? Et ne voit-on pas que le moment du choc ſera celui de leur déroute entiere?

Mais ſi dans l'étendue du front de bataille, je trouve un terrein pour me poſter avantageuſement; ſi je puis me couvrir de haies, de foſſés, de ravins, je ne m'y mettrai point à huit de hauteur: j'y étendrai mes cohortes dont je diminuerai même le nombre, & les multipliant où le champ ſera libre, j'y ferai une diſpoſition d'attaque auſſi forte que je jugerai à propos. L'ennemi, dira-t-on, pourra s'y renforcer auſſi par la même raiſon. Je le veux croire encore, malgré cela il n'en ſera pas moins battu.

Comment ſe renforcera-t-il ? En ſerrant ſes bataillons ſans nul intervalle, en formant pluſieurs lignes l'une derriere l'autre. Ces lignes, toutes également foibles, ſeront pliées ſucceſſivement, parce que la premiere étant renverſée, j'attaquerai la ſeconde avec la même ſupériorité de l'ordre & du nombre, la troiſieme de même & autant qu'il s'en trouvera. L'aſpect du déſordre, les fuyards qui ſe précipiteront ſur elles, & la terreur leur feront tourner le dos ſans attendre même le choc. Telle eſt la force d'une bonne diſpoſition, qu'elle imprime à l'ennemi, & lui fait céder la victoire quelquefois ſans avoir combattu.

Ma Tactique eſt donc très-praticable, & mes principes n'ont rien de contraire aux uſages modernes. En les ſuivant, on peut braver des forces ſupérieures, & ne plus compter avec une attention timide le nombre de ſes ennemis. On peut ſuppléer à ſa foibleſſe par ſes diſpoſitions, & étonner ſon adverſaire par des manœuvres hardies que l'on n'a oſé riſquer juſqu'à préſent.

Ces changemens ſubits de décoration, ces évolutions générales qui donnoient dans un moment une nouvelle forme à une armée, ne ſont point, à ce

que l'on prétend, auſſi faciles pour nous que pour les anciens. D'où cela peut-il venir ? De la forme de l'ordonnance qui ſeule occaſionne l'étendue prodigieuſe des armées. Je veux bien encore que les manœuvres tiennent plus actuellement à l'ordre des marches (*a*). Qu'importe ſi l'on peut former toutes les diſpoſitions obliques en partant de l'ordre de marche, ou de celui de bataille. Ce ſont les circonſtances & le terrein qui décideront du choix. On aura toujours les moyens de renforcer une aîle, ou bien toutes les deux, ſi l'on veut tenir le centre éloigné ; ou bien le centre, ſi l'on veut refuſer les deux aîles ; d'y porter promptement une réſerve, d'y diſpoſer des bataillons, deſtinés à ſe former en colonne, & de maſquer ſon deſſein juſqu'au moment de l'attaque. L'uſage de

(*a*) Je montre ici avec confiance toutes les armes dont on peut ſe ſervir contre moi. On les a même déja employées *, & je ne crains point une nouvelle attaque, parce que je ſuis muni d'une défenſive qui les fera toujours reboucher. J'ai même lieu de me féliciter à bien des égards d'avoir eu un adverſaire redoutable par ſes connoiſſances & ſes talens. Quoiqu'il ait paru s'armer contre moi du préjugé, il eſt trop inſtruit, trop profond dans la Tactique ancienne & moderne, pour ignorer aucun des avantages qu'on peut en tirer ; & je ne doute pas qu'il ne mette un jour en œuvre dans la pratique, des principes qu'il m'a conteſtés dans nos diſputes ſur la théorie.

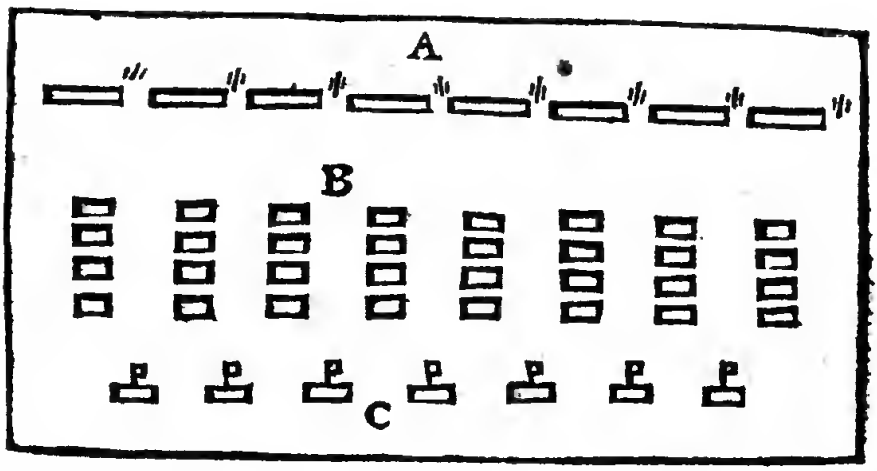
* *V.* la lettre de M. le Chevalier de Chaſtelux aux Auteurs du Journal Encyclopédique du 15 Octob. 1766.

l'artillerie peut obliger à commencer les mouvemens hors de portée du canon à cartouches. Il ſeroit en effet dangereux de les faire ſous le feu de l'ennemi, parce que, dans ce moment il y a fort peu de gens en état de comprendre les ordres du général, de les bien rendre, & fort peu en état de les bien exécuter. Ceux qui après une action ſe donnent la gloire de tout ce qu'ils n'ont pas fait, qui crient à pleine tête qu'ils ont ſauvé l'armée, & cenſurent la conduite du chef, n'ont ſouvent pas conſervé aſſez de ſang froid dans le combat pour connoître leur droite & leur gauche. Il faut donc monter la machine à une certaine diſtance, lui imprimer le mouvement & la laiſſer aller.

Si avec l'eſpece d'infanterie que nous avons à préſent, je voulois attaquer l'ennemi dans une partie de ſon front, je lui préſenterois une ligne de bataillons à trois de hauteur, fournie de ſes pieces de campagne. Suppoſons qu'il en aura huit. Cent pas en arriere, j'aurai huit autres bataillons qui, à un ſignal convenu, ſe formeront chacun ſur quatre diviſions; elles garderont de l'une à l'autre quinze pas de diſtance. Une réſerve de huit eſcadrons viendra à toute bride ſe

poſter derriere eux. Si ma premiere ligne fait plier celle qui lui ſera oppoſée, à la bonne heure. Je ſuivrai mon avantage & la ſeconde ſera bientôt renverſée : mais comme je m'attends qu'elle ſera elle-même pliée par la ſupériorité du feu de l'ennemi, elle ſe retirera aiſément par les grands intervalles de la ſeconde qui s'avancera en même tems. Les diviſions, ſe ſerrant les unes ſur les autres, s'élanceront en corps ſur la ligne ennemie qu'elles perceront indubitablement. Il ne faut pas craindre qu'elles ſouffrent

V. la Fig. ci-après.



A Ligne à quatre de hauteur.
B Bataillons en colonnes par diviſions.
C Ligne d'eſcadrons.

beaucoup du canon dont le plus grand

effet portera ſur la premiere ligne ; & lorſque la deuxieme ſe trouvera démaſquée, elle ſera ſur celle de l'ennemi, qui, étant elle-même en mouvement, ne tirera plus aucun fruit de ſon artillerie. Au ſurplus on verra, ſi l'on en eſt curieux, un calcul de l'effet de cette artillerie que l'on croit ſi redoutable, dans un petit traité que je me propoſe de donner quelque jour.

Je ne crois pas qu'aucuns partiſans de l'ordre moderne blâment cette diſpoſition. S'ils ne peuvent, comme je le crois, me refuſer ici leur ſuffrage, j'eſpere de les faire bientôt convenir qu'ils ſe ſont laiſſés entraîner par le préjugé, puiſque leur ſyſtême n'eſt paſſable qu'autant qu'on y apporte des correctifs. Il n'eſt aucun officier expérimenté, qui ne ſente ſa foibleſſe, & la difficulté d'entreprendre avec lui de ces grandes manœuvres hardies & déciſives. Il faut donc une Tactique plus ferme, qui releve le courage, & inſpire de la confiance. On ſait que ceci fait la moitié des forces.

CHAPITRE VI.

DES TROUPES LÉGERES.

ARTICLE I.

De ce qu'on appelloit autrefois enfans perdus. De l'utilité des troupes d'infanterie légere. De l'origine des grenadiers ; de celle des carabins. Avantage des pelotons de dragons attachés aux régimens de cavalerie. Exemples qui le démontrent.

CE que nous ſavons de l'art de la guerre, nous l'avons appris des deux peuples anciens qui l'ont mieux connu, les Grecs & les Romains. Ce ſont eux qui nous en ont tracé les principes ; & malgré l'opinion reçue des changemens qu'à dû produire l'invention de la poudre, nous voyons cependant que nous datons nos progrès du tems où l'on a commencé à les imiter. On s'eſt perfectionné dans certaines parties à meſure qu'on a adopté leurs maximes ; les autres ſont de-

meurées imparfaites, parce qu'on s'en eſt éloigné.

Je ne date l'origine de l'infanterie Françoiſe que depuis François I, parce que ce fut ſeulement ſous ce régne qu'elle commença d'être en quelque eſtime. Elle étoit compoſée d'arquebuſiers & de piquiers qui devoient porter, pour armes défenſives, le caſque & le corcelet (*a*). Comme on ſentoit le beſoin d'avoir des gens qui fiſſent les fonctions des *vélites* chez les Romains, on ſe contentoit de détacher quelques troupes d'arquebuſiers, ou de prendre des gens de bonne volonté qui alloient à la petite guerre, & ſervoient un jour d'action ſous le nom d'enfans perdus. Ces eſcarmoucheurs n'étoient pas alors inutiles, comme on l'a prétendu *, & faits ſeulement pour amuſer les curieux. Les bataillons étant compoſés des piquiers au centre & des arquebuſiers aux aîles, les eſcarmoucheurs devoient s'attacher à tirer ſur les piquiers qui ne pouvoient leur répondre ; ce prélude n'avoit rien que de fort utile, ſurtout ſi la cavale-

* L'Auteur des réflexions ſur le Comm. de Polybe, p. 60.

(*a*) Cuiraſſe compoſée de deux pieces pour le devant & le derriere, qui n'étoit qu'à l'épreuve du piſtolet. *V. mon Traité des armes défenſives.*

rie devoit les attaquer (*b*). Je conviens que l'ennemi en oppoſoit de même ; & je ſais que la guerre étant réduite à un jeu de convention entre les puiſſances de l'Europe, on a eu raiſon d'abolir une choſe qui ne ſerviroit plus à préſent que de ſpectacle. Auſſi n'eſt-ce point là une fonction principale de mes armés à la légere ; je les deſtine ſurtout à protéger les flancs des cohortes, à gagner ceux de l'ennemi, à ſe tenir vis-à-vis des intervalles pour les remplir lorſqu'il le faudra. Ces intervalles, regardés par bien des Généraux comme un inconvénient, ſont néanmoins indiſpenſables. Sans eux la marche d'une ligne eſt toujours peſante & irrréguliere. Ils offrent pourtant des ouvertures, ſurtout à la cavalerie, pour gagner les flancs & les der-

(*a*) Il y eut d'abord bien moins d'arquebuſiers que de piquiers. Sous Charles IX. ils étoient à-peu-près d'égal nombre. Les piquiers ſe mettoient au centre, & les arquebubuſiers partagés également ſur les flancs. Cela n'empêchoit pas qu'on ne les employât très-ſouvent ſéparément les uns des autres. Les mouſquets, moins peſans que les arquebuſes, s'étant introduits, prévalurent inſenſiblement. En 1651, les piquiers furent réduits au tiers, & l'on forma trois manches égales, celle de piquiers toujours au centre : ſur la fin il n'y en eut plus qu'un cinquieme que l'on plaçoit de même, ce qui étoit une grande abſurdité. Comme on ſe formoit ſur cinq rangs, il valoit mieux mettre les piques au troiſieme pour fraiſer tout le bataillon.

rieres. Des troupes de réſerve, qui ſe tiennent à portée de les fermer, ſont donc très-utiles.

On nommoit auſſi *enfans perdus* ceux à qui l'on donnoit la tête des attaques, avec leſquels tous les braves, qui vouloient ſe diſtinguer, ſe faiſoient honneur de marcher. Ceux ci avoient moins de rapport que les autres au caractere de troupes légeres. M. du Belai, *dans ſa diſcipline militaire*, attachoit à la légion qu'il formoit, 868 *enfans perdus*, pour commencer le combat & ſe mêler ſans ordre parmi la gendarmerie; il les compoſoit d'arquebuſiers, d'archers & d'arbalêtriers dont on ſe ſervoit encore, & les armoit plus légérement que les piquiers. Ce n'étoit à la vérité qu'un ſyſtême, mais qui étoit relatif aux uſages de ſon tems. Le nom d'*enfans perdus* a paſſé de mode ainſi qu'une partie de leurs fonctions. Cependant on a conſervé le nom de *volontaires* à ceux qui s'offrent pour quelque coup de main, ou pour aller à la guerre; & dans ces dernieres campagnes on en a formé des troupes ſous le nom de compagnies de chaſſeurs. Tant il eſt vrai que l'on a toujours ſenti le beſoin d'avoir deux eſpeces d'infanterie, l'une peſante, l'autre plus légere; mais en re-

connoiſſant le fond de cette vérité, on n'a pas ſu, comme les Romains, donner à chaque corps les attributs qui lui conviennent.

Aux enfans perdus, il ſemble qu'on ait voulu ſubſtituer les grenadiers. Ils furent inſtitués en 1667; il y en eut d'abord quatre par compagnies; peu de tems après, on les réunit dans le régiment du Roi pour en faire une troupe ſéparée, & l'on en forma enſuite des compagnies dans les autres régimens. On les choiſiſſoit jeunes, leſtes & vigoureux; le capitaine ne devoit pas paſſer quarante ans, pour avoir la force & la légéreté néceſſaires. Ils furent les premiers à qui on donna, au lieu de mouſquets, des fuſils qui étoient moins peſans & plus propres pour leur genre de ſervice. On les employoit pour tous les coups de main & les affaires de célérité; on leur faiſoit faire les eſcortes & les détachemens; toutes choſes qui déſignoient aſſez que le but de l'inſtitution étoit de les faire ſuppléer aux troupes légeres. Cependant dès leur création, ils prirent un caractere bien différent; l'attention qu'on apporta dans leur choix, l'honneur qu'on leur donna de faire la tête de toutes les attaques, y mirent un eſprit

de diſtinction & une délicateſſe de point d'honneur, qui en ont fait une troupe ſupérieure à toutes les autres en ſentimens & en valeur. Cela eſt au point, que chaque compagnie ſe regarde comme dépoſitaire de la gloire & de la réputation de ſon corps. Quoi que ce ſoit que l'on ait voulu en faire dans les commencemens, ils ne ſont plus à préſent compoſés & exercés pour être troupe légere : c'eſt au contraire un corps d'élite, qui a beaucoup de conſiſtance, qui doit être deſtiné aux entrepriſes de vigueur, & devroit être ſouvent réſervé pour faire les derniers efforts ; parce qu'alors l'ennemi commençant à être fatigué, & ſes forces épuiſées, il ne pourroit réſiſter à cette nouvelle attaque. Au contraire en leur faiſant faire la pointe, on les préſente aux premiers coups qui ſont toujours les plus meurtriers. S'ils ſont repouſſés, cela ôte tout à fait le courage aux autres, & la troupe ſur laquelle on comptoit le plus, étant détruite, on manque de ſa meilleure reſſource. les Triaires étoient chez les Romains des ſoldats d'élite, comme ſont à préſent les grenadiers. On ſe gardoit bien de les faire donner dès le commencement. C'étoit un corps de réſerve qui

devoit rétablir le combat, ſi l'on étoit repouſſé, ou bien en déterminer le ſuccès, s'il étoit trop balancé.

Si, dans les campagnes de Bohême & de Baviere, nous euſſions eu des ſoldats exercés, comme je ſuppoſe que doivent être des troupes légeres, les milices Hongroiſes de la Reine ne nous auroient pas ſi fort inquiétés dans nos marches, & l'on auroit perdu moins d'équipages. Notre, infanterie peu faite à combattre dans les bois & les défilés, s'y trouvoit embarraſſée, & quatre Pandours ſuffiſoient pour arrêter une arriere-garde. Les grenadiers, que l'on y place, ſont excellens pour tenir ferme & repouſſer, mais non pour combattre éparpillés comme dans ces occaſions : ce ſeroit même les gâter que de les y habituer. Il faut donc des troupes légeres qui ſe répandent ſur les flancs & le derriere des colonnes, pour éloigner un ennemi qui ne cherche qu'à troubler & retarder la marche.

Si malgré la force de la raiſon & l'exemple des anciens, il faut encore des autorités modernes, je citerai tous nos bons auteurs militaires, du Belai, Lanoue, Rohan, Montecuculi, enfin le Maréchal de Saxe, qui ont compoſé

chacun une ordonnance à leur maniere, mais qui s'accordent tous à joindre au corps de bataille, des armés à la légere d'infanterie & de cavalerie. L'auteur anonyme du petit *Traité de la guerre*, imprimé à la ſuite des ouvrages de M. de Vauban, dit que la cavalerie doit toujours charger le ſabre à la main, & que l'on peut mettre des carabiniers ſur les flancs des eſcadrons pour tirer de loin ſur l'ennemi. Un critique du Chevalier de Folard a dit mal à propos qu'on en avoit connu l'abus; le ſentiment de tous les meilleurs capitaines dépoſe contre lui. Lorſqu'on n'eut plus les arquebuſiers à cheval, ni les carabins qu'on employoit à cet uſage, Louis XIV tira de chaque compagnie de cavalerie des cavaliers, qui, ſous le nom de *carabiniers*, furent deſtinés à ce ſervice. C'eſt de leur réunion que s'eſt formé enſuite le corps des carabiniers, qui a toujours bien ſervi à pied & à cheval; mais qui s'eſt éloigné de ſa premiere & véritable fonction, qui étoit de combattre mêlé avec les cuiraſſiers. Ainſi cette excellente méthode ſe perdit avant de s'être perfectionnée. A peine on entrevit la lumiere qu'elle s'éclipſa. Que de peines pour arriver au ſolide, tandis que les

anciens y ſont, pour ainſi dire, parvenus du premier bond!

Si l'on attachoit vingt-quatre dragons, que je nommerai déſormais chevaux légers, par eſcadron, on ne les emploieroit pas toujours devant la ligne, mais ſelon l'occaſion, ſur les aîles ou ſur les flancs d'une brigade. Dans le cas où ils ne ſeroient plus occupés à tirer, ils chargeroient avec le piſtolet ou le ſabre à la main. Lorſqu'un corps de cavalerie ſeroit détaché pour reconnoître l'ennemi, le ſuivre & l'obſerver, les chevaux légers ſe porteroient en avant, tandis que les eſcadrons reſteroient en bataille. Dans une retraite on n'en tireroit pas moins de ſervice. Ils mettroient pied à terre pour occuper les bords d'un défilé, ou les lieux forts d'où ils pourroient protéger la cavalerie. Si l'on avoit un ruiſſeau à repaſſer devant l'ennemi, & qu'on le fît en colonne d'eſcadrons, une partie des chevaux légers ſe tiendroient en bataille ſur les flancs, & le reſte à la queue de la colonne. Si c'eſt en bataille, tous les chevaux légers formeront une ligne en avant & quelques pelotons ſur les aîles. Lorſque la cavalerie aura paſſé le ruiſſeau, elle ſe remettra en front pour recevoir ſes pelotons

Comme il ſera enſuite queſtion de faire un demi tour & de s'éloigner, les chevaux légers, reſtant ſur le bord du ruiſſeau, en impoſeront à l'ennemi aſſez de tems, pour que les eſcadrons aient celui de gagner cinq à ſix cens pas de terrein : on pourroit encore trouver dans ce ſyſtême, l'avantage d'ôter à la cavalerie les mouſquetons qui ne lui ſont qu'un poids inutile & incommode, puiſqu'elle ne doit point tirer (*a*). Enfin le Général y trouveroit, pour le détail du ſervice, une facilité & une préciſion qu'il eſt aiſé d'imaginer. Chaque eſcadron, chaque régiment détaché auroit toujours ſes armés à la légere prêts à marcher avec lui. Il en ſeroit de même dans l'infanterie.

En 1661 M. le Maréchal de Crequi campoit en Alſace près du Château de Kokersberg. Les ennemis, qui étoient

(*a*) Bien des Officiers ſont de cet avis : d'autres diſent qu'elle peut être obligée de mettre pied à terre, qu'elle a beſoin du mouſqueton pour ſe défendre dans un quartier, dans une grande garde où elle ſeroit forcée de gagner un clos, une maiſon. Je réponds que l'on doit y joindre de l'infanterie dans un quartier expoſé, que les gardes doivent être diſpoſées de ſorte à n'être point tournées, & a ſe retirer ſur celles d'infanterie ; qu'au ſurplus on peut les mêler de dragons ; & ce qui vaudroit encore mieux, n'y employer que ceux-ci & les autres troupes légeres.

15

peu

peu éloignés, firent avancer deux mille chevaux ſur les gardes de cavalerie. Le Maréchal envoya au devant d'eux la brigade de la Vallette & la maiſon du Roi, qui ſe formerent ſur deux lignes. Les ennemis n'en compoſoient qu'une de douze eſcadrons; mais toute l'armée impériale s'avançoit pour les ſoutenir. M. de Créqui, qui ne vouloit pas s'engager, ordonna au Marquis de Villars qui commandoit, de ſe retirer. Le mouvement de retraite étoit dangereux: en effet dès que les eſcadrons commencerent à tourner, l'ennemi s'ébranla pour les charger. Quarante volontaires, qui étoient avec le régiment de Villars, continrent par leur feu les eſcadrons qui ſe trouvoient vis-à-vis: de ſorte que ce régiment de deux eſcadrons n'étant pas ſuivi, M. de Villars, au lieu de le laiſſer rentrer dans les intervalles de la ſeconde ligne, le fit tourner & prendre en flanc ceux des ennemis qui ſuivoient le reſte de la ligne. Il les renverſa & les mena battant juſqu'à la tête de leur armée. Cet exemple prouve de quelle utilité ſeroient des chevaux légers attachés à la cavalerie (*a*).

(*a*) Comme on avoit alors beaucoup de cavalerie, les grand-gardes étoient d'un eſcadron, & les gardes

Quand on fait une retraite, preſſé par l'ennemi, la premiere ligne rentre dans les intervalles de la ſeconde, & celle-ci ſucceſſivement dans ceux de la premiere reformée derriere elle. Mais il eſt toujours dangereux qu'une de ces lignes étant atteinte, l'ennemi ne gagne les intervalles, & ne prenne en flanc les eſcadrons ou les bataillons. On ſent donc ici l'avantage d'avoir des troupes deſtinées par état à s'en garantir, & qui ſervent auſſi à empêcher l'ennemi de ſuivre de trop près, ſans quoi les eſcadrons ne feroient jamais en ſûreté leurs caracoles (*a*). Si elles ſont néceſſaires

---

ordinaires de cinquante Maîtres. La premiere étoit menée par un Officier ſupérieur qui en commandoit même deux ou trois. Celles-ci ſe ſoutenoient encore par des piquets de 300 chevaux, ſi l'on étoit près de l'ennemi. Cela donnoit lieu tous les jours à des combats de cavalerie à la tête de l'armée, où il ſe faiſoit de fort belles manœuvres, mais qui n'aboutiſſoient à rien.

(*a*) Les mouvemens de la Cavalerie ſont plus rapides que ceux de l'infanterie, mais plus dangereux. Il faut prendre garde de les commencer qu'on ne ſoit ſûr de les finir. Si l'on étoit engagé de maniere à ne pas pouvoir tourner ſans courir riſque d'être pris ſur le tems, le meilleur parti ſeroit de charger l'ennemi. Il me paroît que les demi-tours par quatre ſont préférables aux caracoles, parce qu'ils ſont plus courts, & ne déplacent point l'eſcadron comme la converſion qui le met vis-à-vis celui de la ſeconde ligne : au lieu qu'il doit marcher droit à l'intervalle. Il eſt vrai qu'il faut pour cela ouvrir les rangs de neuf pieds.

dans les retraites, on n'en tireroit pas moins d'utilité dans une bataille, où elles ſervent à ſuivre l'ennemi rompu, tandis que les corps ſe reforment, ſoit pour attaquer la ſeconde ligne, ou pour tourner ſur ce qui reſte entier, & dont le flanc ſe trouve découvert. Ces pelotons de cavalerie légere doivent être exercés avec les eſcadrons, & ſavoir toutes les manœuvres auxquelles ils ſont deſtinés.

On a vu dans la derniere guerre des corps d'Huſſards qui portoient en croupe chacun un chaſſeur. Ceux-ci mettoient pied à terre, & ſe tapiſſoient dans quelque endroit couvert, tandis que les Huſſards venoient eſcarmoucher, & tâchoient d'attirer les nôtres ſous le feu de leur infanterie. Cela leur donna l'avantage ſur nos partis dans pluſieurs occaſions. Le Chevalier de Folard avoit eu l'idée d'un corps formé ſur ce modele & qu'il armoit à ſa maniere. Nous avons adopté ſouvent des nouveautés bien moins utiles. Tacite dit que les Germains choiſiſſoient les plus jeunes & les plus leſtes, pour mêler avec la cavalerie qu'ils ſuivoient même à la courſe. Croit-on qu'il y auroit du danger d'entremêler de l'infanterie de cette eſpece avec

des eſcadrons, & qu'elle ne ſauroit pas bien ſe tirer d'affaire. Le royaume comprend pluſieurs pays de différente nature, qui influent ſur la conſtitution, le caractere, la grandeur, la force, l'agilité des habitans. On peut en tirer des gens propres à toutes ſortes de milice. Les Baſques, les Navarrois, les habitans du Dauphiné, & de la haute Provence, les Languedociens ſont excellens pour les troupes légeres. Les Normans, Bourguignons, Lorrains, Flamans pour la cavalerie & l'infanterie peſante (*a*).

(*a*) On auroit la même reſſource pour toutes les eſpèces de chevaux néceſſaires à une armée, ſi l'on vouloit donner autant d'attention à cet objet qu'à quantité d'autres bien moins utiles. On ne ſeroit plus dépendant de l'étranger, & l'on fermeroit un canal par où s'écoule une partie de notre argent.

ARTICLE II.

De la néceſſité des armes défenſives. Moyen de ſe garantir de l'effet du canon. Diſpoſition d'attaque. Emploi du canon dans cette occaſion.

UN ſyſtême d'armés à la légere ſuppoſe que le corps principal ſera peſamment armé. Qui eſt-ce qui n'eſt pas convenu de la néceſſité de donner des cuiraſſes dans certaines attaques meurtrieres? Mais n'étant plus habitués à les porter, on les trouve trop incommodes. D'ailleurs les braves ſe piqueront toujours de n'en point avoir. Le Maréchal de Villars n'étant encore que brigadier, & ſe trouvant à la tête des dragons, on lui préſenta une cuiraſſe : il dit en la jettant, *mes amis, ma vie n'eſt pas plus chere que la vôtre.* M. de Chevert fit de même à Haſtenbeck, quoique Lieutenant général. Ceci arrivera toujours, tant que l'armure ne ſera pas commune, & que les railleurs pourront avoir priſe ſur les grades qui ont le privilege de s'en couvrir. L'eſprit des anciens étoit

bien différent ; c'étoit un devoir indiſpenſable d'être couvert de ſes armes défenſives. Iſolas, jeune Spartiate, ſe jetta nud la pique à la main au milieu des ennemis. Il fut loué de ſa valeur par les Ephores, mais condamné à une amende pour s'être expoſé témérairement contre les loix de la diſcipline. « C'eſt une » honte inſupportable, dit le duc de Rohan, « de voir aujourd'hui la délica- » teſſe des ſoldats, & le mépris qu'il font » de leurs armures. Pour couvrir cette » faute ils publient que c'eſt manquer » de courage d'aller armé, & qu'ils iront » en pourpoint aux lieux les plus pé- » rilleux. Il ne ſuffit pas d'aller en un » lieu pour s'y faire aſſommer, il faut » y aller pour vaincre & non pour être » battu ». Il n'y a rien à repliquer à la déciſion de ce grand capitaine, qui connoiſſoit certainement le point d'honneur auſſi bien que nos plus braves petits-maîtres. Avant que M. le duc de Choiſeul eût pris les rênes du Miniſtere de la guerre, on ne croyoit pas qu'il fût poſſible de réduire le François à une exacte diſcipline. On y eſt cependant parvenu ; on réüſſiroit également à l'habituer de porter une armure, comme je l'ai propoſé dans mon Traité des ar-

Traité de la Guerre ch. 4.

mes défenſives. Notre caractere national eſt de s'allarmer ſur tout, de ſe peindre des maux imaginaires, & de ſe réſigner cependant à tout avec docilité, dès qu'on nous y oblige, particuliérement lorſqu'on en fait un point d'honneur.

L'inconvénient du canon ſi fort multiplié à préſent, eſt la plus forte objection qu'on ait pu faire contre mon ſyſtême. J'ai fait voir le peu d'effet de ce grand fracas d'artillerie & la maniere de l'éviter *. Il n'en eſt point de plus ſûre que d'aller vivement à l'ennemi. Une ligne à trois de hauteur, qui ne peut marcher que lentement, ou qui demeurera en panne, ſouffrira bien autrement que des cohortes doublées, eſpacées de 50 ou 60 pas, ſavoir vingt pas plus que l'étendue de leur front. Ces cohortes, qui ne ſe doublent que pour attaquer, franchiſſent ſi rapidement l'intervalle qui les ſépare de l'ennemi, que malgré toute cette tempête de coups qu'il leur prépare, elles l'obligent bientôt de ſonger à ſe défendre, ou de s'enfuir, s'il ne veut pas ſe battre corps à corps. Je ſuis très-perſuadé que ces cohortes, ſuivies d'une ligne à quatre de hauteur, doivent ſouffrir beaucoup moins que deux lignes pleines ſur trois

* *V.* le Journal Encyclopédique de Février 1767.

rangs. Mais pour parer encore à l'effet du canon, je conſens que mes cohortes ſe tiennent ſur quatre diviſions à quatre de hauteur, avec des diſtances entr'elles de quinze pas: à quatre-vingt pas de l'ennemi, la ſeconde diviſion ſerrera ſur la premiere, & la quatrieme ſur la troiſieme, en précipitant le pas redoublé; car il ne faut pas que la premiere s'arrête. Si l'ennemi venoit auſſi au-devant d'elles, il faudroit qu'elles ſe ſerraſſent au moins à 120 pas. Le feu du canon ſera alors éteint; parce que mes armés à la légere, qui ne le craignent point, auront dirigé le leur ſur les canonniers, & qu'ils continuent à tirer pendant que les cohortes s'approchent, en marchant à même hauteur dans les intervalles. Comme tout ceci ne ſe paſſe que dans la partie où j'attaque, le reſte de la ligne reſtera ſur quatre rangs, ſi elle eſt éloignée de l'ennemi par la diſpoſition oblique, ou ſi le terrein ne permet pas de s'aborder facilement.

On m'a objecté que ce ſyſtême d'armés à la légere étoit bon pour les anciens, qui n'employoient point leurs machines en pleine bataille, & qu'en ſe portant en avant ils maſqueront l'artillerie. Comme il ne s'agit ici que de petites

pieces de campagne, que les armés à la légere ſont à portée de tirer, elles peuvent les ſuivre ſans riſque, parce qu'auſſitôt que l'on s'approchera, elles ſe retireront avec eux dans les intervalles. On peut encore les réunir ſur le flanc d'une brigade, comme dans la planche IV fig. I. Ces petites pieces ſeront toujours très-utiles, parce qu'on les mene facilement, pour la défenſe d'une riviere, d'une côte, d'un paſſage, d'un défilé. A l'égard des pieces plus fortes, dont on forme des batteries fixes, on les place de maniere qu'elles battent en flanc ou en écharpe (*a*). Si l'on ne peut prendre cette direction pour protéger l'attaque, & qu'en avançant on ſoit obligé de laiſſer la batterie derriere ſoi, il ne faut pas héſiter de ſacrifier cet avantage à un bien plus conſidérable, qui eſt de joindre promptement l'ennemi. Par l'ordre de bataille que je joins ici, je crois répondre à toutes les objections qu'on pourroit me faire ſur l'article du canon. . . .

(*a*) Il eſt bon d'obſerver que, ſi l'on eſt à portée de placer une batterie ſur le flanc de l'ennemi, il faut la diriger de maniere qu'elle batte ſes deux lignes en écharpe; ce qui fait un tout autre effet que par la ligne parallele.

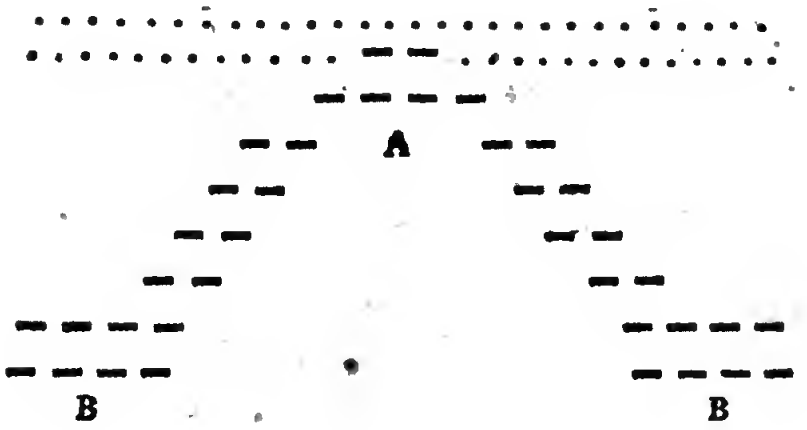
EXPLICATION de la Figure I. de la Planche IV.

1 COHORTES doublées avec les armés à la légere & des pieces à la Suédoiſe dans les intervalles.
2 Batteries qui tirent en écharpe ſur le point de l'attaque.
3 Corps de grenadiers.
4 Seconde ligne mêlée de dragons & d'infanterie.
5 Aîle de cavalerie avec ſes pelotons.
6 Infanterie légere, avec de petits canons, qui longe la montagne pour protéger le flanc de la cavalerie, & incommoder celui de l'ennemi.
7 Huſſards.
8 Ravin qui empêche l'aîle gauche de marcher à l'ennemi.
9 Bois & marais.
10 Corps qui couvrent les flancs de l'infanterie qui attaque.

Si le terrein étoit également uni & ſans obſtacle aux deux aîles, on pourroit attaquer en double oblique, avançant ſes deux aîles & refuſant le centre. Ceci ſe conçoit facilement, ſans qu'il ſoit néceſſaire de multiplier les planches.

Je ferai ſeulement obſerver que dans cet ordre d'attaque, où il y aura deux lignes obliques, ſi l'on part, pour les former, de la diſpoſition parallele, les bataillons s'avançant directement devant eux, s'arrêteront à des diſtances inégales *, comme la figure ci-deſſous le démontre. Lorſqu'ils auront pris leur terrein, ils formeront la ligne par un demi quart de converſion.

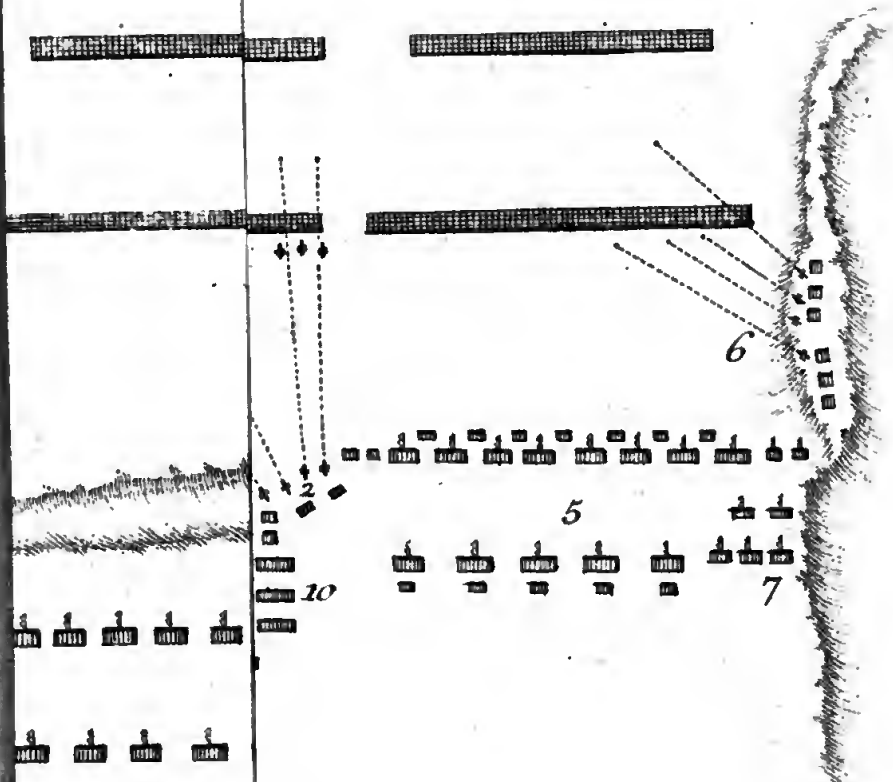
* *V.* la Pl. III. du Tome I. de mon Cours de Tactique.



On voit qu'il ſe forme un enfoncement (A), dans lequel l'ennemi ne peut ſe jetter ſans s'expoſer à être détruit par des feux croiſés ; & les coups de canon, qui partiront de ces obliques, ſerviront encore à favoriſer les points d'attaques (B) ; parce qu'on les dirigera ſur cette partie de la ligne ennemie vers laquelle

on marche. Comme le point eſſentiel eſt de cacher à l'ennemi ſon deſſein, ſoit que l'on parte de la diſpoſition parallele, ou de l'ordre de marche, en avançant les colonnes des aîles plus que celles du centre, pour ſe développer enſuite en oblique, il faut que les troupes, deſtinées à renforcer les deux attaques, ſoient diſpoſées de maniere à s'y porter promptement: l'on doit prendre garde auſſi que l'ennemi ne puiſſe rien conjecturer de leur premier emplacement. C'eſt le terrein & l'adreſſe du général qui dirigeront ces diſpoſitifs.

Fig. 1.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

ARTICLE III.

Différentes manieres d'attaquer uue batterie de canons. Cauſes de la multiplication des bouches à feu. Pourquoi je préfére les dragons à l'infanterie légere pour mêler avec les eſcadrons.

PUISQUE je me ſuis engagé inſenſiblement à parler du canon & de ſes effets, j'expoſerai ici quelques précautions les plus propres à en éviter le ravage, quand on marche à une batterie poſtée & couverte. Si l'on ſe trouve en face, il faut tâcher d'en évitèr la direction, en changeant celle de ſa marche. Cela ne ſe peut faire qu'en tirant ſur ſon flanc droit ou gauche. Avec des bataillons c'eſt une mer à boire, parce que tous leurs mouvemens, ſurtout ceux de flanc, ſont lents & ſujets au déſordre : mais avec des corps courts, comme des demi-cohortes, rien n'eſt plus aiſé & plus prompt ; ils marchent par le flanc auſſi légérement que par le front ; ils eſſuyeront donc une ou deux décharges, tandis que les bataillons en recevront cinq ou ſix & ſe feront écraſer.

Le Roi de Pruſſe donne dans ſes inſtructions, une méthode d'attaquer une batterie qu'il a imaginée, d'après l'expérience. Il ſe préſente ſur deux lignes ; la premiere, après une légere attaque, ſe retire par les intervalles de la ſeconde : l'ennemi croit qu'il n'y a qu'à pourſuivre, & marche en avant, l'attaquant fait alors volte-face & charge avec ſes deux lignes réunies. Les Pruſſiens éprouverent ceci à la bataille de Keſſelſdorf en 1745. Ce village, qui étoit devant la gauche des Saxons, & qu'il falloit emporter pour gagner leur flanc, étoit farci d'infanterie avec plus de trente piéces de canon. Le Prince d'Anhalt le fit attaquer par trois bataillons de grenadiers ſuivis de ſon régiment, ſoutenus par cinq eſcadrons de cuiraſſiers. Cette premiere inſulte ſe fit vivement : mais le feu de l'artillerie, joint à celui de ſept bataillons, parut ſi meurtrier, qu'on tâcha de l'éviter en ſe jettant un peu ſur la droite. On fut repouſſé & l'on renouvella l'attaque avec auſſi peu de ſuccès. Cela enhardit les ennemis à ſortir de leur retranchement, pour ſe ſaiſir des piéces de campagne des Pruſſiens. Le Prince, voyant que par cette ſaillie ils maſquoient leur canon, les fit charger à bride abattue par

V. les Campagnes du Roi de Pruſſe, tom. II. Lettre 4.

un corps de dragons qui entra pêle-mêle avec eux dans le village, pendant que l'infanterie s'emparoit des batteries, ce qui procura le gain de cette affaire. On ſçait que la même faute fit perdre à François I la bataille de Pavie. Celui qui défend une batterie, ne doit donc pas ſe laiſſer emporter avec trop de chaleur à ſuivre l'ennemi après une premiere attaque, qui peut être ſimulée comme celle du Roi de Pruſſe, ou qui ſe répare aiſément par des troupes prêtes à ſoutenir celles qui ont été repouſſées. Il faut attendre que l'on ſoit bien ſûr de ſon déſordre. M. le Duc de Broglio eut cette prudence à Berghen. Il arrêta quelques régimens qui vouloient ſortir de leur poſte, ce qui auroit pû faire perdre le fruit de ſon excellente diſpoſition.

Je ſuppoſe une batterie ſur le flanc de l'Infanterie A. Je la fais attaquer par les troupes 1. Elles dirigent leur marche de maniere à gagner ſon flanc. Si la batterie change ſa direction pour tirer ſur elles, ma ligne marche auſſi-tôt à l'ennemi, ſans attendre qu'on ſe ſoit emparé de la batterie; parce que les troupes, qui l'attaquent, l'occupent aſſez pour l'empêcher de me faire grand mal; & ſi la ligne ennemie eſt forcée, la batterie ſera bientôt enlevée. *V.* la Pl. IV. Fig. 2.

Si c'eſt une batterie qui flanque, la cavalerie comme B *, j'agirai de même; & j'aurai l'avantage que ſi la cavalerie marche en avant, elle perdra l'appui de ſon canon; ſi elle reſte ſur ſon terrein, elle ſe battra avec des avantages, ſon eſſence étant de ſe mettre à la courſe pour charger. Mon ordonnance eſt admirable pour cette opération. Dans le premier exemple, je forme une ligne d'armés à la legere, qui, après quelques efforts ſimulés, ſe retire avec une eſpèce de déſordre vers mes cohortes; dans le ſecond, cette ligne 2 maſque le mouvement que je fais faire aux cohortes * pour ſe jetter ſur le flanc de la batterie.

*V. la Fig. 1.

*V. la fig. 2.

Tous ceux qui ont écrit ſur la guerre, ceux même qui n'avoient que de la théorie, comme Machiavel, ont vû que le feu du canon n'étoit dangereux qu'un moment, & qu'il pouvoit ſe rendre bientôt inutile par l'activité de l'attaquant, ou l'habileté de ſes manœuvres. C'eſt la maniere de le diſpoſer qui peut le rendre dangereux, & lui faire produire un grand effet. Toute cette artillerie, placée devant les bataillons, n'a rien qui m'effraye. Mais ſi elle eſt couverte, de ſorte que l'on vienne donner du nez deſſus, elle cauſera bien plus de dommage

dommage. Soit les quatre cohortes (D), dans les intervalles desquelles j'ai placé douze pieces de canon. Elles sont couvertes par quatre demi-cohortes à quatre de hauteur (E), avec les armés à la légere sur les flancs. Lorsque l'ennemi sera à trois cens pas, les quatre demi-cohortes s'ouvriront pour démasquer le canon. L'ennemi, aussi surpris de ce changement de scène, qu'endommagé par un feu à cartouches des plus fournis, pliera & s'en retournera dans le plus grand désordre. Alors les quatre demi-cohortes (E), & les armés à la légére se mettront à ses trousses. La poursuite n'est plus ici dangereuse comme dans le cas où l'on sortiroit d'un retranchement, parce que s'il arrivoit que les poursuivans fussent ramenés, ils se retireroient en sûreté sous l'appui des cohortes (D), & sous celui de la batterie qui continueroit à tirer. *V.* la fig. 4.

La grande quantité d'artillerie est à la vérité un obstacle de plus pour l'attaquant ; mais qui n'est pas insurmontable & n'empêche pas qu'il ne conserve toujours une sorte d'avantage (*a*). Cet

(*a*) Cet avantage est non-seulement dans des causes morales *, mais il n'est pas difficile de prouver que l'attaquant peut même se donner la supériorité du feu de

* *V.* la premiere partie ch. 6. art. 1.

uſage vient de l'habitude où l'on eſt depuis long-tems de ſe battre de loin & ſans armes défenſives. Il a été imaginé par les Allemands, dont le flegme les porte à combattre de préférence avec l'arme de jet. Quoiqu'il y ait chez eux des têtes aſſez bonnes pour ſentir toute la foibleſſe de l'ordre à trois de hauteur, trop contens de nous l'avoir fait prendre, ils ſe garderont bien de le quitter; parce qu'ils y trouvent leurs avantages, & qu'en ſe ſervant d'un ordre plus ſolide, nous les imiterions, ce qui nous mettroit dans toute notre force. Le choc du François leur a toujours paru ſi redoutable, qu'ils ont cherché à s'en garantir. C'eſt donc cette raiſon qui doit nous porter à ne point nous meſurer avec eux à coups de feu, & à prendre des maximes contraires aux leurs. Ces maximes ſont de mettre en jeu toute notre activité, & de laiſſer la carriere libre à l'impétuoſité na-

---

l'artillerie ſur une armée poſtée. Tous ſes feux ſe réuniſſent à des points fixes, au lieu que l'ennemi tire ſur des troupes en mouvement, qui, par leur diſpoſition, par les petits rideaux du terrein dont elles profitent pour ſe couvrir, évitent le plus grand effet du canon. L'attaquant, quoique ſes troupes avancent, peut ſe ſervir du ricochet, des obus & de petites bombes qui cauſent toujours du déſordre, & jettent la terreur dans celles qui ſont immobiles.

tionale. Une des premieres regles de la Guerre eſt de faire le contraire de ce que l'ennemi nous demande.

Avant de terminer ce chapitre, je dois rendre raiſon de la préférence que je donne aux pelotons de dragons ſur ceux d'infanterie pour combattre avec les eſcadrons. Lorſqu'on a imaginé d'y mêler des pelotons d'arquebuſiers, les eſcadrons de gendarmerie étoient fort gros, peſans & leurs manœuvres aſſez lentes. Ces petites troupes les ſuivoient aiſément & cauſoient un très-grand dommage à l'ennemi dès qu'on s'approchoit. Il eſt vrai qu'elles étoient ſûres d'être ſacrifiées, ſi leur cavalerie étoit battue ; mais on regardoit cela comme un petit inconvénient, eu égard à l'utilité qu'on devoit en retirer. Auſſi, depuis la bataille de Pavie juſqu'à M. de Turenne, tous les bons Généraux s'en ſont ſervis. La cavalerie ayant acquis plus de légereté, on les a cru inutiles ; la maniere dont on l'exerce à préſent, rend ſes mouvemens encore plus rapides : voilà pourquoi les pelotons de chevaux-légers m'ont paru plus convenables. On le ſentira encore mieux dans la ſuite, en ſe repréſentant les opérations dont je parlerai.

Au reſte ce ſyſtême, ainſi que celui des armés à la légeres attachés à l'infanterie, n'eſt qu'un point de perfection, néceſſaire ſur tout ſi l'on prenoit un tiers ou un cinquieme de pertuiſannes. Il ſuffit que les troupes ſoient dans la main du Général, pour s'en ſervir ſelon ſes vûes dans les différentes occaſions; tantôt ſur la ligne, ſur les flancs, dans des poſtes avancés, ou pour les petites eſcortes. Les Romains n'employoient pas toujours les leurs ſur la ligne, ſurtout depuis l'uſage des cohortes. On leur faiſoit occuper des poſtes, ou bien on les mêloit avec la cavalerie.

Non-ſeulement les Grecs & les Romains me fourniſſent des autorités pour mes pelotons de chevaux-légers, mais auſſi les derniers ſiécles; & j'ai pour garants le ſentiment des plus grands Généraux. Sous Charles-Quint, on comptoit dans une cornette de cavalerie ſoixante lances armées de toutes piéces, cent vingt demi-cuiraſſes, & ſoixante chevaux-légers avec des longues arquebuſes. La cornette compoſoit l'eſcadron ſur huit rangs. Les arquebuſiers étoient aux deux premiers à quelque diſtance des lanciers. Ceux-ci formoient deux rangs,

ſuivis des quatre autres de cuiraſſiers ſerrés les uns ſur les autres. Les arquebuſiers, ayant fait leur décharge, s'ouvroient de droite & de gauche pour ſe retirer ſur les flancs, ou derriere l'eſcadron qui alloit auſſitôt à la charge. Quand nous eûmes ſenti l'avantage de cette méthode, on forma auſſi les eſcadrons à rangs ſerrés, & l'on y joignit des pelotons de carabins. Ceux-ci ſe formoient à la gauche de l'eſcadron. Au ſignal du Commandant, ils ſe portoient en avant à cent ou cent cinquante pas, pour faire leur décharge rang par rang *, & ſe retiroient enſuite derriere. Lorſque les ennemis n'en avoient point, l'on ſe donnoit par-là une ſupériorité décidée. S'ils en avoient, on ne pouvoit s'en paſſer, par ce qu'ils ſervoient pour lors à les attaquer, non pas en gros, mais en eſcarmouchant, afin de les empêcher de tirer ſur l'eſcadron qui marchoit pour charger (a). Le Duc de Rohan dit que s'il

* *V.* la deuxieme partie ch. 12.

(a) Les Allemands, depuis Charles-Quint, chargerent en eſcadrons ſerrés; cependant ils ne garderent pas toujours, non plus qu'en France, la juſte proportion du nombre. On voit des occaſions, où il y avoit des eſcadrons qui étoient de 80, de 100, & juſqu'à 120 de front. A la bataille d'Ivry, il y avoit dans l'armée du Duc de Mayenne 1300 lances des Pays-Bas, qui ne formoient que deux eſcadrons.

avoit à former de la cavalerie, il compoſeroit chaque régiment de cinq cens chevaux, dont quatre cens ſeroient armés en gendarmes, cinquante en carabins, & autant en arquebuſiers à cheval *. Je pourrois citer encore bien d'autres autorités, ſi je voulois entrer dans un plus long détail; mais je crois en avoir dit aſſez, pour réveiller les idées de nos bons Généraux, en état de donner du poids à des maximes dont on ne peut conteſter la ſolidité.

* Traité de la Guerre, ch. 2.

CHAPITRE VII.

DES MARCHES ET DE L'ORDRE MÉLANGÉ.

ARTICLE I.

Diſpoſition de marche ſur quatre colonnes, ou ſur deux ; ſon développement. Ordre de bataille carré. Méthode des Romains. Ce qu'il faut obſerver dans une marche.

UNE régle aſſez générale eſt de camper & de marcher dans l'ordre où l'on veut combattre ; c'eſt-à-dire, que les troupes ſoient diſpoſées dans le camp ſelon leur ordre de bataille, & que lorſqu'elles ſe mettent en marche, les colonnes ſoient réglées de ſorte qu'en ſe déployant, les troupes ſe retrouvent dans le même ordre où elles étoient campées. Ainſi, ſi l'on veut combattre avec l'infanterie au centre, & la cavalerie ſur les aîles, celle-ci forme les colonnes de droite

& de gauche, l'infanterie celles du centre: la deuxieme ligne ſuit la premiere, l'artillerie de campagne marche à la tête des colonnes, précédée des troupes légeres, avec des pionniers pour ouvrir les chemins, & les accommoder ſi le terrrein l'exige. La groſſe artillerie & les bagages marchent à la queue, ou forment des colonnes particulieres ſelon le deſſein que l'on a : car ſi l'on marche pour combattre, on s'en débarraſſe, autant que l'on l'on peut, en les laiſſant dans un endroit ſûr avec une eſcorte.

V. La quatrieme partie ch. 10.

Si l'on vouloit combattre mélangé par bataillons & eſcadrons, il faudroit que cette diſpoſition fût réglée avant de partir du camp, & que la marche ſe fît dans cet ordre. Mais comme j'ai aſſez démontré le vice de ce ſyſtême, excepté dans certaines occaſions de défenſive, je n'en donnerai point d'exemple. Je me réduirai au mêlange par brigade, qui eſt moins défectueux, & peut s'employer quelquefois avec ſuccès. Si l'on vouloit ſe former en mêlant alternativement la moitié d'une aîle de cavalerie avec une d'infanterie, on marcheroit ſelon l'ordre de la figure (A). Soit pour combattre en ligne ou ſe mettre en carré, cet ordre peut avoir ſon utilité. Le changement

V. la Pl. V. Fig. I.

des aîles contigues de cavalerie & d'infanterie ſe fait aſſez aiſément pour camper ſi l'on veut dans l'ordre ordinaire.

Si l'on jugeoit à propos de mettre au centre les deux colonnes de cavalerie, & celles d'infanterie ſur les flancs, on auroit la même facilité. On pourroit également marcher ſur deux colonnes, toute la cavalerie à la tête ou à la queue, ou bien les deux aîles de premiere ligne faiſant la tête, & les eſcadrons de ſeconde ligne fermant la marche. A l'égard des troupes légeres, elles font l'avant-garde, l'arriere-garde, & couvrent les flancs comme on le juge convenable. L'ordre de marche, que j'ai donné à la planche XI du deuxieme volume du *Cours de Tactique*, eſt très-flexible. On peut compter plus de vingt manieres de le changer, de le déployer, & de le varier dans la marche même avec la plus grande aiſance.

On dit qu'une armée prête le flanc dans ſa marche, lorſqu'elle la fait en colonne devant une autre qui peut marcher à elle en bataille, ou s'y former ſur ſon flanc avant qu'elle ait pû s'y mettre elle-même. Ceci eſt dangereux lorſque les marches ſont mal combinées : mais quand elles ſe font de ſorte que l'on peut

ſe mettre en bataille ſur le flanc, avec autant de promptitude que ſur le front; que les Généraux, qui commandent les colonnes, ſçavent les manœuvres qu'ils doivent faire dans l'un & l'autre cas; que la diſpoſition des troupes dans les colonnes eſt établie ſuivant la nature du pays où l'on paſſe, il n'y a plus de danger. Alors ce qui paroît une témérité ou une imprudence aux yeux de la routine, devient une entrepriſe toute ordinaire.

Je ſuppoſe que l'on ait du moins une heure pour ſe mettre en bataille, (ſans quoi il faudroit qu'un Général fut bien négligent, ou bien mal ſervi par les détachemens qui doivent éclairer ſa marche de toutes parts.), l'armée, qui ſera ſur quatre colonnes, comme dans la figure (A) ou comme dans la Pl. XI. du ſecond volume du *Cours de Tactique*, aura tout le tems de s'étendre & de ſe former ſur telle diſpoſition que la nature du terrein l'indiquera, ſur-tout ſi elle ne paſſe pas quarante mille hommes. Une plus nombreuſe demanderoit plus de colonnes, ou bien elles ſeroient plus allongées, & la manœuvre par conſéquent plus lente (*a*).

V. la Pl. V.

(*a*) Ces ſortes de marches ſe trouvent ſouvent dans

J'appelle ma diſpoſition de marche ſur quatre colonnes, *ordre carré*, parce qu'il eſt en effet plus propre à former promptement cette évolution, ſans qu'il le ſoit moins pour toutes les autres. Par exemple, ſi je voulois faire un carré long, la cavalerie couverte de l'infanterie, & les équipages dans le milieu, la demi-colonne de cavalerie & celle d'infanterie de la gauche qui ſont à la tête, feroient une contre-marche *, & de même les deux demi-colonnes de la queue de la droite (*a*). Les cohortes (5) (6) formeront deux plélions * qui ſe placeront chacun au centre d'une des lignes de cavalerie; les dragons en réſerve & les équipages reſteroient au milieu. Les

* *V.* la Pl. V. Fig. I.

* Carré long ou colonne vuide.

une guerre défenſive : elles ſont ſur-tout dangereuſes, ſi l'on a des défilés à traverſer. Les alliés furent attaqués à Senef par le Prince de Condé, parce qu'il s'apperçut que la moitié de leur armée, qui avoit paſſé un défilé, ne pouvoit ſecourir l'autre. Ils faiſoient cette marche devant lui pour gagner la plaine de Mons. Le Prince ſe hâta d'attaquer ſans attendre toute ſon infanterie : mais la hauteur du fay fut ſoutenue; toute l'armée ennemie revint, ce qui engagea une action des plus meurtrieres & fort indéciſe. Quand on fait une marche devant l'ennemi, on tâche de la maſquer par un grand corps de cavalerie & de troupes légeres, qui ſe porte ſur lui, ſans cependant ſe mettre hors de portée de rejoindre l'armée, & d'être ſecouru.

(*a*) Si la plaine étoit unie & ſans obſtacle, on feroit paſſer les eſcadrons par les diſtances entre les cohortes qui marcheroient par le flanc.

colonnes d'infanterie formeroient les petits côtés, & ſe repliant en tête & en queue couvriroient les flancs de la cavalerie. Les angles ſeront renforcés par des grenadiers (2) & une partie de l'artillerie *, le reſte ſera ſur les faces & devant les pléſions. On pourra encore ſe ſervir des chariots d'équipages pour couvrir les petits côtés. Les armés à la légere de l'infanterie ſe porteront à l'ordinaires devant les cohortes, ou borderont les chariots ; ceux de la cavalerie devant les eſcadrons. Ils pourront encore ſervir ainſi que des grenadiers pour occuper les maiſons, éminences, ravines & autres lieux couverts qui ſe trouveroient ſur la ligne ou à portée d'en être défendus, & que l'on ne pourroit négliger ſans riſque.

* *V.* la Fig. 2.

Il ne faut que jetter les yeux ſur cet ordre de bataille pour en ſentir toute la force. L'infanterie, couverte des chariots & de chevaux de friſe, doit être inébranlable ; mes cohortes à huit de hauteur ne ſeroient pas moins fermes ſans ce rempart. La cavalerie eſt ſoutenue par le feu des deux pléſions, ainſi que par celui du canon qui eſt devant eux. Celui des angles peut tirer de même en écharpe ſur l'ennemi, & le feu des cohortes 3. pro-

tége encore les flancs, quand même elle marcheroit cent pas en avant. L'intérieur du carré, malgré les équipages, eſt entiérement dégagé : les troupes peuvent ſe porter par tout avec facilité. Cette diſpoſition eſt donc ſolide, en même-tems ſuſceptible d'action, & beaucoup plus que le carré équilatéral.

S'il étoit queſtion de ſe former en ligne ſur le front ou ſur l'un des côtés dans l'ordre ordinaire, j'en ai expliqué la manœuvre * : mais ſi en ſe formant de cette maniere, au lieu de mettre toute la cavalerie ſur les aîles, on vouloit prendre un ordre mélangé, il n'y auroit aucune difficulté dans le développement : prenons pour exemple un des côtés (H) ; car le front ſe conçoit aiſément, & ſervons-nous de la figure (A). L'infanterie de la colonne de gauche gagne du terrein en arriere, pour faire place à la cavalerie de la colonne voiſine qui vient prendre le ſien. L'infanterie de la ſeconde colonne marche pour ſe former à la gauche de la cavalerie (O), ce qui compoſe la premiere ligne. La ſeconde ſe forme par des mouvemens ſemblables. Les quatre cohortes (5) feront le centre de la premiere ligne ; les ſix eſcadrons de dragons (4) celui de la ſeconde. Ces corps

* *V.* Cours de Tactique, tom. II. ch. 10.

V. la Pl. V. Fig. 1.

rempliront le vuide des équipages qui ſe retireront ſur le derriere avec une eſcorte. Les ſix autres eſcadrons (7) ſeront ſur les aîles ; ou bien ſi celles-ci ſont en l'air, on les mettra en réſerve, & l'on appuiera les flancs avec des chariots défendus par de l'infanterie. Les quatre cohortes (6), demeureront en réſerve, & deux autres que l'on tirera de la ſeconde ligne ſerviront, avec des grenadiers, pour ſoutenir les flancs. De cette maniere l'infanterie a de la cavalerie derriere elle, la cavalerie de l'infanterie à droite & à gauche *. La même diſpoſition ſeroit à la deuxieme ligne ſi l'on étoit tourné (*a*). Elle ne ſe formeroit pas moins aiſément, quoique les armes ne fuſſent point mêlées dans les colonnes ; c'eſt-à-dire ſi les deux colonnes de droite & de gauche étoient de cavalerie & les deux du centre d'infanterie, ou *vice verſa*. Il ne faudroit que tranſpoſer deux demi-colonnes de droite à la tête, & deux demi-colonnes de gauche à la queue : les troupes, qui doivent reſter en réſerve ou couvrir les flancs, ſe placent ſans nul embarras.

* *V.* la fig. 3.

(*a*) La troiſieme figure repréſente cet ordre de bataille formé.

Si l'on marchoit ſur deux colonnes & celle d'équipages au milieu, la cavalerie de premiere ligne ſeroit à la tête ; l'infanterie ſuivroit, la cavalerie de ſeconde ligne ſeroit à la queue : la réſerve feroit l'arriere-garde, & la plus grande partie des troupes légéres l'avant-garde ; le reſte réparti ſur les flancs. Cette diſpoſition de marche eſt encore une des plus propres pour ſe mettre en carré ; parce qu'il ne faut que fermer les intervalles des colonnes, ce qui s'exécuteroit par la cavalerie, qui occuperoit alors deux des côtés : ou bien l'on reſteroit en carré-long, fermé d'un côté par la réſerve, de l'autre par des troupes légéres ſoutenues de quelques eſcadrons. *V.* la Fig. 4.

Lorſque Corbulon s'approcha d'Artaxate capitale de l'Arménie, il fit ſa marche dans un ordre ſemblable ; parce qu'il craignoit d'être ſurpris & enveloppé par la nombreuſe cavalerie & les nuées de troupes légéres de Tiridate (*a*). Si l'on veut ſe mettre en bataille faiſant front ſur l'un ou l'autre côté, on n'a qu'un à

(a) *Latere dextro tertia legio, ſiniſtro ſexta, mediis decumanorum dilectis, recepta intra ordines impedimenta & tergum mille equites tuebantur, quibus juſſerat ut inſtantibus cominus reſiſterent, refuges non ſequerentur.* Tacite annales, lib. XIII.

droite ou un à gauche à faire. La ſeconde ligne ſe rapproche de la premiere, & les bagages ſe retirent derriere elle. Si l'on veut faire front à la tête, on ſe forme par les mouvemens contraires à ceux par leſquels on eſt parti du camp, afin de ſe trouver dans le même ordre.

J'ai placé dans tous ces ordres de marches les équipages au centre, parce que j'ai ſuppoſé qu'ayant une longue traite à faire à travers des pays ouverts, on eſt obligé de les mener avec ſoi. Dans tout autre cas on ne les mêle point avec les colonnes de troupes, lorſqu'on eſt aſſuré de la poſition de l'ennemi. Si l'on marche en avant, ils viennent à la ſuite : ſi l'on cotoie, ils filent ſur le côté qui n'eſt pas vers l'ennemi : ſi l'on ſe retire, ils prennent le devant : & ſi l'on a deſſein de combattre, on les laiſſe ſous la place la plus voiſine.

On obſerve dans les marches d'être muni de tout ce qui eſt néceſſaire pour faire des ponts ſur les gros ruiſſeaux (*a*), & lorſqu'une colonne ſe trouve arrêtée, ou obligée de défiler, le Chef, qui la

(*a*) Ces ponts faits de madriers, doivent être fort larges & aſſez nombreux pour y paſſer ſur le même front que l'on marche.

méne

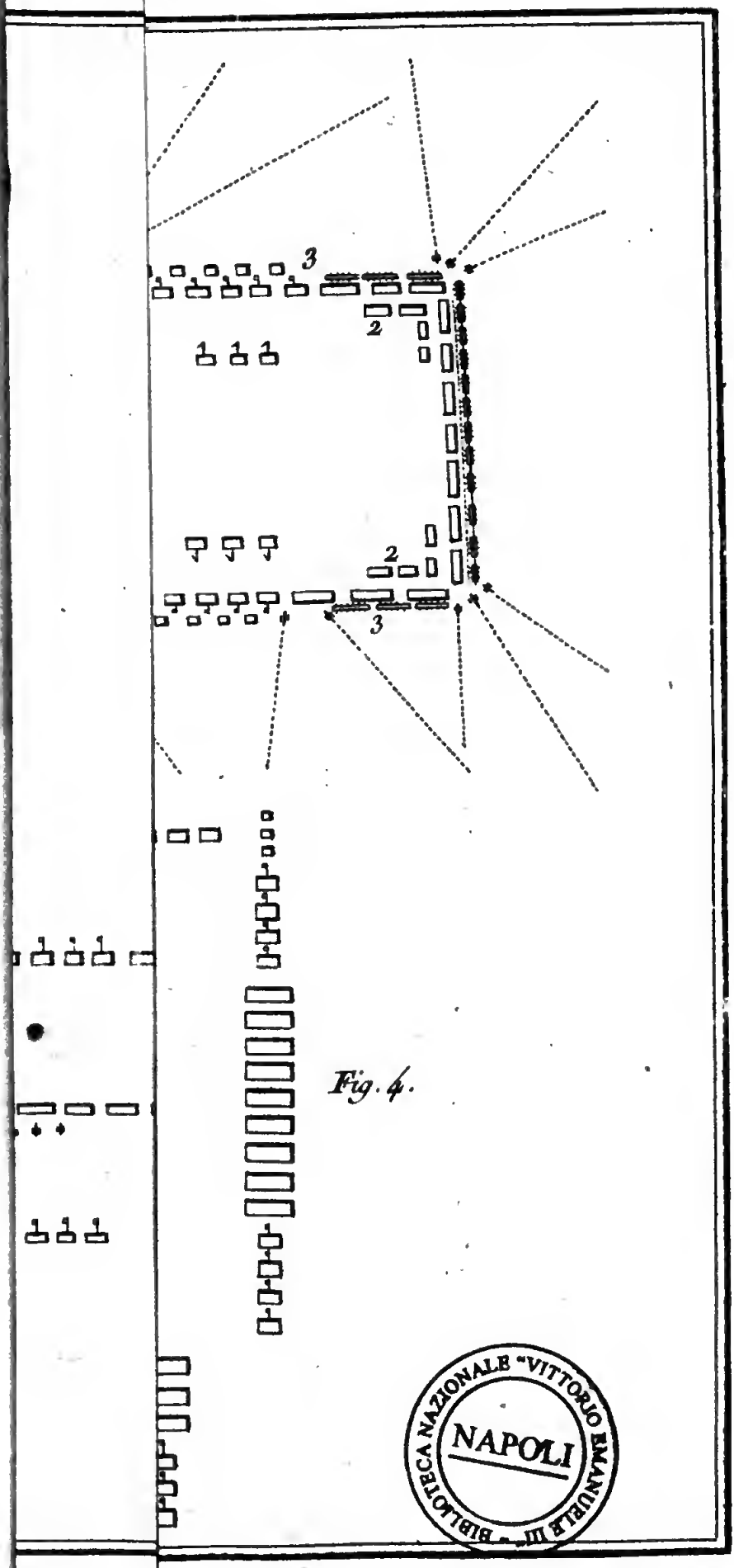


Fig. 4.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

méne doit en donner avis aux autres, pour qu'elles ne continuent point à marcher, avant que celle-ci ne puiſſe les ſuivre à même hauteur. Il faut encore avoir attention de ne pas laiſſer couper les colonnes, de la tête à la queue, par un ruiſſeau de difficile accès, par des marais, ou par des bois. Il faudroit alors diriger ſa marche de maniere à les laiſſer ſur l'un ou l'autre flanc : car ſi l'ennemi paroiſſoit dans ce moment, les colonnes ne pourroient plus s'entre-ſecourir. Il n'eſt pas moins important de ne pas camper dans une pareille ſituation : quoique l'on faſſe des communications, cela donne toujours à l'ennemi beaucoup d'avantage ; parce qu'il peut amuſer d'un côté, pendant qu'il portera la meilleure partie de ſes forces ſur l'autre, & que les deux aîles ne peuvent ſe communiquer qu'en défilant.

ARTICLE II.

Du mêlange des armes par brigades ; terrein qui convient le mieux à cette diſpoſition. Précaution pour l'appui d'une aîle de cavalerie. Obſervations ſur le mélange. Diverſes manieres de s'y diſpoſer.

V. ſon livre des *Nouvelles Découvertes.*

LE Chevalier de Folard a beaucoup écrit ſur la néceſſité du mêlange des armes. J'ai aſſez démontré dans mon *Cours de Tactique* le défaut de l'interpoſition par bataillons & eſcadrons. Je ſerois moins oppoſé au mêlange par brigades. Pluſieurs eſcadrons de front, peuvent charger avec ſuccès de la cavalerie ou de l'infanterie, ſoutenus par les brigades d'infanterie collatérales. Si c'eſt l'infanterie qui eſt chargée, la cavalerie qui eſt derriere la ſoutient, & celle qui eſt ſur ſes côtés peut prendre l'ennemi en flanc ou profiter de ſon déſordre. L'infanterie de ſeconde ligne arrêtera l'ennemi qui aura battu la cavalerie de la premiere ; elle ſe préſentera pour fermer la trouée : mais il faut que celle-ci ait des intervalles ſuffiſans pour l'échappement des

eſcadrons battus (*a*). Mes cohortes conviendroient mieux ici que des bataillons, parce que ces intervalles donnent priſe ſur les flancs à la cavalerie victorieuſe. Une cohorte à huit, ou ſeulement ſix de hauteur, eſt en état de réſiſter, ſecondée ſurtout des armés à la légére, qui, dans cette occaſion, ſe tiendront derriere, & fuſilleront à bout portant tout ce qui paſſeroit dans les intervalles. Il faut penſer que dans cette action, la brigade de cavalerie aura été cinquante pas au moins au-devant de l'ennemi. Dès qu'elle eſt pliée, celle d'infanterie qui eſt derriere, doit s'avancer avant que le terrein ſoit déblayé des fuyards. Elle en rencontrera pluſieurs, & en même-tems l'ennemi qui ſera à leurs trouſſes. Il lui faut donc des intervalles, & il eſt néceſſaire qu'elle regagne vite le terrein perdu, pour arrêter les troupes de la ſeconde ligne ennemie qui, dès-qu'elles verront la

(*a*) Il ne faut pas ſe figurer qu'un eſcadron repouſſé, ſoit par de la cavalerie ou de l'infanterie dont il ſe ſera approché, caracole & obſerve, en ſe retirant, d'aller à un intervalle qui ſera ſur ſa droſte ou ſur ſa gauche. Il ſe replie ſur lui-même en déſordre. Les anciens, qui n'étoient pas ſerrés comme nous dans le rang, avoient la facilité de faire le demi-tour par homme. La cavalerie Eſpagnole, & les huſſards, quand ils chargent par eſcadrons, font de même : c'eſt pourquoi ils ſe retirent avec moins de confuſion.

trouée faite, viendront en diligence pour s'y jetter. Cette infanterie ayant fermé le vuide, la cavalerie ſe ralliera, & prendra ſa place à la ſeconde ligne.

Malgré toute la force que l'on prétend trouver dans cet ordre, incomparablement meilleur que le mêlange par bataillon & eſcadron; je le croirai toujours plus propre à la défenſive qu'à l'offenſive. L'eſſence de la cavalerie étant de faire ſes mouvemens avec rapidités & de s'étendre pour envelopper les flancs de l'ennemi, elle eſt mieux placée, ſur les aîles que partout ailleurs. Il n'y a que la ſituation des lieux inégaux, qui puiſſe déterminer à faire une autre diſpoſition. Sans prétendre mettre toute l'infanterie au centre, on peut mêler la ſeconde ligne de bataillons & d'eſcadrons, & ſoutenir les aîles de cavalerie par des pléſions (*a*).

V. la Pl. VI. Fig. I.

Le point principal eſt d'avoir toujours des appuis, & d'y ſuppléer par la diſpoſition, lorſqu'on en manque. Si l'on ne veut point attendre le combat dans ſon poſte, & que l'on marche en bataille, le terrein change d'un moment à l'autre,

(*a*) Ces pléſions ſont des carrés longs, vuides, dont on a pu voir la formation ci-devant au chapitre V, article II. p. 191.

s'ouvre ou se resserre. L'aîle de cavalerie peut donc souvent être en l'ain : la seconde ligne devroit alors s'étendre pour remplir le vuide. Si l'on a mis un plésion à l'extrémité de l'aîle, elle sera dispensé de cette précaution ; mais la réserve se portera sur le flanc au terrein (1) pour le garantir, & tomber sur l'ennemi qui s'y replieroit. *Idem.*

Si l'aîle de cavalerie étoit appuyée à des hauteurs, on y placeroit de l'infanterie légére, qui méneroit avec elle des amusettes (*a*), ou des petits canons de montagnes, qui se manœuvrent aisément & se portent partout. Ils suivroient le mouvement de la ligne ; ils en protégeroenit le flanc, & donneroenit à l'ennemi bien des inquiétudes par leur feu. Si l'on s'appercevoit que l'ennemi voulut occuper ces hauteurs avec de l'infanterie, on renforceroit la sienne pour l'en chasser, & en demeurer maître. Quand c'est une levée qui se prolonge sur le flanc de la cavalerie, on doit y jetter quelques bataillons : comme il y a souvent des fossés assez difficiles, quoique l'ennemi dé-

(*a*) Cette arme de l'invention du Maréchal de Saxe porte fort loin. Les fusils boucaniers, longs de cinq pieds huit pouces, serviroient encore ici très-utilement.

bordât, il ne pourroit les attaquer par le flanc, parce qu'il ſeroit néceſſaire, pour cet effet, qu'il paſſât le foſſé, & qu'une ſeule diviſion peut fermer la chauſſée dans toute ſa largeur. Lorſqu'on eſt appuyé à une riviere ou un lac, on a un moyen bien ſûr de protéger ſon flanc, & d'inquiéter celui de l'ennemi. Ce ſont des bateaux plats armés qui portent ſoixante hommes & deux pieces de canon, il y a un parapet pour couvrir les ſoldats. Si l'on deſcend la riviere, on s'en ſervira avec encore plus de ſuccès que s'il falloit la remonter. Il ne faut pas négliger de faire paſſer des troupes, pour occuper les hauteurs qui ſeroient de l'autre côté de la riviere, & aſſez proches pour en être dominé : car ſi l'ennemi s'y portoit avec du canon, le flanc ſeroit inquiété de maniere à ne pouvoir ſoutenir ſa poſition.

Les partiſans du mêlange des armes, ont pour maxime que les deux réunies contre une ſeule, doivent néceſſairement l'emporter ; que la cavalerie oppoſée à l'infanterie, ſans être elle-même ſoutenue d'infanterie, ſera battue. Ils peuvent encore alléguer, qu'en mettant toute la cavalerie aux aîles, dans le deſſein d'envelopper l'ennemi, cela ſera inutile, s'il

eſt appuyé ; s'il ne l'eſt point & qu'il ſoit inférieur, il aura pris un ordre défenſif *. La cavalerie, en le tournant ſera obligée de ſe ſéparer ; elle trouvera la ſeconde ligne auſſi forte que la premiere, les flancs couverts par des chariots & la réſerve derriere. Il faut convenir que ces objections ſont fortes & paroiſſent fondées : néanmoins je ne me départirai point de l'opinion où je ſuis, que cet ordre ne convient qu'à la défenſive. La preuve s'en tire des objections que je me ſuis faites. L'armée inférieure & ſans appui eſt obligé de le prendre ; la cavalerie, qui veut l'envelopper, doit faire de grands mouvemens & parcourir un long circuit ; car il ne faut pas qu'elle manœuvre ſous le feu du flanc de l'ennemi, dont le canon, la tireroit à cartouches. Ce n'eſt pas le cas de mener de l'infanterie mêlée avec elle. La diſpoſition de l'ennemi connue, on fera marcher un corps d'infanterie avec du canon pour attaquer le flanc, & la cavalerie qui ſera derriere le ſoutiendra. Si elle eſt aſſez nombreuſe, elle tournera auſſi ſur la ſeconde ligne, avec tous les Huſſards & l'infanterie légére.

* V. la Pl. V. Fig. 2. ou 3.

On a cité l'exemple d'Henri IV à la bataille d'Ivry : mais, outre que la plus

grande partie de l'infanterie étoit au centre, ce Prince n'avoit accollé ſes eſcadrons de bataillons, que pour ſuppléer à l'infériorité de ſa cavalerie (*a*). Les eſcadrons de lanciers étoient fort gros; ils ne chargeoient qu'au trot, & la cavalerie perdoit moins qu'elle ne feroit à préſent, la protection de l'infanterie. Celle-ci étoit ſur dix rangs, en état par conſéquent de ne pas craindre l'abandon de la cavalerie. Sans m'arrêter à la remarque du Chevalier de Folard, qu'elle étoit hériſſée de piques, j'obſerverai ſeulement que tous les bons Tacticiens ont toujours cru, qu'il étoit néceſſaire d'être ſur une certaine profondeur, les uns plus, les autres moins, & que ſans cela il ne fal-

(*a*) L'armée Royale étoit de dix mille hommes de pied & de 2300 chevaux : celle de la Ligue de 13000 hommes d'infanterie & de 4000 chevaux. Toute l'artillerie conſiſtoit de part & d'autre en quatre pieces. L'armée du Roi étoit rangée ſur une ſeule ligne, ſelon l'uſage des ſiecles précédens, qui exiſtoit encore. Le Maréchal de Biron commandoit une réſerve. L'armée du Duc de Mayenne étoit de même ; mais les deux pointes avançoient en forme de croiſſant, choſe aſſez mal imaginée. Les eſcadrons de lanciers étoient de quatre, cinq, à ſix cens hommes. Celui, à la tête duquel combattit Henri IV, avoit cinq rangs, chacun de 120. En fait de Tactique on ſe trompe ſouvent de s'autoriſer par des exemples. On a cité Henri IV. à la bataille d'Ivry pour le mélange, mais on voit que le Duc de Mayenne étoit de même & fut battu. Toute diſpoſition doit ſe régler ſur certaines circonſtances, ſur les lieux & la nature des troupes.

loit pas penſer à l'ordre mêlangé. Diſons plus, c'eſt que l'on ne peut eſpérer rien de bon d'un ordre mince ; auſſi faut-il ſe battre à coups de canon, comme l'on fait à cette heure, (choſe pitoyable) & l'on ne peut plus citer une manœuvre raiſonnable d'infanterie.

Voici une diſpoſition qui me paroît une des plus ſolides que l'on puiſſe trouver dans l'ordre mêlé, & qui eſt également propre contre une ligne d'infanterie ou de cavalerie. Les eſcadrons ſe tiennent ſoixante pas en arriere, vis-à-vis des intervalles. Les armés à la légére & les pelotons de chevaux-légers ſe portent en avant, pour tirer ſur l'ennemi pendant qu'on s'approche. Quand on eſt prêt de ſe choquer, ils ſe retirent, les premiers derriere les cohortes doublées, & les ſeconds derriere les eſcadrons (*a*). Une ou deux cohortes ayant percé & ouvert la ligne

V. la Pl. VI. Fig. 2.

(*a*) Il faut que les chevaux-légers qui compoſent les pelotons, ſoient inſtruits à charger à files ouvertes de trois pieds & demi au moins. Ils ne ſont pas fait pour donner le coup de poitrail ; mais pour attaquer une troupe en flanc ou de front, quand elle n'eſt pas aſſurée. Cette méthode eſt néceſſaire auſſi lorſqu'ils tirent, parce que le premier rang fera aiſément le demi-tour par homme, pour paſſer derriere le ſecond, ou bien celui-ci prend la tête du premier.

ennemie, les armés à la légére la prendront en flanc, & les eſcadrons, qui la trouveront ébranlée, acheveront de la rompre. On la livrera aux armés à légére & aux pelotons de chevaux-légers, pour la diſſiper : en même tems les cohortes remiſes en ordre, pouſſeront à la ſeconde ligne ; ſuivies des eſcadrons.

Si l'on a beaucoup de cavalerie, ou qu'elle ſoit meilleure que celle de l'ennemi, & que l'on croie pouvoir le déborder, ceci ſeroit mal placé : mais ſi l'on eſt plus foible, c'eſt un moyen pour ſe renforcer & ſe paſſer d'une ſeconde ligne ; des réſerves ſuffiroient. Si je voulois faire le même mêlange par brigade, j'obſerverois de poſter tous les pelotons de chevaux-légers ſur les flancs, derriere les derniers eſcadrons de chaque brigade ; parce qu'ils l'empêcheront d'être tournée lorſqu'elle ſortira de la ligne pour charger.

V. la Pl. VI. Fig. 3.

On ne peut déſapprouver M. de Folard d'avoir cherché à rapprocher les deux armes ; mais il faut ſçavoir dans quel cas il eſt à propos de les mêler, & la maniere de le faire pour s'en ſervir avec ſuccès. On voit, par les exemples ci-deſſus, que les corps courts & aſſez profonds,

de même que les eſcadrons légers, y conviennent le mieux (*a*). Ce genre de Tactique n'eſt pas ſupportable avec nos bataillons ; auſſi ma maniere de combattre paroît à préſent un roman : on n'eſt plus dans l'habitude de voir des troupes ſe charger & s'aborder ; tout ſe réduit en affaire de poſte, parce qu'on ne peut pas faire autrement, & que l'infanterie n'oſe pas ſe commettre en plaine contre la cavalerie.

Je finirai ce chapitre par la démonſtration d'une des meilleures manieres de ſe diſpoſer, pour ſoutenir une aîle de cavalerie ſur la défenſive (*b*). Tant que la ligne ſera en mouvement, les pléſions que je mets devant elle, marcheront de front & directement : mais auſſitôt qu'on ſera arrêté & l'ennemi prêt à charger, *V.* la Pl. VI. Fig. 4.

(*a*) Pluſieurs Majors de cavalerie ſont convenus avec moi, que c'étoit une mer à boire de mener un eſcadron de 80 de front, comme ils l'ont été juſqu'en 1762 ; que la meilleure formation ſeroit à 32 de front ſur trois rangs, pour n'être qu'à 48 quand on voudroit les mettre ſur deux. La plûpart croient le troiſieme rang inutile & préférent d'augmenter le front. Cela eſt bon quand il le faut pour remplir le terrein : d'ailleurs trois rangs ſont toujours plus forts ; le troiſieme eſt à l'égard des deux premiers, ce qu'eſt la ſeconde ligne à l'égard de la premiere pour remplir les vuides.

(*b*) J'en ai donné d'autres exemples dans *le Cours de Tactique*. V. *la deuxieme partie, ch. 5. art 2. troiſieme partie ch. 7. art. 2.*

16

le commandant de chaque pléſion lui fera prendre une poſition oblique, de ſorte que les feux de la tête & de la face (2). puiſſent ſe croiſer avec ceux de l'autre pléſion. L'ennemi n'oſera braver cette diſpoſition, & s'il le fait, il eſſuyera un feu très meurtrier; en même tems il ſera chargé par la ligne qui le renverſera aiſément. Si, contre toute attente, il étoit victorieux, il ne pourroit ſuivre ſon avantage ſans paſſer à travers les pléſions, qui le chaufferoient par un même feu croiſé, tiré de la queue (3). & de la face (4), tandis que la tête & la face (2). tireroient ſur la ſeconde ligne. Cela doit cauſer du déſordre dans ſes eſcadrons, & donner le tems aux miens de ſe rallier (*a*).

Pour tirer encore un meilleur parti de mes pléſions, on peut les couvrir de la ligne juſqu'au moment où l'ennemi ſera en mouvement pour attaquer. Alors, on les pouſſera en avant, & cette ſubite apparition, ſuivie d'une tempête de coups de fuſils, ne l'étonnera pas peu. Je la crois même capable de le décourager au

(*a*) Cette diſpoſition ſuppoſe que l'on eſt foible en cavalerie : auſſi l'on peut ſe paſſer avec elle d'une ſeconde ligne. Il ſuffira d'avoir quelques eſcadrons de réſerve pour ſuppléer à tel endroit qui plieroit, ou boucher une ouverture.

point de le faire rétrograder, mouvement dont je profiterois ſur le champ. Cet ordre équivaut à celui que j'ai donné dans le *Cours de Tactique* *, pour le même objet, où j'emploie des redoutes. Que l'on vienne me citer après cela les ronds, les triangles & les octogones de MM. de Puiſégur & de Santa-Crux. Je fais certainement grand cas de leurs ouvrages, mais non pas ſur cet article.

* Tom. II. p. 273.

On trouve dans Procope quelques ordres de bataille en rond qui étoient alors fort pratiqués par les Maures. Ces Peuples, qui avoient peu de connoiſſance de la Tactique, ne ſçavoient rien de mieux que de ſe parquer, & d'attendre l'ennemi dans cette diſpoſition. Cependant, voici une raiſon qui pouvoit les y déterminer. Comme ils avoient affaire aux Vandales, dont preſque toutes les forces étoient en cavalerie armée péſamment, ils croyoient ne pouvoir en ſoutenir le choc, ni s'en garantir dans les plaines d'Afrique, qu'en prenant un ordre fermé. Ils menoient auſſi avec eux beaucoup de chameaux dont ils ſe remparoient *. L'antipathie des chevaux pour cet animal a ſouvent fait penſer qu'on ne pouvoit rien oppoſer de meilleur à la cavalerie. Cabaon, chef d'une ar-

* *V.* la quatrieme partie ch. 2. p. 13.

mée Mauresque, s'en servit avec succès. Il en avoit fait plusieurs rangs qui enveloppoient son orbe ; & ces rangs étoient mêlés de jeunes soldats armés de boucliers avec des zaguaies *. Les Vandales balancerent long-tems avant de les attaquer. A la fin s'étant approchés, leurs chevaux s'affrayerent tellement qu'ils ne purent les gouverner. Les Maures, voyant ce désordre, sortirent sur eux & les défirent *. C'est l'occasion & les circonstances qui donnent de la valeur à des choses qui, en d'autres tems, ne seroient que de vains épouvantails. Si les Vandales avoient eu des archers, & qu'une partie de leur cavalerie, armée de lances, eût mis pied à terre, ce foible retranchement eut été bientôt forcé.

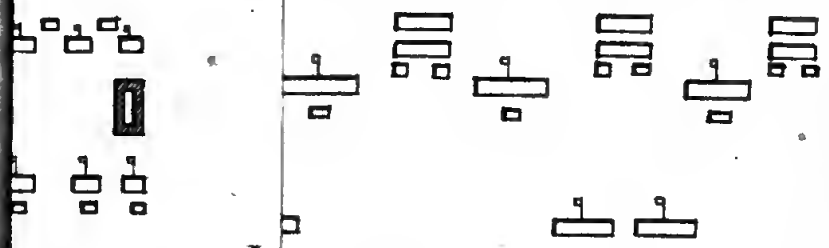
* Espèce de lance.

* Procope Guerre des Vandales, liv. I. ch. 8.

Salomon, Général de l'Empereur Justinien, ayant affaire à ce même peuple Mauresque, sçut bientôt connoître le moyen de le vaincre dans une disposition semblable. Il fit mettre sa cavalerie à pied, & ordonna de se couvrir seulement du bouclier contre les traits. En même tems il choisit cinq cens hommes, qui eurent ordre de ne se servir que de l'épée pour tuer les chameaux. Il les mena lui-même à l'ennemi, & s'étant fait jour dans la circonférence, les Maures s'enfuirent de

Idem. Liv. II, ch. 11.

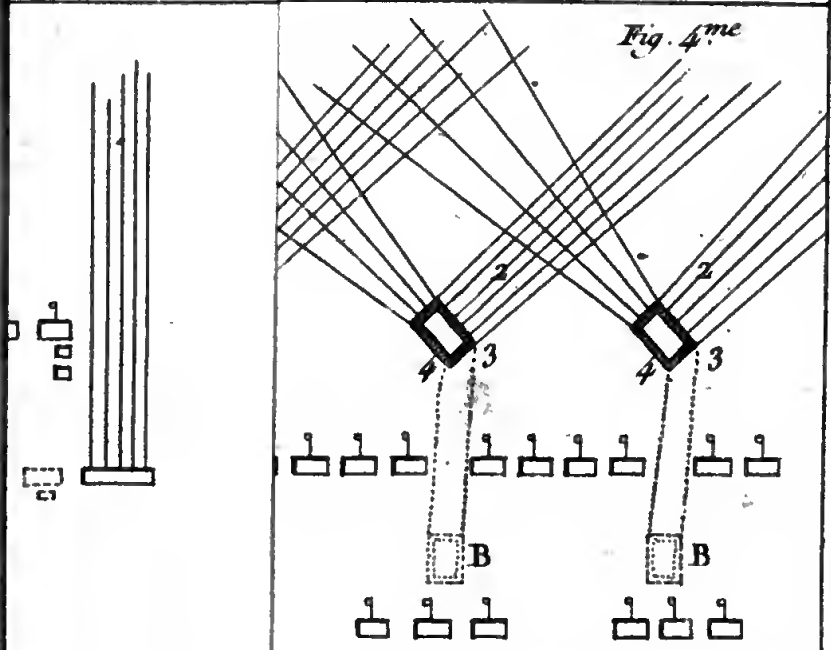
Fig. 2me



I

aillons et Escadrons.

Fig. 4me



Ligne

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI

tous côtés. Il faut remarquer que parmi les Nations barbares, chacune étant fixée à un genre de milice, elle ne connoiſſoit que cette ſeule maniere de combattre. Dès qu'on lui oppoſoit un ordre nouveau & inattendu, elle étoit déconcertée, ſçavoit rarement prendre un parti, & donnoit preſque toujours dans le piége. On verra ſur la fin de cet ouvrage que nous avons été de même juſqu'au quinzieme ſiecle.

CHAPITRE VIII.

PASSAGES DES RIVIERES, DES DÉFILÉS ET DIFFÉRENS ORDRES DE RETRAITE.

ARTICLE I.

Maniere de repaſſer une riviere devant l'ennemi. Obſervation ſur cette manœuvre. Diverſes précautions. Exemple d'une armée qui paſſe une riviere, ayant l'ennemi en tête & en queue. Méthode des Anciens.

LORSQU'ON veut repaſſer une riviere devant l'ennemi, l'on ſe débarraſſe des bagage, du parc & de l'hôpital, qu'on fait paſſer avec une eſcorte (*a*). L'endroit le plus favorable pour établir le

(*a*) Cette précaution eſt indiſpenſable, parce qu'un corps de troupes ennemies peut paſſer au-deſſus ou au-deſſous, & les enlever avant qu'on ait pû les ſecourir.

pont

pont eſt un recoude concave, comme le côté du convexe l'eſt pour celui qui marche en avant. On aura eu ſoin de porter au-delà un détachement d'infanterie avec du canon, qui ſe placera le long de la rive, de maniere à flanquer les ouvrages qui ſont à la tête des ponts. On établira, auſſi de droit & de gauche, des batteries pour proteger les flancs de l'armée, & tirer ſur l'ennemi qui voudra les embraſſer : ces batteries ſe rapprocheront à meſure quon ſe reſſerra. S'il y a une enceinte de redoutes à la tête des ponts, la retraite ſe fera aiſément & ſans riſques, comme celle de M. le Prince de Conti en 1745. * Je ſuppoſe du moins qu'on en aura conſtruit deux en avant du concave, pour aſſurer la retraite de l'arriere-garde: l'infanterie (1) qui la compoſera, ſe mettra en potence appuyée à la riviere : les dragons ou chevaux-légers ſeront dans l'interieur *, les bataillons jetteront devant eux leurs chevaux de friſe ; ſi c'étoit des cohortes, elles n'en auroient pas beſoin. Les feux de l'autre rive empêcheront l'ennemi d'attaquer les flancs ; il ne pourra charger que la tête & ſur un front égal. Si l'infanterie eſt bonne, il doit être repouſſé ; alors les dragons ſortent & le ſuivent

V. Cet exemple dans la quatrieme partie, ch. 1. art. 1.

* *V.* la Pl. VII. Fig. I.

assez pour l'éloigner. Ils reviendront, passeront tout de suite le pont, & les dernieres troupes de l'infanterie se mettront en bataille entre les deux redoutes. Lorsqu'elles repasseront le pont, l'ennemi n'osera encore s'approcher de l'enveloppe, ni attaquer les redoutes, parce qu'il se fourcroit dans un coupe-gorge: on aura donc le tems de replier le pont; & ce qui restera dans les redoutes & dans le retranchement, se jettera dans des batteaux que l'on tiendra prêts, & gagnera l'autre bord.

Quand on est attaqué dans une pareille opération, il est rare que ce soit par toute l'armée, parce qu'on n'attend pas, pour l'exécuter, que l'on ait l'ennemi sur les talons. On n'a donc affaire ordinairement qu'aux troupes légeres, à sa cavalerie, & à quelqu'infanterie qu'elle aura pû porter en croupe. Si l'armée ennemie est aussi près qu'elle peut l'être, ce qui est toujours à un certain éloignement à cause de la portée du canon, on se disposera dans l'ordre marqué à la figure (2). La cavalerie, qui est en seconde ligne, défilera sur les deux ponts par les aîles (A) & (B): lorsque ces deux aîles auront passé, on les fera suivre par les brigades d'infanterie (C) & (D): en mê-

V. la Pl. VII. Fig. II.

me-tems l'enveloppe ſe rapprochera de la rive : le reſte de la cavalerie paſſera, enſuite les brigades d'infanterie (E) (F), en commençant par les derniers bataillons de la ligne ; puis (H) & (I). L'enveloppe fermera ce vuide à meſure, en ſe retréciſſant, & les corps de grenadiers (G) reſteront toujours aux angles. Ils feront avec la brigade (M) & les dragons (N) la troiſieme poſition qui ſera ſemblable à celle de la figure premiere, & qui aura la même force. Leurs mouvemens rétrogrades ſont compaſſés avec la diſtance d'où l'ennemi peut partir pour les charger ; les flancs ſont bien ſoutenus, ne peuvent être attaqués, & toute l'attention ſe réunit ſur le front. L'eſpace intérieur eſt auſſi toujours proportionné avec la quantité de cavalerie que l'on y garde ; de ſorte que s'il arrivoit du déſordre, les troupes auroient du terrein pour ſe rallier.

Quand on ſe trouve dans cette ſituation, le meilleur parti eſt de tâcher de dérober ſes mouvemens, & de ſe retirer pendant la nuit : mais ſi l'on a affaire à un ennemi qui y veille de près, on ne doit pas craindre, avec cette diſpoſition & des troupes fermes, dans un ordre ſolide, de ſe retirer à ſa barbe en plein jour,

ou bien de l'attendre & de combattre. Au cas qu'on ait le tems, on peut se fortifier par une ligne de redans. Cependant il faut toujours supposer que l'ennemi ne sçauroit prendre un terrein plus avantageux que celui qu'on occupe, que les feux de l'autre bord rasent toute l'étendue de la plaine, & qu'il n'y ait point de hauteurs assez voisines pour dominer sur l'ordre de bataille (*a*).

Si l'on a trois ponts, ou bien deux ponts, & un gué au milieu, il est possible de repasser en colonnes de marche, l'infanterie sur les ponts & la cavalerie par le gué : l'arriere-garde (O) formera une ligne, avec deux réserves (P) qui fermeront l'intervalle des colonnes. Mes cohortes à huit de hauteur marcheroient par leur flanc ; les armés à la légére (Q) occuperoient les maisons qui seroient sous leur feu, & borderoient les haies, fossés, ravines ou chemin creux à porté : ils meneroient

V. la Pl. VII. Fig. 3.

(*a*) S'il y avoit une ou deux hauteurs près de la riviere, au lieu de nuire, elles favoriseroient la retraite de l'armée : mais celle des troupes qu'on y posteroit, ne pouvant être bien soutenue, elles souffriroient beaucoup aussitôt que l'ennemi s'en seroit emparé. Cette position ne doit donc pas se choisir de préférence quoiqu'il y en ait des exemples. Le meilleur terrein est toujours celui qui est découvert, même un peu dominé par l'autre côté de la riviere.

avec eux les petites pieces de campagne, & ſeroient ſoutenus en cas de beſoin par l'arriere-garde. Ils repaſſeroient auſſi les ponts avec elles & ſous ſa protection.

Les trois colonnes paſſant en même-tems, il n'y a aucune manœuvre à faire; elles diſparoiſſent inſenſiblement, ſans qu'il ſe faſſe le moindre vuide. Si l'ennemi attaquoit ſérieuſement, on feroit face par tout, & l'on ſeroit également en force, avec une partie de l'armée comme ſi elle étoit entiere; il reſteroit de la cavalerie à proportion de l'infanterie qui ſeroit dans un ordre inébranlable. La ſeule ſupériorité du canon de l'ennemi pourroit nuire, parce qu'il ne ſeroit pas queſtion ici de marcher à lui: mais tant qu'il ſe bornera à une canonade, c'eſt qu'il ſera éloigné; on pourra lui répondre avec ſuccès, & pendant ce tems les colonnes ne laiſſeront pas de cheminer. S'il attaque ſur les flancs, il ſe mettra ſous des feux croiſés: il n'a donc de priſe que ſur l'arriere-garde, qui ſera toujours auſſi forte que lui, ſi nombreux qu'il ſoit. Si l'on avoit le tems de ſe préparer à ce paſſage, on conſtruiroit deux redoutes au-delà du gué, afin de le défendre, ſi l'ennemi tentoit de le forcer après qu'on aura paſſé.

Quand on ſe met ainſi en colonne pour aller à ſes ponts, c'eſt qu'on a quelqu'avance ſur l'ennemi. Suppoſons ſeulement une heure ; trente cohortes, traverſant un pont ſur huit hommes de front, doivent paſſer au pas redoublé dans vingt minutes. Pourvû que le gué ait la largeur de dix chevaux, deux eſcadrons y paſſeront dans le même tems qu'une cohorte ſur le pont. Une armée de ſoixante cohortes & de ſoixante eſcadrons aura donc paſſé, avant que celle de l'ennemi ait pû l'attaquer en force ; & s'il n'y a que ſon avant-garde, je ne la crois pas capable de fixer ma diſpoſition qui peut lui faire tête & ſe défendre.

Je ſçai qu'il eſt très-aiſé de démontrer ſur le papier, que dans la pratique on voit mille choſes qui échappent à la théorie ; mais ſi celle-ci s'accorde dans les points principaux avec l'expérience, & ſi elle eſt propre à ſe plier à tous les cas non prévûs, on ne doit pas, ce me ſemble, la prendre pour un roman. Ceci ſoit dit en paſſant pour ceux qui s'imaginent que l'étude eſt de peu d'utilité, & que la ſpéculation ne produit le plus ſouvent que des rêves ingénieux.

On peut donc calculer toutes les opérations de la guerre avec juſteſſe, quand

on ſe ſert d'une ordonnance qui en eſt ſuſceptible. Cela nous eſt d'autant plus facile à préſent, que notre marche eſt réglée, diviſée en eſpaces égaux, & parcoure le double de meſures, en doublant ſa viteſſe dans un tems égal. On retardera encore celle de l'ennemi en gâtant les chemins, les barant par des abattis, en briſant les ponts, ſemant des chauſſe-trapes, & mettant le feu aux villages où il faudroit qu'il paſſât (*a*). Cela donnera le tems d'achever ſes ponts de bateaux, s'ils n'ont pû être faits d'avance, d'élever quelques redoutes, & de faire, du moins à la tête de chaque pont, un retranchement de chariots, avec un foſſé pour retirer l'ariere-garde. Il y a des occaſions où l'on a jetté du bois ſec dans le foſſé, ou bien l'on en a rempli les chariots pour y mettre le feu à l'approche de l'ennemi.

Quand le pont eſt bien ſitué, & que les feux de la rive oppoſée ſe croiſent devant le retranchement qui eſt à la tête, il eſt certain qu'on doit avoir le tems de le replier. Si ce ſont des bateaux que l'on ne veuille point conſerver, il

(*a*) Ces incendies ſont la moitié du tems fort inutiles & toujours un très léger obſtacle à l'ennemi. On ne devroit jamais les permettre ſans une extrême néceſſité.

faut les brûler & non les abandonner au cours de la riviere, parce que l'ennemi s'en saisiroit. Le Prince de Condé fit cette faute sur la Charante dans la guerre de Bordeaux ; le Duc d'Harcourt en profita, fit un pont avec un retranchement à la tête, d'où l'on ne put plus le débusquer (*a*). Il faut convenir que c'est une opération très-délicate de repasser une riviere ayant l'ennemi sur les bras ; cependant l'on y parvient avec de bonnes dispositions. Si des armées ont reçu des échecs dans de pareilles circonstances, c'est ou faute de bonnes mesures, ou par trop de sécurité. Les Carthaginois ne furent défaits par Timoléon au passage du fleuve Crimese en Sicile, que parce qu'ils furent surpris : comme ils mépriſoient sa petite armée, ils s'engagerent dans cette entrepriſe avec peu d'ordre ; il en laiſſa défiler une partie, tomba ſur le reſte & en fit un carnage affreux.

Mémoire de Chavagnac.

V. Plutarque dans Timoléon.

Si l'on devoit paſſer une riviere guéable, ayant les ennemis en queue & le paſſage gardé, on tâcheroit d'éloigner l'én-

(*a*) Il en eſt de même quand on nettoye le cours d'une riviere. Il ne faut pas ſe contenter de couler les bateaux à fond, parce que l'ennemi peut les relever aiſément.

nemi du bord par le feu du canon : on feroit deux autres attaques pour faire diverſion ; un corps d'infanterie paſſeroit ſur deux colonnes par demi-cohorte, la cavalerie dans le milieu par eſcadrons, les grenadiers ſeroient à la tête des trois colonnes, les troupes légéres ſur les flancs. En arrivant l'infanterie prendroit poſte, la cavalerie (2) & les troupes légére (3) pouſſeroient l'ennemi pour l'éloigner. Quand le cours eſt rapide, on met une colonne de cavalerie au-deſſus de l'infanterie pour rompre le fil de l'eau. La difficulté, dans le cas dont il s'agit, ſeroit de faire paſſer le canon. S'il n'y a pas plus de trois pieds d'eau, on bouchera bien la lumiere, & l'on tiendra la culaſſe fort haute ; mais s'il y avoit plus de profondeur, il faudroit néceſſairement des radeaux. Quand le lit de la riviere eſt eſcarpé, on doit faire précéder les colonnes par des pionniers qui donnent à la rive une rampe aſſez douce pour les chevaux & le canon. *V.* la Pl. VII. Fig. 4.

L'avant-garde (I) s'étant emparée de la rive, & poſtée de maniere à aſſurer le paſſage, l'armée ſuivra ſur trois colonnes (4) ; la cavalerie au centre, ou bien mêlée par brigades avec l'infanterie. Il ne faut point là-deſſus de régle fixe, parce

que cela dépend de la force de l'ennemi, de ſa poſition & de la nature du terrein où l'on devra ſe développer. La diſpoſition de l'arriere-garde (5) ſeroit comme dans la figure troiſieme, & l'on placeroit de même du canon pour ſoutenir ſa retraite. Les troupes légéres (6) ſont ſur les flancs : on s'en ſert auſſi pour diſputer le terrein, en leur faiſant border les haies, ravines, ruiſſeaux, comme on le voit dans la figure précédente. On ne doit négliger aucun des avantages qui ſe préſentent pour retarder l'approche de l'ennemi, & le tenir éloigné le plus long tems qu'il eſt poſſible.

Les dix mille, dans leur retraite, ſe trouverent dans le cas d'être attaqués en tête & en queue au paſſage du Tencrit. Les peſamment armés paſſerent ſur deux colonnes, le peu de cavalerie qu'ils avoient au milieu, précédée des archers qui faiſoient la tête. Chiriſophe, qui la conduiſoit, chargea les ennemis qui étoit devant lui, & s'empara d'une colline où il ſe mit en bataille : Xenophon avoit paru tenter le paſſage un peu au-deſſus avec ſon corps ; dès qu'il vit Chiriſophe au-delà, il revint & fit l'arriere-garde. Les Carduques, qui le ſuivoient, l'attaquérent en queue ; il fit demi-tour

& les pouſſa aſſez loin. Lorſqu'il les vit en fuite, il rebrouſſa & commanda de paſſer au plus vîte. Chiriſophe fit repaſſer la riviere à une partie des archers pour ſoutenir ſa droite & ſa gauche : cela arrêta l'ennemi qui commençoit à revenir.

Retraite des dix mille Liv. 4.

Les Anciens ſoutenoient, ainſi que nous, leurs paſſages de rivieres par l'artillerie. Ils plaçoient leurs groſſes machines ſur le bord du fleuve ; & s'il étoit d'une grande largeur, ils ſe ſervoient de radeaux. Corbulon, ayant deſſein de paſſer l'Euphrate, fit uſage de grands navires, dont trois ou quatre étoient joints & bien amarrés enſemble. On conſtruiſoit deſſus une plate-forme de poutres & de madriers, avec un parapet à l'entour, & l'on y élevoit auſſi une tour de charpente. Ces fortereſſes flotantes, garnies d'archers, de baliſtes & de catapultes, ſe promenoient le long du fleuve, d'où elles éloignoient les Parthes, & favoriſoient la conſtruction du pont (*a*).

Nous pouvons nous ſervir auſſi de plates-formes, avec du canon, en fai-

(a) *Et ne ponti injiciendo impedimentum hoſtiles turmæ afferrent, naves magnitudine præſtantes & connexas trabibus ac turribus auctas agit per amnem : catapultiſque & baliſtis proturbat barbaros . . . . dein pons continuatus, &c.* *Annales Taciti, lib. 15.*

ſant un bordage aſſez fort pour réſiſter à celui de l'ennemi. On a employé quelquefois des frégates ſur le Rhin & le Danube, ſoit pour ſoutenir un paſſage, ou pour ſe rendre maître du cours du fleuve.

On connoît auſſi les ponts volans, conſtruits avec des bateaux joints enſemble. Il faut qu'ils contiennent trois cens hommes ; ils ſervent à ſoutenir les troupes qui doivent travailler à la conſtruction de l'ouvrage à la tête du pont, & à favoriſer le paſſage ; ils peuvent ſervir par conſequent de même pour appuyer la retraite d'une arriere-garde. Quand le parapet ne ſeroit qu'à l'épreuve du fuſil, à moins que le canon de l'ennemi ne fût aſſez élevé, ou aſſez près du bord pour plonger dans la riviere, il nuiroit peu. Cette obſervation eſt importante, ſoit pour ceux qui ſont dans le cas de défendre un paſſage, ou pour guérir les attaquans de la frayeur qu'ils prennent ſouvent mal-à-propos du canon. Il y a peu de rivieres dont les bords ne ſoient plus élevés que la ſuperficie de l'eau, au moins de deux ou trois pieds, lorſqu'elles ne ſont point enflées par des cauſes accidentelles : ſi le terrein eſt horiſontal, le tir d'un canon placé à 80 toiſes du bord, ne peut at-

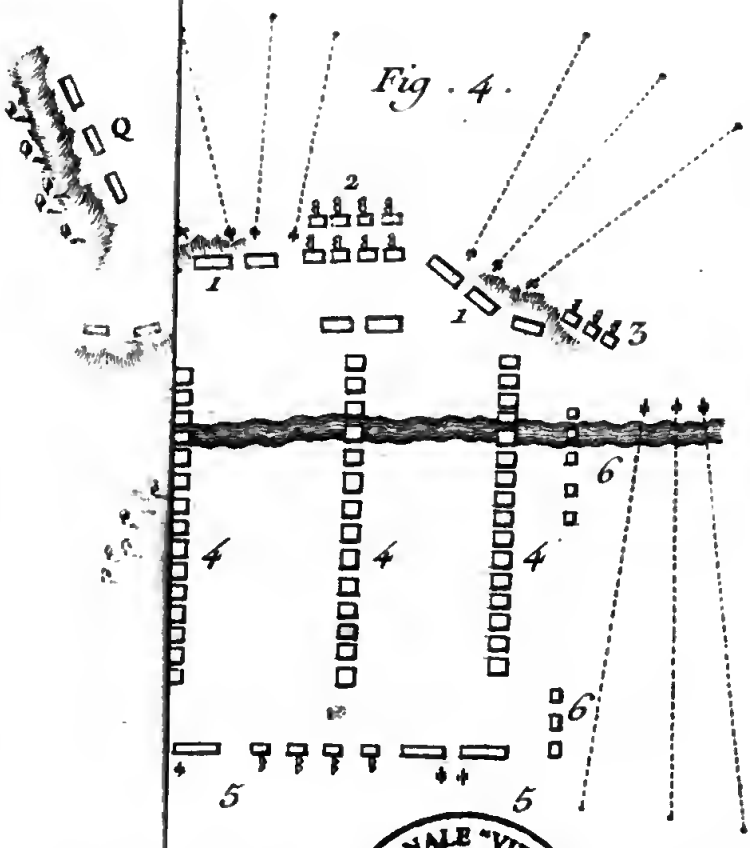


Fig. 4.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

teindre ceux qui passeroient à un gué. Si, à la même distance, il est élevé de 12 pieds, & que le lit du fleuve soit large de 20 toises, il portera à peine sur le bord opposé ; s'il est élevé de 30 pieds, il donnera dans le milieu, mais aussi le coup sera très-fichant.

Les passages de rivieres à force ouverte sont très-rares à présent, surtout depuis que l'infanterie est dans un ordre foible (*a*). La raison en est palpable. Il faut, pour les exécuter, que les troupes soient dans une disposition dont elles sentent la solidité, & qui les rende inébranlables. Il faut encore qu'el-

(*a*) Le passage du Rhin en 1745 par M. le Prince Charles, & celui du Prince Ferdinand en 1758, furent dérobés. Dans la premiere occasion, un corps de Pandours & de Varadins passa dans des bateaux vers un endroit couvert de Saules, & surprit trois régimens Bavarois. Pendant ce tems on construisoit un pont entre Rhinzabern & Germesheim. L'ennemi se trouva passé lorsqu'on voulut l'attaquer. On en a rejetté la faute sur M. de Sekendorf, qui, étant près de Philisbourg, devoit veiller à cette partie : on ne conçoit pas, en effet, la raison qui la lui fit abandonner en repassant le Rhin. Dans le second cas, nous occupions Vésel, & l'armée étoit cantonnée sur cette partie du bas-Rhin. M. le Prince Ferdinand fit construire un fort & des redoutes à la tête de son pont, qu'il jetta dans un lieu où le Rhin forme un rentrant à la rive gauche, & où son lit se resserre. L'Officier Général, qui commandoit vers Emeric, fut mal informé ou trop indécis. Il n'osa attaquer ce qui étoit passé & se retira.

les puiſſent manœuvrer aiſément ſans riſque à la barbe de l'ennemi. Avec des bataillons à trois de hauteur, nous n'oſerons haſarder de forcer un paſſage comme Guſtave Adolphe fit celui du Lech, en 1632 *. Mais ſi l'on s'accoutumoit à manœuvrer & combattre ſur plus de profondeur, on acquerroit en même tems le degré d'audace néceſſaire pour ces grandes entrepriſes.

* V. la quatrieme partie, chap. 1. art. 1.

ARTICLE II.

Maniere de paſſer des défilés devant l'ennemi. Réflexions. Divers exemples. Concluſion.

QUAND on paſſe des défilés en corps d'armées, le premier ſoin, ſi ce ſont des gorges de montagnes, eſt d'occuper les hauteurs qui les dominent ; ce qui ſe fera par des armés à la légere (I), ſoutenus par des grenadiers, ſi cela eſt néceſſaire pour en chaſſer l'ennemi. Lorſqu'on ſera aſſuré des débouchés, on fera paſſer un corps d'infanterie avec du canon, pour occuper les droite & gauche de la ſortie des gorges. Elle ſe placera aux lieux les plus favorables, comme ſur de petites éminences, (2) ou ſur des pentes qui doivent ſe trouver communément aux pieds des montagnes ; elle portera des chevaux de friſe avec elle ; & ſi c'eſt un bois que l'on traverſe, on ſe retranchera ſur le bord avec des abattis. *V.* la Pl. VIII. Fig. I.

On occupera auſſi les maiſons (3) à portée, & l'on s'y poſtera le mieux qu'il ſera poſſible. Ce premier corps ſera ſuivi immediatement d'un gros détachement

de dragons & de huſſards (4), avec quelques bataillons ; il ſe portera en avant des débouchés, & prendra des points d'appui s'il en trouve, comme cenſes, jardins ou enclos ; ou s'il y a des hauteurs, il s'y poſtera.

L'infanterie de la premiere ligne débouchera enſuite, ſe formera à meſure qu'elle ſortira à trois cens pas au moins en avant des défilés, ſon artillerie devant elle. La cavalerie ſe mettra en bataille ſur ſa droite & ſur ſa gauche, repliée en potence, de maniere qu'elle ſoit flanquée par les batteries & les détachemens (5), qui, dès que la premiere ligne d'infanterie aura commencé à ſe former, ſe ſeront portés à ce point (*a*). La ſeconde ligne débouchera & ſe formera de même derriere la premiere : toute l'armée étant paſſée, les aîles de cavalerie prendront du terrein pour s'aligner à l'infanterie, & l'on marchera en avant pour occuper la poſition (7) entre le bois & le ruiſſeau.

J'ai ſuppoſé que toute l'armée ennemie ne maſquoit pas les défilés, mais

(*a*) Il vaut encore mieux ſuppoſer qu'ils y ſont déja poſtés, & qu'avant de ſortir des défilés on s'eſt emparé de toute cette longueur.

que

que l'on n'a eu à pouſſer que des détachemens, qui gardoient les paſſages, & quelques corps de cavalerie avec des troupes légéres. S'il étoit à portée de combattre avec toutes ſes forces, il ſeroit plus hazardeux de défiler devant lui & ſous ſon feu ; cependant, il n'y auroit pas plus de difficulté que dans le paſſage d'une riviere, dont j'ai démontré la poſſibilité avec une bonne ordonnance.

V. la quatrieme partie, ch. I. art. I.

Suppoſons que le terrein où l'ennemi eſt campé ou en bataille, ne domine point celui où je dois me former, que je me ſuis ſaiſi des hauteurs & que j'ai bien garni la tête des débouchés ; mon avant-garde ſe formera au pied des hauteurs, l'infanterie (1) en premiere ligne, & les dragons (2) derriere. L'infanterie & la cavalerie déboucheront alternativement par brigade ; ſçavoir quatre cohortes, enſuite quatre eſcadrons. Les cohortes, avec l'infanterie de l'avant-garde, formeront la potence (A), les dragons ſe mettront derriere elle en ſeconde ligne. A meſure que les troupes arriveront, la tête avancera & les crochets s'allongeront. Lorſque la tête aura gagné un terrein ſuffiſant, elle ne bougera plus ; mais les troupes qui arriveront l'étendront à droite & à gauche : pour cet effet

V. la Pl. VIII. Fig. II.

les crochets s'éloigneront à meſure, & les détachemens, avec le canon qui doit les protéger, ſuivront les mêmes mouvemens. Tout étant paſſé, la derniere poſition ſera comme (B). Je ne ſerai point embarraſſé d'être attaqué dans cette diſpoſition. Si l'ennemi balance, je prendrai celle que ſa ſituation & le local m'indiqueront. Par exemple, ſi ſes aîles ne ſont pas bien appuyées, je puis porter d'un côté beaucoup de cavalerie avec la réſerve, me déployer, l'attaquer en oblique & l'envelopper (*a*); j'aurai fait tous ces mouvemens, & ſon flanc ſera tourné avant qu'il ait pû y remédier. Pendant ce tems, une partie de mes troupes légéres l'occupera de l'autre côté. Je puis encore compaſſer mon tems de maniere que j'aie paſſé les défilés un peu avant la fin du jour. S'il ne ſe retire point, je ferai mes diſpoſitions pendant la nuit pour l'attaquer le lendemain.

V. Fig. II.

Lorſque M. de Turenne attaqua à

(*a*) Rien de plus aiſé, dans cette poſition, que de renforcer une des aîles par ſa réſerve, par beaucoup de cavalerie & même d'infanterie. On ſuppoſe ici que l'on débouche par une gorge où les deux colonnes (F) paſſent en même tems, chacune ſur un front de vingt hommes au moins, la réſerve (G) paſſe la derniere. Elle eſt ſuppoſée placée au centre de la poſition (B). Elle ſert dans le developpement à renforcer l'aîle droite, & à former en partie la ſeconde ligne de la gauche.

Sintzhem les Généraux Caprara & Bournonville, il avoit cette ville à emporter, & un défilé très-étroit à paſſer devant eux : il l'exécuta à la faveur de ſes dragons & de ſon infanterie, qu'il poſta dans des haies & des clos de vignes, d'où elle protégeoit le débouchement de la cavalerie. A meſure que celle-ci s'étendoit & marchoit en avant, l'infanterie s'avançoit auſſi & garantiſſoit ſes flancs *. Il en avoit peu, mais plus que les ennemis qui n'avoient preſque que de la cavalerie. La ſupériorité en infanterie eſt ſurtout ici néceſſaire. Cette entrepriſe eſt moins périlleuſe que le paſſage d'une riviere, parce que ſi les premieres troupes ſont repouſſées, elles trouvent un appui ſûr dans celles qui ſont poſtées derriere elles, & ſur leurs flancs ; & quoique rejettées en arriere, elles peuvent encore avoir du terrein pour ſe reformer. Dans un paſſage de riviere, elles n'ont pour appui que le feu de l'autre bord ; ſi ce feu n'arrête point l'ennemi & qu'il les preſſe, il les acculera à la rive & peut les culbuter dans l'eau.

* Mém. de ſes deux dernieres campagnes, pag. 24.

En 1745, le Roi de Pruſſe étant entré en Saxe, avant que les ennemis euſſent raſſemblé leurs quartiers, trois régimens de cavalerie & un d'infanterie

Saxonne ſe trouvoient près d'un village * , où ils furent ſurpris par les troupes légéres. Ils le traverſerent & furent ſe poſter à l'autre bout, mille pas au-delà, où ils ſe mirent en bataille, l'infanterie derriere une haie à la droite de la cavalerie. Le Roi détacha dix eſcadrons & deux bataillons de grenadiers pour ſoutenir ſes huſſards, qui s'amuſoient à piller le village. Il falloit traverſer un défilé long & très-rude. Le Général major Katſſer le franchit avec trois eſcadrons, & n'ayant pas attendu les autres pour charger, il fut repouſſé. Il revint à la charge avec le tout, rompit la cavalerie ; mais l'infanterie forma un carré. Les grenadiers Pruſſiens étant arrivés avec du canon, il fut ouvert & taillé en pieces. Les Pruſſiens ſe conduiſirent ici avec trop de vivacité ; ils ne devoient pas charger que la plus grande partie de leurs eſcadrons ne fuſſent en ligne, & le reſte en état de les ſuivre en réſerve. Les grenadiers devoient auſſi paſſer les premiers pour protéger les eſcadrons ; car ſi l'infanterie ennemie eût été poſtée plus près du défilé, la cavalerie Pruſſienne n'auroit jamais pû en ſortir ſous ſon feu, ſans ſe mettre en déſordre.

* Catholich Hernerſdorf

Campagne du Roi de Pruſſe, tom. II, p. 204.

Ce qui donne ſouvent le tems de ſor-

tir entiérement d'un défilé, c'eſt que l'ennemi qui eſt en bataille dans un poſte qu'il a choiſi, ne veut pas perdre l'avantage qu'il croit y trouver. Cet excès de confiance eſt ſouvent trompé, comme cela arriva au Général Tilli à Léipſick *, & dans l'exemple précédent aux régimens Saxons. Si l'on arrivoit ſur la tête des colonnes, & que l'on attaquât avant qu'il y eut une ligne formée, il eſt certain que, ſi c'eſt de la cavalerie, on la rejetteroit en confuſion dans le défilé. Celui qui le paſſe doit donc prendre garde de courir ce danger; il doit auſſi obſerver de laiſſer aſſez de champ derriere lui pour ſe rallier s'il étoit repouſſé. Il y a moins de riſque pour l'infanterie, qui trouve toujours du terrein pour ſe réformer & ſe mettre à l'abri (*a*). Cependant, celui qui défend la ſortie d'un défilé avec de la cavalerie, ne doit pas s'en mettre trop près: l'ennemi, qui ne manquera pas d'occuper les maiſons, jardins, & hauteurs de droit & de gauche, l'obligeroit

* *V.* la deuxieme partie ch. 6. art. 1.

(*a*) Il eſt auſſi très-imprudent de paſſer un ruiſſeau où il faut défiler, ſans ſçavoir à quel diſtance eſt l'ennemi; car s'il paroît à portée de charger avec ſupériorité, & que l'on veuille repaſſer, on ne pourra le faire qu'à la file & la retraite ſera difficile. Je pourrois citer de ceci quelques exemples.

par ſon feu de reculer ; il pourroit encore avoir des pieces de campagne chargées à cartouches, qui ruineroient les eſcadrons. Il vaut donc mieux la tenir hors de portée du feu de l'infanterie, & marcher dès quon voit qu'il y a quelques eſcadrons ſortis, & qu'ils commencent à ſe mettre en ligne. Si l'on a auſſi quelques bataillons, on ne les placera pas à la même hauteur de ſes eſcadrons, comme étoit le régiment Saxon dont je viens de parler, mais le plus près que l'on pourra du défilé, & de maniere à en être ſoutenu quand on ira à la charge. Au ſurplus, ces diſpoſitions ſeroient inutiles, ſi l'ennemi étoit ſupérieur en infanterie, & qu'il prît de bonnes meſures de ſon côté.

Une colonne de cavalerie ne doit jamais s'engager dans des défilés, ſi elle n'a de l'infanterie avec elle, à moins d'être bien aſſurée que l'ennemi eſt éloigné, & qu'elle peut en ſortir ſans riſque. Dans la même campagne de 1745, citée ci-devant, après la priſe de Meiſſen, une colonne de cavalerie Pruſſienne déboucha d'une gorge ſans être ſoutenue d'aucune infanterie; le Général Sibilski, qui étoit embuſqué, s'en apperçut, fondit ſur elle avec ſes troupes légéres, la mit dans un grand déſordre, & prit quelque timbales.

En 1702, M. le Duc de Bourgogne entra dans la bruyere de Moos, pour couper aux ennemis, campés derriere le fort de Clèves, la communication avec Nimégue, où les combattre s'ils s'y oppoſoient. Le Comte d'Athlone, averti de cette marche, fit avancer ſix eſcadrons & deux régimens de dragons, afin de s'emparer avant nous des hauteurs de Moos. Le Duc de Wirtemberg les ſoutenoit avec douze eſcadrons, & le Général ſuivoit avec le reſte de ſa cavalerie, ayant donné ordre à l'infanterie de marcher vers Nimégue. Le Duc de Berwick, qui commandoit l'avant-garde Françoiſe de ſeize cens chevaux & quatre cens hommes d'infanterie, en forma une ligne avec une petite réſerve. Il ſe préſenta avec tant d'audace, que le Duc de Wirtemberg, qui avoit ordre de ne point s'engager, abandonna les hauteurs, & ſe retira ſur le Comte d'Athlone. Celui-ci, qui commençoit à ſe mettre en bataille, croyant à la contenance du Duc de Berwick qu'il étoit ſuivi, rejoignit au petit pas ſon infanterie. Cependant l'armée Françoiſe étoit engagée dans un long défilé à la gauche d'un étang; de ſorte que ſi les ennemis euſſent attaqué ſon avant-garde, ils ſeroient tom-

bés tout de ſuite ſur la tête, qui eut été infailliblement renverſée, parce que la droite du défilé, où étoit le marais, ne lui donnoit aucune protection, & que l'on ne s'étoit ſûrement pas diſpoſé, en débouchant, dans l'ordre que j'ai donné pour cette opération. L'entrepriſe étoit donc très-hazardée, & l'on ne s'en ſauva que par l'effet de cette incertitude qui empêche l'ennemi de s'engager, dans la crainte où il eſt qu'on ne ſoit appuyé de toutes ſes forces. La valeur de nos Carabiniers, & de deux régimens de Dragons nous garantit à Dzaait * d'un échec que nous méritions. L'infanterie débouchoit à travers des flaques d'eau; & la cavalerie qui avoit trop pris ſur la droite s'étoit engagée dans des marais. Si les carabiniers qui faiſoient l'avant-garde euſſent été battus, l'infanterie n'auroit pas eu le tems de ſe mettre en bataille, ni la cavalerie celui de revenir & de ſe former.

* bataille en Bohême en 1742.

Lorſqu'une armée n'a devant ſoi qu'un ou deux débouchés peu diſtans l'un de l'autre, elle peut les garder facilement. On y porte un corps d'infanterie qui s'y retranche, & l'on ſe met à portée de le ſoutenir: mais s'il y a pluſieurs gorges de front ſur une certaine étendue, cela

devient très-difficile par les diverſes attentions auxquelles on eſt réduit, & par la néceſſité de diviſer ſes forces, tandis que l'ennemi peut tout à coup réunir les ſiennes ſur un ſeul point. Il attaquera donc cet endroit, s'ouvrira un paſſage, & ſe trouvera en bataille, avant qu'on ait des forces ſuffiſantes à lui oppoſer. Le Marquis de Feuquiere a blâmé, ſans raiſon, M. de Catinat d'avoir aſſemblé ſon armée ſur l'Adige en 1703, au lieu de la porter devant les débouchés du Tirol & du Trentin. » Cela auroit em-» pêché, dit-il, le Prince Eugene de » ſortir en corps d'armée pour entrer en » Italie «. Je ſuis perſuadé que M. de Catinat étoit trop habile pour faire cette faute, ſi c'en étoit une. De plus, il avoit ordre de la Cour de ne point donner d'inquiétude aux Vénitiens en paſſant l'Adige. Quand on juge les Généraux, on ne peut trop y mettre de circonſpection, & l'on ne doit pas les condamner ſans ſavoir ſi des raiſons de politique, ou d'autres motifs importans n'ont pas déterminé leur conduite.

L'entrepriſe de ſortir d'une gorge de montagne devant l'ennemi, eſt moins périlleuſe qu'elle ne le paroît au premier

coup d'œil. S'il ne s'en eſt pas rendu maître, il eſt obligé de ſe tenir éloigné des hauteurs, pour ne leur être point ſoumis. S'il y a des retranchemens, & qu'ils ſoient forcés, il ne ſe trouve pas moins dans le même cas : Alors, il ne ſauroit empêcher de défiler, ni de ſe former à meſure qu'on débouche. Toutes les diſpoſitions, que j'ai données pour cet effet, ne ſont point de vaines ſpéculations. Je les ai véritablement imaginées, mais j'ai trouvé ſouvent dans mes lectures de quoi les autoriſer ; en voici un exemple.

Les Turcs étoient en 1684 campés ſous Eſſeck, place ſituée à l'embouchure de la Drave dans le Danube, & retranchés entre ces deux rivieres qui les appuyoient. Le Duc de Lorraine, Charles V, eſſaya de les tirer de cette ſituation, en leur donnant des attentions ſur le grand Waradin, & paroiſſant vouloir marcher en Tranſylvanie. Voyant que les Turcs ne prenoient pas le change, il prit le parti de paſſer la Drave, & d'aller à eux. Comme le pays étoit rempli de bois & très-coupé, la cavalerie fut mêlée par brigades avec l'infanterie. A meſure qu'on ſortoit des bois, on s'étendoit & l'on ſe mettoit en ba-

Hiſtoire des troubles de Hongrie.

taille, l'infanterie jettant devant elle ſes chevaux de friſe (*a*). On s'avança enſuite droit aux retranchemens. M. le duc de Lorraine les ayant trouvés inattaquables, ſe retira dans le même ordre qu'il étoit venu. Comme il falloit repaſſer les bois, on ſe ſervit de la ſeconde ligne, pour former une double potence, dont les branches appuyoient aux bois. Huit eſcadrons furent mis au centre en réſerve. A meſure que la ſeconde ligne s'enfonçoit dans le bois, la premiere ſe retiroit en bataille, & ſon front ſe rétréciſſoit inſenſiblement, parce qu'il étoit plus étendu que l'eſpace entre les débouchés. Les flancs, au moyen de cette manœuvre, ne furent point découverts, & tout rentra, ſans que les Turcs, qui avoient ſuivi, euſſent pu rien entamer. Cette marche, dont le deſſin fut donné par le Prince Louis de

(*a*) On les poſe huit pas devant le bataillon accrochés l'un à l'autre. Quand on marche, deux ſoldats les prennent chacun par un bout pour les porter. Les Allemands commencerent à s'en ſervir en Hongrie lorſqu'ils quitterent les piques. M. de Louvois écrivit au Marquis de Villars, qui y ſervoit alors comme volontaire, pour qu'il lui en rendît compte. Ce n'eſt pas qu'ils ne fuſſent connus depuis long-tems en Europe. Les Suiſſes ne voulurent pas s'en ſervir à la bataille de Morat contre le Duc de Bourgogne; ils dirent à celui qui les propoſoit, qu'il falloit attaquer de franche guerre à la maniere de la Nation.

Bade, eſt très-belle, & peut ſervir de modele dans bien des cas pour repaſſer des défilés ou une riviere. On peut donc établir pour principes d'être toujours ſoutenu par un grand feu de la droite & de la gauche des défilés, & de ſe briſer en forme de potence, lorſqu'on ne peut autrement garantir ſes flancs.

ARTICLE III.

Ruſes pour maſquer une retraite, ou la favoriſer. Manœuvres d'arriere-garde de cavalerie.

LORSQU'UN corps de troupes fait une retraite, & qu'il a ſucceſſivement pluſieurs défilés à repaſſer, il faut, après avoir franchi le premier, laiſſer l'arriere-garde en bataille pour occuper l'ennemi. Cela donne le tems de gagner le ſecond dont on doit s'être rendu maître d'avance, parce qu'il pourroit avoir détaché un corps pour s'y porter. L'arriere-garde ne devant que retarder l'ennemi, elle obſervera de ne pas reſter trop éloignée, ni ſe mettre au riſque d'être coupée, ou attaquée ſans pouvoir être ſecourue. Le ſecond défilé étant paſſé, l'avant-garde poſtée pour favoriſer le paſſage, fera à ſon tour l'arriere-garde. Après le dernier défilé, on pourra ſe mettre devant en bataille pour arrêter l'ennemi, & attendre la nuit pour ſe retirer. C'eſt dans ces occaſions que ſe font les manœuvres les plus ſavantes, & que l'on juge de la

capacité d'un Officier. Les précautions, qu'il faut prendre & la néceſſité, réveillent les idées de celui qui eſt capable d'imaginer des moyens conformes aux lieux & aux circonſtances.

Frontin, liv. 3. ch. 5. Le Conſul Q. Luctatius étant ſuivi par les Cimbres, comme il étoit foible, & vouloit paſſer une riviere pour la mettre devant lui, il feignit d'avoir deſſein de camper ſur le bord. Il fit dreſſer ſes tentes, & travailler aux retranchemens; enſuite il envoya quelque cavalerie au fourage. Les Cimbres ne douterent pas que ſon deſſein ne fût de les attendre, ou du moins de paſſer la nuit dans cet endroit; ils remirent l'attaque au lendemain, & ſe répandirent pour chercher des vivres. Pendant la nuit, le Conſul paſſa la riviere & leur échappa. Il faut en pareil cas que tout le camp ſoit entouré de gardes qui faſſent des patrouilles continuelles, afin que celles de l'ennemi ne puiſſent épier ce que l'on fait, & pour arrêter les déſerteurs, ainſi que les eſpions qui l'avertiroient. Il n'eſt pas à craindre qu'il ſoit inſtruit par les déſerteurs des patrouilles ou détachemens du dehors, qui doivent ignorer ce qui ſe paſſe dans le camp. On ne donne l'ordre qu'au moment où l'on veut partir; on ſe met

en mouvement à la ſourdine, & l'on ne retire les poſtes que les derniers pour faire l'arriere-garde.

Lorſque Monſieur, frere de Louis XIV, inveſtit Courtrai, le Prince de Condé vint ſe porter ſur la hauteur de Pitingen. A peine y étoit-il arrivé, que l'on découvrit l'armée de l'Archiduc Léopold, forte de ſoixante mille hommes. Celle des François n'étoit que de vingt mille, & rien ne la ſéparoit des ennemis. La proximité rendoit la retraite dangereuſe, & même impoſſible. Dans cette conjoncture, M. le Prince prit un parti digne de lui. Il ordonna ſur le champ de ſe retrancher, & mettant lui-même la main à l'œuvre, il encouragea tout le monde à ſuivre ſon exemple. Cependant les ennemis ſe mirent en bataille, & voyant que l'on ſe fortifioit, ils crurent les travaux aſſez avancés pour avoir beſoin de faſcines, de ſorte qu'ils remirent l'attaque au lendemain. Dès que la nuit fut venue; M. le Prince, qui avoit déja renvoyé ſes équipages, fit allumer beaucoup de feux, laiſſa des trompettes & des tambours pour battre les dianes, & fit défiler ſon armée vers Courtrai, où elle rejoignit celle de Monſieur. Les ennemis ne s'en apperçurent qu'au grand jour,

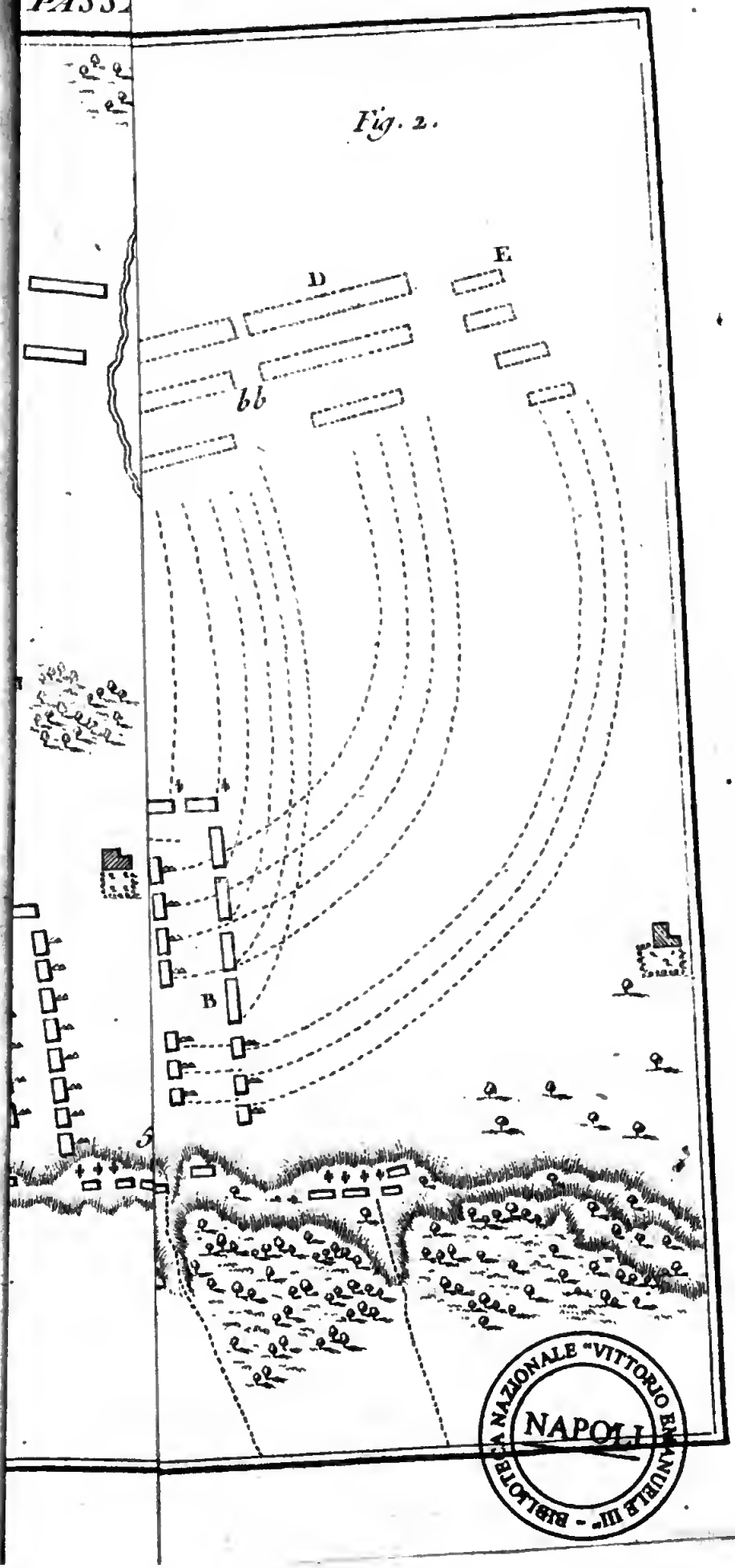
Mém. de Chavagnac, p. 59.

& reçurent une belle leçon de ne pas différer à ſaiſir l'occaſion quand elle ſe préſente.

On arrête quelquefois l'ennemi par de fauſſes embuſcades, qui lui font perdre du tems en précautions inutiles. Dans la retraite des dix mille, les Grecs ayant pris & ſaccagé la ville des Dryliens, voulurent ſe retirer avec tout leur butin. Comme ils avoient un défilé à paſſer, & qu'ils craignoient d'être attaqué par les Barbares qui les ſuivoient, ils poſterent un Officier avec ſix archers dans un taillis, qui laiſſoient appercevoir l'airain de leurs boucliers & de leurs caſques, ſur leſquels dardoient les rayons du ſoleil. Les ennemis crurent que c'étoit une véritable embuſcade, & n'oſerent avancer, ce qui donna le tems aux Grecs de s'éloigner.

Après la bataille de Minden, pluſieurs de nos eſcadrons étoient vivement pourſuivis par des huſſards ennemis : un Officier, dont le nom mériteroit d'être connu, parut tout-à-coup au débouché d'un bois avec ſon détachement qui étoit de trente maîtres. Sa contenance fit croire aux ennemis qu'il étoit ſuivi ; ils s'arrêterent, & nos eſcadrons échapperent à leur pourſuite. Toute troupe qui ſe montre

Fig. 2.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

tre avec fermeté, en impoſe ordinairement dans cette diſpoſition, parce que l'ennemi craint que ce ne ſoit une embuſcade, ou la tête d'un ſecours, & qu'il veut prendre le tems de s'éclaircir. Quand on a le coup d'œil juſte, on connoît ſur le champ, à l'inſpection du terrein, la maniere d'en tirer parti, ſoit pour faire paroître plus de troupes qu'on n'en a, ou pour faire croire qu'il en arrive de nouvelles.

En 1695, l'armée Françoiſe étant campée aux environs de Sintzheim, on ſut que le Prince de Bade approchoit. Le Marquis de Villars fut détaché avec deux mille chevaux pour retirer huit cens hommes d'infanterie, poſtés dans des villages & châteaux ſur les avenues. Il s'avança autant qu'il falloit pour exécuter ſa commiſſion. Comme les Huſſards commençoient à l'envelopper, il fit ferme avec une partie de ſes eſcadrons, ordonna au reſte de demeurer en réſerve derriere lui ſans bouger, & avec ſa ligne il pouſſa les huſſards, à travers la plaine. Lorſqu'il fut au milieu, il vit toute la cavalerie ennemie qui paſſoit un ruiſſeau & ſe formoit: le corps qu'elle apperçut à l'extrémité, l'empêcha de charger avant d'avoir une ſeconde ligne. M. de Villars

profita de ce temps pour ſe retirer; il fit paſſer à ſa réſerve un ruiſſeau qui étoit derriere elle, lui-même le paſſa enſuite à l'exception de trois troupes de dragons, qui demeurerent au-delà. S'étant mis en bataille, le ruiſſeau devant lui, il ordonna à tous les tambours de dragons de ſe placer derriere les eſcadrons, & de battre la marche de l'infanterie. Cela perſuada au Prince de Bade que M. de Villars alloit être ſoutenu, & l'empêcha d'attaquer. Cet expédient aſſez uſé ne laiſſe pas de réuſſir, ſoit parce que les hommes ſont toujours neufs dans les ruſes de la guerre, ou parce qu'il eſt difficile de connoître ſi la choſe eſt feinte ou réelle, ce qui produit du moins de l'incertitude. Les Mémoires du Maréchal de Villars ſont pleins de très-belles manœuvres telles que celle-ci, qui devoient faire juger à ſes contemporains que perſonne n'étoit plus capable que lui, & plus digne de parvenir au commandement des armées.

Une des plus brillantes manœuvres de retraite qui ſe ſoit faite, avec de la cavalerie, eſt celle de M. de Turenne à Gien. Le Maréchal d'Hoquincour, dont les quartiers étoient trop ſéparés, fut ſurpris par M. le Prince de Condé. M.

de Turenne, posté à Briare, accourut à son secours, & prit une position qu'il avoit heureusement reconnue la veille, entre un bois & un marais, avec une chaussée qui traversoit. Il s'y mit en bataille, ayant la chaussée devant lui & une batterie derriere sur la lisiere du bois. Le Prince de Condé s'étant approché avec dix-huit escadrons, M. de Turenne fit tourner sa ligne & la retira autant qu'il falloit pour démasquer la batterie. Le Prince passa rapidement la chaussée, où ses escadrons se désordonnerent; la batterie les tira en écharpe; dans le même moment M. de Turenne revint sur eux, & les renversa. Cette action enleva au Prince de Condé l'avantage qu'il avoit eu la veille, & sauva la Cour qui étoit à Gien.

Il y a des gens qui ne peuvent se persuader qu'on puisse en sûreté faire repasser une premiere ligne de cavalerie par les intervalles de la seconde; c'est cependant ce qui s'est pratiqué très-souvent, & qui est une vraie manœuvre de retraite *. On dit que la ligne étant à moitié vuide, si l'on est chargé par une ligne pleine, on sera sûrement battu. Je conviens qu'on se battroit avec désavantage; mais ici l'on se retire à mesure que l'ennemi s'a-

* Lisez seulement les Mémoires du Maréchal de Villars.

vance. Il n'eſt queſtion que de le contenir & le retarder. Dès qu'on voit la ſeconde ligne aſſez éloignée, la premiere tourne pour ſe retirer, ainſi ſucceſſivement. C'eſt encore ici que les pelotons de dragons ſeroient bien utiles, pour eſcarmoucher & occuper l'ennemi, ou défendre les intervalles ſi l'on étoit chargé.

Lorſqu'on pouſſe un corps de cavalerie en avant, on peut le faire ſoutenir auſſi par de l'infanterie ; mais il faut qu'elle reſte à une certaine diſtance, & qu'il y ait des intervalles entre les bataillons, afin que ſi la cavalerie étoit pliée elle ne renverſât pas l'infanterie. A la bataille de Minden, les Anglois ſoutenoient ainſi un gros corps de cavalerie par une ligne d'infanterie & du canon.

ARTICLE IV.

Diſpoſitions de retraite en ordre carré.

J'AI parlé beaucoup de l'ordre carré comme d'une excellente diſpoſition, ſoit pour une retraite, ou pour une marche, dans laquelle on craint d'être inveſti. Il y y en a encore pluſieurs autres que les occaſions peuvent ſuggérer, & qui ne ſont pas moins bonnes. Si j'avois quatre cohortes, ſix eſcadrons de cuiraſſiers & deux de huſſards ou dragons, je ferois deux pléſions (A) de mes cohortes, qui appuyeroient mes eſcadrons avec les grenadiers (B) ſur leurs flancs; les Huſſards aux aîles; le canon, ſi j'en ai, à la tête & à la queue des pléſions. Si l'ennemi veut braver cette diſpoſition, mes eſcadrons feront ſoixante pas en avant pour le charger; le feu des grenadiers & des pléſions appuyera leurs flancs, & les deux eſcadrons de huſſards, avec les pelotons de chevaux-légers; veilleront ſur ce qui auroit tourné ſur les derrieres. *V.* la Pl. IX, Fig. I.

Si la cavalerie ennemie étoit ſi nom-

breuſe que je ne puſſe éviter d'être enveloppé, & chargé vivement en tête & en queue, je formerois de mes huit eſcadrons deux lignes adoſſées l'une à l'autre; je les entremêlerois des pelotons de chevaux-léger, des grenadiers & des armés à la légere. Je puis dans cet ordre ſoutenir toutes les charges de l'ennemi, aller même cent pas au-devant de lui, parce les flancs, étant toujours ſoutenus par le feu des pléſions, il ne pourra préſenter qu'un front égal à celui de mes eſcadrons. Dès qu'il aura été repouſſé, & que j'aurai du relâche, je me remettrai en marche (*a*). Je ne vois qu'une ſupériorité d'infanterie ou de canon qui puiſſe me vaincre. Cette diſpoſition eſt donc excellente, dans le cas où un corps de troupes, très inférieur à l'ennemi, ſe trouve engagé dans une grande plaine decouverte.

V. la fig. 2.

(*a*) On ſent combien il eſt important pour la cavalerie, en pareil cas, de n'être pas obligée de faire des caracoles. Il faut donc qu'elle ſoit exercée à tourner par trois ou par quatre, puiſque le ſerrement de ſes files ne lui permet pas de tourner par homme, comme les Anciens. Elles peut tourner auſſi par ſection de quatre ou de ſix. Il faut pour cela faire marcher en avant les Sections impaires : toutes ayant tourné en en même tems, celles-ci reprennent leurs places.

Si j'avois beſoin d'autorités, je pourrois citer l'exemple de Narſés contre Totila, & celui d'Edouard III, à la bataille de Créci : mais indépendamment de la différence des cas, l'évolution dont ces deux chefs ſe ſervirent, quoique défenſive, ainſi que la mienne, n'avoit pas la même mobilité. Elle n'étoit deſtinée qu'à former des appuis ſtables, comme des fortereſſes. On trouvera vers la fin de ce volume une diſſertation ſur ce ſujet, qui pourra ſervir de ſupplément à ce que j'ai déja dit dans la troiſieme partie du Cours de Tactique ſur le coin des Anciens. Mes pléſions joignent à la la ſolidité pour la défenſive, l'avantage de la légéreté pour la marche, ce qui eſt très-néceſſaire dans une retraite. On peut donc les employer pour un petit corps, comme dans le cas ſuppoſé, & auſſi pour couvrir les flancs d'une armée dont les aîles ſeroient en l'air.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que, ſi l'on a beaucoup de cavalerie & peu d'infanterie, on pourra former quatre pléſion (1) auxquels on appuyera deux lignes de cavalerie (2). Les flancs ſe fermeront par des chariots ou des chevaux de friſe roulans, qui ſeront ſoutenus par *V.* la Pl. IX. Fig. 3.

des armés à la légére & quelques compagnies de grenadiers (3). Les dragons & Huſſards (4) demeureront au centre en réſerve. On pourra les faire ſortir du carré quand le cas l'exigera. Cette diſpoſition ſoutiendra ſans riſques une attaque environnante, & cheminera facilement, ſoit par les longs côtés ou par les flancs; parce que dans le dernier cas, la cavalerie ſe mettroit en colonne par eſcadron ou demi-eſcadron, & les chariots, au lieu d'être en file, marcheroient de front. Si l'on avoit aſſez d'infanterie, on mettroit encore un pléſion au centre de chaque ligne de cavalerie.

Pour ſi peu d'infanterie que l'on ait, il eſt toujours aiſé, quand on ſait s'en ſervir, de lui donner aſſez de force pour garantir & ſauver la cavalerie. Elle eſt la baſe de la Tactique; on doit la regarder comme les tours ou les baſtions dans la fortification, dont les courtines ne ſervent qu'à fermer les vuides. Quand elle eſt bien diſpoſée, elle doit être inébranlable; la cavalerie fait telles manœuvres qu'elle qu'elle juge à propos, ſûre d'y trouver toujours un appui. La Tactique peut donc être conſidérée comme une fortification mouvante, dont toute

les piéces ſe défendent mutuellement, en conſervant toutefois la plus grande facilité de manœuvrer, & de ſe remuer en tous ſens. Ceux qui veulent la réduire exactement aux régles des angles ſaillans & rentrans, ſe trompent beaucoup. Elle ſeroit pour lors une défenſive immobile, au lieu qu'elle doit être toujours ſuſceptible de marche & d'action, ſoit pour le corps entier, ou chaque partie ſéparément. Cet ordre, que ſes partiſans appellent *vivré*, eſt très-mauvais & ne méritent pas même d'être réfuté.

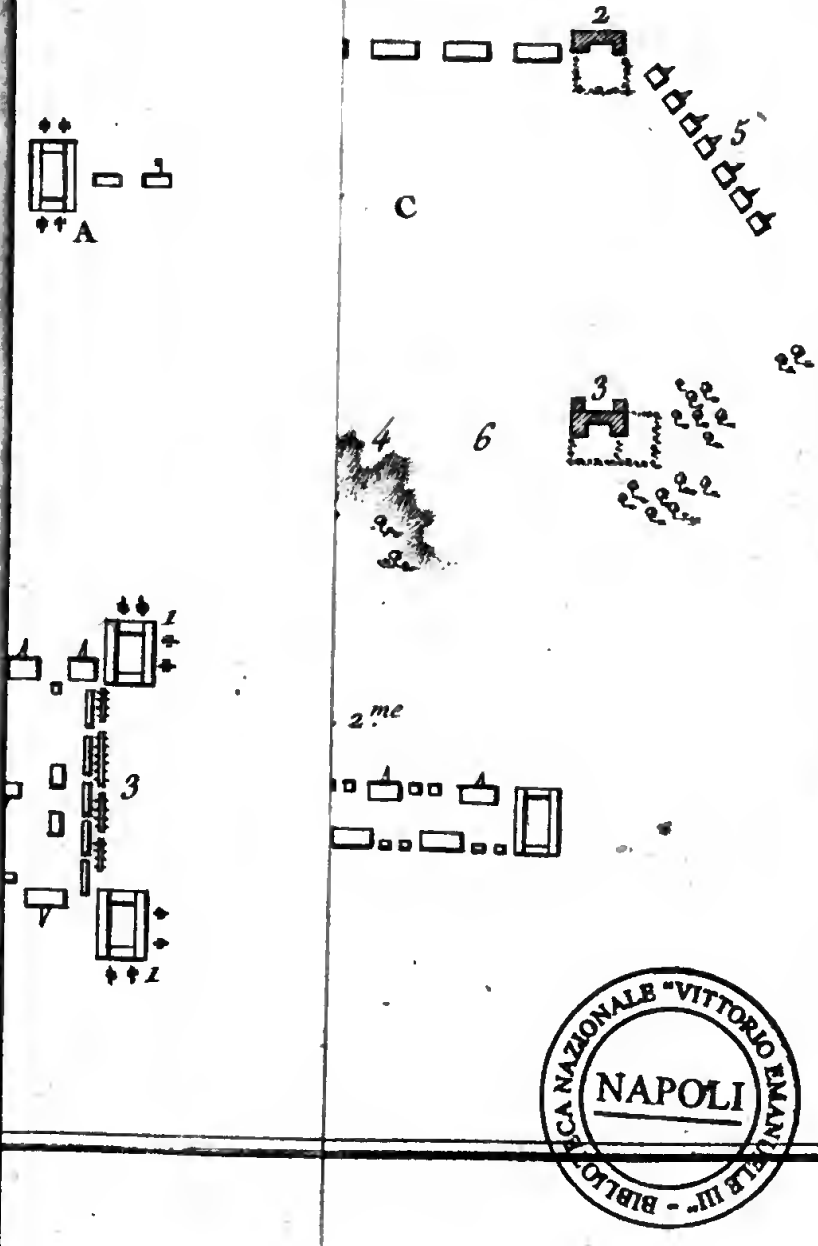
Les diſpoſitions fermées qui ſe prennent dans une retraite, ou dans d'autres occaſions, ne ſe gardent que dans le pays ouvert, & ſe varient quelquefois ſelon le terrein ou l'occurrence. Par exemple, en voici une qui ſeroit très-propre à ſe défaire de ſon ennemi, en l'engageant dans une eſpèce d'embuſcade. Soit les ſept cohortes (1) placées entre le bois & le château (2) qui ſera garni d'infanterie, ainſi que la maiſon (3). J'aurai ſept eſcadrons que je couvrirai du rideau (4); & je ne préſenterai que mes dragons ou Huſſards (5) diviſés en pelotons. L'ennemi, qui n'en fera pas grand cas, les pouſſera pour me prendre par

V. la Pl. IX. Fig. 4.

derriere avec ſa cavalerie, pendant qu'il attaquera peut-être auſſi de front mon infanterie. Mes pelotons ſe retireront au point (6); lorſque la cavalerie ennemie ſera répandue dans le terrein (C), mes eſcadrons ſortiront ſur elle. Les armés à la légére (7) cachés dans les bois, la ſalueront d'une grêle de coups, ainſi que la maiſon (3), & les deux ou trois derniers rangs des cohortes. Cette diſpoſition eſt faite à plaiſir, & l'on peut, dira-t-on, faire la guerre toute ſa vie ſans rencontrer un pareil terrein, ni l'occaſion d'en profiter. J'en conviens; cependant il n'importe que ce ſoit le même poſte ou un équivalent. D'ailleurs, en s'habituant à imaginer ces ſortes de poſitions, ou à les chercher ſur le terrein, on ſe forme le coup d'œil, & l'on apprend à tirer parti de tous les endroits où l'on ſe trouve, qui peuvent aider à quelque ruſe.

Dans une retraite générale, qui ſe fait en colonne, on amuſe l'ennemi & on le retarde par tous les moyens poſſibles; en gâtant les chemins après ſoi, les barrant par des abattis, rompant les ponts, & ſemant des chauſſe-trapes. Il y a des occaſions où l'on ſe croit obligé de ſacri-

Fig. 4me



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

fier les dernieres troupes : mais il faut pour cela une grande néceſſité. Quand une retraite eſt bien faite, qu'elle a été prévue, & que l'on s'eſt préparé de bons moyens, on ſauve juſqu'au dernier goujat. Un Général s'attire par-là l'eſtime & la confiance de ſon armée.

CHAPITRE IX.

DE L'ATTAQUE

ET ENLÉVEMENT DES QUARTIERS.

LEs quartiers ne peuvent être attaqués avec avantage, que lorſqu'ils ſont trop étendus *, ou qu'on ſe néglige ſur les précautions. Si l'on marche avec toute l'armée, c'eſt qu'on aura deſſein d'enlever les principaux poſtes, d'en couper une partie, & d'obliger l'ennemi de ſe retirer en arrière. Si celui-ci n'a point de place forte qui lui ſerve de point d'appui, ou ſi ſi ſon armée raſſemblée ne peut ſe maintenir dans un bon poſte, il eſt certain qu'il n'a d'autre parti à prendre, que de s'éloigner. C'eſt ce qui arriva en 1672 à M. de Montecuculi, & à l'électeur de Brandebourg qui s'étoient cantonnés ſur le Véſer. M. de Turenne vint ſur eux, les obligea de ſe retirer derriere ce fleuve, & s'établit dans leurs quartiers (*a*).

* *V.* tom. I. p. 336.

(*a*) Il prit les ſiens ſelon l'ordre de bataille; ſa pre-

Les deux Scipions, s'étant trop ſéparés en Eſpagne, furent battus par les Carthaginois, & l'armée Romaine eût été entierement détruite, ſans l'habileté d'un Tribun nommé *Marcius*, qui en prit le commandement après la mort des deux généraux qui avoient été tués. Le jeune Scipion arriva de Rome & releva le courage des troupes, en leur faiſant entendre que les échecs qu'elles avoient reçus, ne venoient que des fautes qui avoient été faites (*a*). Il les tint à portée les unes des autres; & comme les Carthaginois, qui les croyoient hors d'état de rien entreprendre, s'étoient répandus dans la Bétique & la Luſitanie, Scipion profita de cet éloignement : il fit ſes préparatifs avec beaucoup de ſecret & de

Tite-Live. Décad. III, liv. 5.

---

miere ligne étoit dans des villes & bourgs fermés ſur la riviere, l'infanterie mêlée avec la cavalerie; la ſeconde diſpoſée de même, avec des attentions contre la garniſon de Lipſtat place de l'Electeur, qui étoit ſur le flanc : & au cas que l'ennemi eut tenté de repaſſer la riviere, M. de Turenne s'étoit reconnu un champ de bataille à la tête de ſa premiere ligne.

Mém. de de Chavagnac, p. 312.

(*a*) Céſar ſuivoit la même maxime, il n'accabloit point les troupes par des reproches, mais il publioit hautement la mauvaiſe conduite des Chefs, ou bien il tançoit les ſoldats ſur leur trop d'ardeur & leur indiſcipline; il évitoit toujours de leur donner du mépris d'eux-mêmes. Quiconque connoît les hommes, voit le grand reſſort qui les fait mouvoir, l'amour propre.

diligence, marcha droit à Carthagene; l'enleva par eſcalade, battit enſuite les ennemis en détail, & les obligea de quitter l'Eſpagne.

V. Polybe, liv. 10.

Lorſqu'on veut ſurprendre les quartiers ennemis par une attaque générale, on fait ſes diſpoſitions ſecrétement, & l'on marche ſur trois ou quatre colonnes, qui ſe dirigent vers les principaux quartiers. Les huſſards, dragons & troupes légeres forment les avant-gardes de chaque colonne; ils inveſtiſſent les poſtes, & l'infanterie qui ſuit les attaque bruſquement. La cavalerie ſe tient en bataille, placée de maniere à couper les communications de l'ennemi, & aſſurer les flancs des différentes attaques.

Comme les quartiers ſont coupés par des bois ou des défilés, l'ennemi aura ouvert les chemins, fait des ponts, pour s'aſſurer des paſſages, & conſtruit des redoutes aux débouchés. Il faut donc s'en emparer, & y porter de l'Infanterie. Mes armés à la légere garderont ceux des bois, les pelotons de chevaux légers ſe porteront en avant de tous côtés, pour éclairer les mouvemens des différens corps de l'ennemi. Si les premiers quartiers ne ſont que des bourgs & villages, ils ne doivent pas tenir long-

tems, parce qu'il n'y aura que des ouvrages de campagne: néanmoins on ne doit pas négliger de ſe fournir d'outils, de madriers & de poutrelles pour faire des ponts, d'échelles & même de faſcines, chaque Soldat pouvant en porter une aiſément. Les chariots, qui portent les uſtencilles & les pontons, marcheront à la tête de l'infanterie, précédés d'un détachement de cinquante hommes; l'artillerie enſuite, précédée auſſi d'un détachement. Il faut avoir des pieces de douze ou de ſeize, pour battre les retranchemens ou les murs d'un poſte qui en ſeroit entouré; on peut mener auſſi quelques mortiers pour jeter des bombes. Aucune de ces précautions ne doit paroître inutile, parce qu'il peut ſe trouver tel quartier où le Commandant ne ſera pas d'humeur à céder facilement, & qui aura pris toutes les meſures poſſibles pour ſe bien défendre. Sa réſiſtance ſuffiroit pour donner le tems aux autres de ſe raſſembler & venir à ſon ſecours. Si l'on a paſſé une riviere ou des défilés, on y aura laiſſé des troupes afin d'aſſurer ſa retraite à tout évenement; elles doivent s'y poſter & s'y retrancher le mieux qu'elles pourront.

Lorſque les quartiers ne ſont pas trop ſéparés, qu'ils ſont couverts par le front,

& les flancs, & que l'on prend les mesures néceſſaires pour n'être point ſurpris, ces ſortes d'entrepriſes réuſſiſſent difficilement; parce que l'ennemi a le tems de ſe porter en force à la tête de ſa premiere ligne, ou de ſe retirer en corps ſous une place forte & dans un bon poſte. S'il n'a affaire qu'à un gros détachement, les troupes des endroits qui ſont ſans défenſe, ſe replient ſur les meilleurs, tandis que les plus éloignées marchent pour ſe raſſembler & les ſecourir. En 1705, M. le maréchal de Villars tira des garniſons de Thionville, Luxembourg & autres places voiſines, mille grenadiers & trente eſcadrons, avec leſquels il paſſa la Sarre quatre lieues au-deſſus de Sarlouis. Son deſſein étoit de ſurprendre Hombourg qu'il manqua. Cependant les troupes qui étoient à Deux-Ponts ſe retirerent avec précipitation. Comme la Bliſe étoit débordée, il fut obligé de la paſſer ſur un pont défendu par une redoute qui fut emportée: le feu avertit les quartiers de cavalerie de S. Vendel & des environs, qui eurent le tems de s'éloigner. Les pluies & le débordement des rivieres arrêterent le Maréchal, qui tira peu de fruit de ſa courſe.

*V. la quatrieme partie ch. 5.

V. ſes Mém. tom. II. p. 225.

J'ai

J'ai ſuppoſé, dans mon plan, une attaque ſur le front par un corps qui marche ſur deux colonnes, & qui ſurprend le paſſage d'une petite riviere, au-deſſus & au-deſſous d'un pont gardé par les ennemis. Cela eſt toujours plus sûr que d'aller directement au pont, & d'en attaquer la garde, ce qui ſerviroit d'avertiſſement aux quartiers les plus proches (*a*). *V.* la Pl. X.

Si les flancs étoient plus abordables, ou qu'ils fuſſent mal gardés, ou que l'on eût deſſein d'y enlever un poſte important, on pourroit former en même-tems une fauſſe attaque ſur le front, pour diviſer l'attention de l'ennemi, l'inquiéter & le mettre dans l'incertitude du côté où il devra porter du ſecours. Il faut alors que la marche des deux colonnes ſoit

(*a*) En même tems que l'on marche aux quartiers, on s'empare du pont des ennemis, en le prenant à revers. C'eſt en pareil cas que ces bateaux légers, dont je crois avoir parlé, ſeroient fort utiles. Ils ſont d'ozier couvert de cuir, ſoutenus par une quille, & des varangues d'un bon pouce d'épaiſſeur. Le détachement, qui doit attaquer la garde du pont, paſſe dans ces bâteaux, tandis qu'on travaille à conſtruire celui où doit paſſer la colonne. Deux ou trois pontons ſuffiſent quelquefois pour des petites rivieres. On attaque auſſi en même tems les redoutes que l'ennemi auroit ſur le bord. Au défaut de bateaux, on peut faire paſſer des ſoldats nâgeurs. Ils mettent leurs habits & leurs armes ſur de petits radeaux faits de branches d'arbres, qui ſe tirent à la longe.

combinée de ſorte que les deux attaques ſe faſſent en même-tems, ou du moins que la véritable commence la premiere, ſi l'on veut enlever le poſte par ſurpriſe, auquel cas il faut y arriver de nuit; mais ſi l'on ſe propoſoit de l'attaquer ouvertement, il vaudroit mieux que ce fût la fauſſe qui commençât, parce que l'allarme venant à ſe répandre, pourroit attirer les troupes de ce côté. Quoiqu'elle ſoit fauſſe, ſi elle voit quelque bon coup à faire, elle ne laiſſera pas d'en profiter. Dès qu'on apprend que l'ennemi ſe raſſemble, & que le ſecours approche, après avoir enlevé ce qu'on a pu, l'on fait promptement défiler le butin, les beſtiaux & les priſonniers, avec une eſcorte vers le lieu du rendez-vous (B) qui ſera au de-là du pont ou du défilé qu'on aura paſſé. S'ils étoient éloignés de la tête des quartiers de plus d'une lieue, outre les troupes qu'on y laiſſeroit pour les garder, il faudroit en mettre encore dans quelque poſte intermédiaire, comme château ou maiſon détachée. On ne ſauroit prendre trop de ſoin d'aſſurer ſa retraite, & de prévenir les ruſes de l'ennemi. Celui-ci peut être inſtruit de la marche, retirer quelques petits quartiers de la tête pour vous attirer en avant, & tenir un corps à

portée de gagner vos derrieres, pendant que d'autres marcheront de tous côtés pour vous attaquer. Pour repaſſer la riviere, le défilé, ou ſe retirer ſi l'on eſt ſuivi, on pourra ſe ſervir d'une des méthodes indiquées au chapitre précédent.

Il arrive preſque toujours dans ces expéditions, qu'il y a pluſieurs combats en différens endroits, parce que tandis qu'une partie des troupes attaquent les poſtes, d'autres, qui ſont intermédiaires ou plus avancées, rencontrent celles de l'ennemi qui marchent pour ſe raſſembler. Les chefs doivent donc être inſtruits de la diſpoſition des cantonnemens, & de celle de l'attaque, afin de ſavoir ſur quel endroit il vaut mieux ſe porter pour couper l'ennemi, & multiplier ſon embarras. Le Commandant de chaque corps détaché doit dans cette occaſion, comme dans toutes les autres, communiquer ſes vûes au premier à commander après lui, en cas qu'il vienne à manquer; ſi l'on eſt repouſſé, il doit auſſi avoir prévu par où & par quel moyen il ſe retirera. Les Troupes-légeres ſont ici indiſpenſables; il eſt inutile d'entrer dans aucun détail ſur leur utilité & leurs fonctions, après ce qu'en a dit M. de Turpin, qui, ayant toujours ſervi dans ce corps, a été plus

que perſonne à portée de le connoître.

Pour ce qui eſt de l'ordre qu'il convient d'obſerver après l'attaque, ſi c'eſt un poſte quon ne veuille point garder, on fait charger le butin & tous les effets que l'on veut emmener, comme les armes, les habillemens des troupes & l'artillerie (*a*). On met le feu aux magaſins qu'on ne peut évacuer; on envoie des petites patrouilles pour ramaſſer les ſoldats débandés & occupés au pillage; & l'on ſe retire en bon ordre, diſpoſé ſelon que le pays l'exige, ſoutenant toujours une arme par une autre.

Quand un poſte eſt trop grand ou d'une mauvaiſe défenſe, ou que l'on n'a pas eu le tems de le fortifier, il arrivera, ſi le Commandant fait ſon métier, qu'il ſe renfermera dans une partie, ou qu'il l'abandonnera entierement. Il ſe poſtera ſur des hauteurs ou dans quelque terrein avantageux, où il puiſſe ſe maintenir juſqu'à ce qu'il lui arrive du ſecours, ou bien dans le deſſein de ſe retirer avec toute ſa troupe (*a*). Si dans cette occa-

(*a*) Il ſeroit à propos d'avoir des chevaux avec des traits en réſerve, & quelques chariots : ſans cela pour peu que l'on ſoit preſſé, on eſt forcé de ſe retirer ſans emmener le canon.

17

(*a*) Dans la guerre de Baviere de 1741, nous fûmes

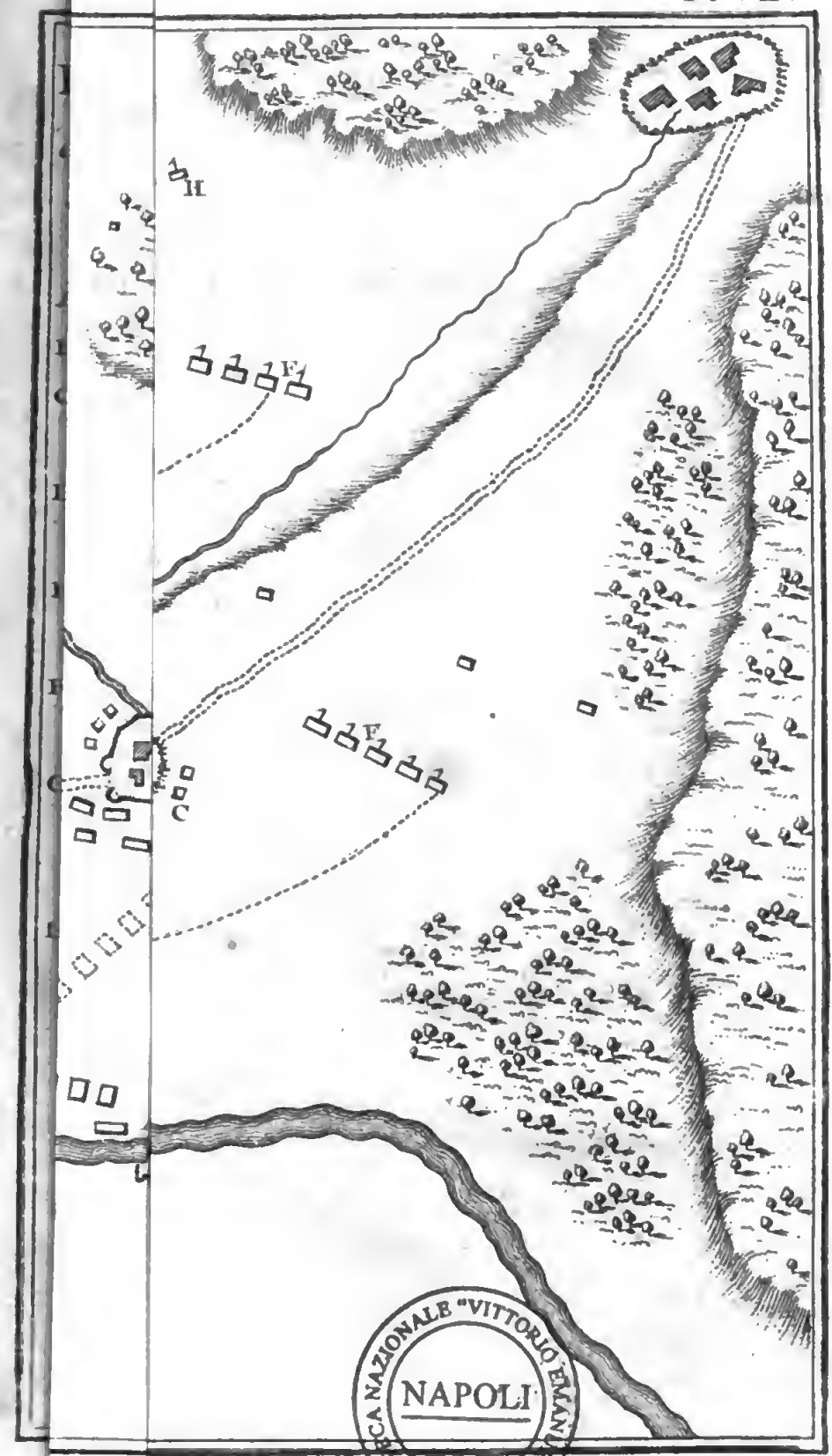
sion, l'attaquant se débande & se répand pour butiner, la troupe sortie, qui s'en appercevra, peut fort bien revenir & profiter de ce moment de désordre. Il est donc important de prendre à cet égard les plus grandes précautions, de tenir ses troupes ensemble, & de ne permettre le pillage qu'à une partie lorsqu'il n'y aura plus aucun risque. Il vaut même encore mieux l'empêcher tout-à-fait, quand on n'a pas de fortes raisons pour le souffrir.

La guerre est le plus grand de tous les maux, & le plus fréquent : il est affligeant pour l'humanité, qu'on se soit toujours appliqué à en donner des leçons. Si elles sont devenues malheureusement nécessaires, il faut du moins y joindre des principes d'ordre, de discipline & de modération. Sur ce vaste théâtre de meurtres, de désolation & de brigandages, on doit voir aussi briller les plus grandes vertus. C'est à l'Officier

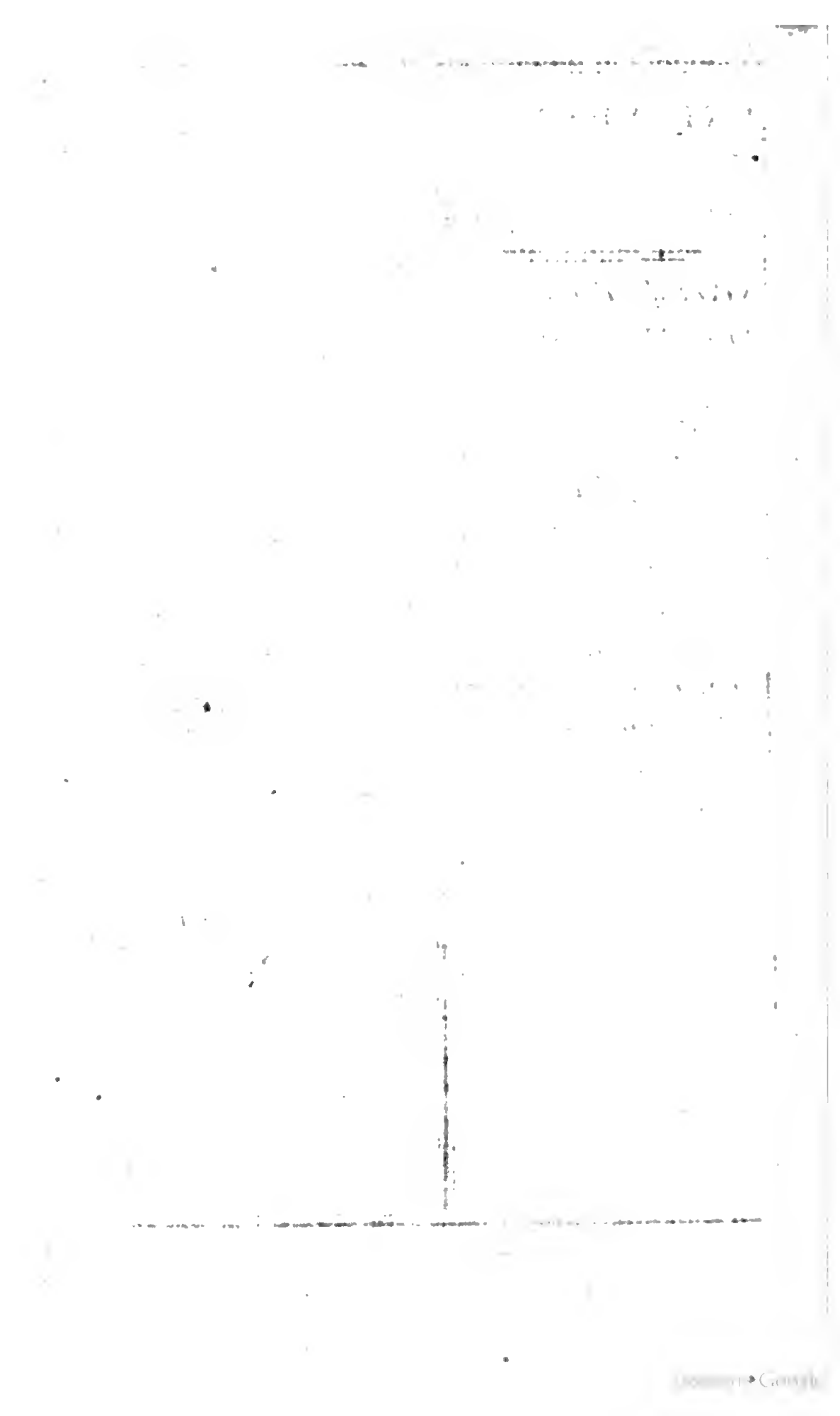
---

obligés de replier nos postes sur l'Inn. Les ennemis ayant passé la riviere, le régiment de la Couronne, qui étoit à Pilstein, couroit risque d'être enlevé : mais l'Officier Général, qui y commandoit, remit toute sa confiance dans le Chevalier d'Hauterive, Lieutenant-Colonel. Celui-ci gagna un poste avantageux, forma son régiment en carré & se retira en bon ordre.

dont l'éducation eſt plus ſaine que celle des Soldats, à ſe piquer de les pratiquer & d'en donner l'exemple. Le barbare, féroce & ignorant, ne ſait que porter par tout le ravage & la mort. Le Guerrier policé, conduit par l'honneur, plaint les victimes de ſon triomphe. Il épargne les vaincus, arrête les cruautés; & dans le champ même du carnage, il fait régner la clémence avec la généroſité.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI



CHAPITRE X.

DES CONVOIS.

LA conduite d'un convoi demande dans celui qui en eſt chargé, beaucoup d'intelligence, & une très-grande attention à pluſieurs détails qu'il eſt important de ne pas négliger. La premiere eſt d'avoir de bons guides, de faire marcher à la tête, des Travailleurs avec leurs outils pour raccommoder les chemins, les élargir, ou pour s'en pratiquer ſi cela eſt néceſſaire. On doit les faire précéder d'une avant-garde de troupes-légeres, afin de les ſoutenir. Il eſt bon d'avoir quelques voitures vuides, pour remplacer celles qui ſe briſeroient, & qu'on n'a pas toujours le tems de raccommoder. Si l'on n'en a point, on tire à l'écart la voiture briſée pour ne pas arrêter la file; & à meſure que les autres paſſent, on y jette la charge, en la partageant également. Il faut avoir ſoin de marcher un pas réglé, & d'empêcher les premiers chariots d'aller trop vîte, ce qui ne man-

queroit pas de faire un vuide dans quelqu'endroit, où une voiture mal attelée arrêteroit les ſuivantes: pour cet effet, il faudroit mettre celles-ci à la tête; mais il vaudroit encore mieux en partager les chevaux, de maniere que tous les chariots fuſſent en état de bien marcher.

La regle générale pour la diſpoſition des Troupes, eſt de les partager à la tête, à la queue & au centre, d'avoir des pelotons qui marchent à droite & à gauche de la file, tant pour faire ſerrer les chariots, que pour les couvrir contre les eſcarmoucheurs des partis ennemis, qui viennent roder autour du convoi, tâcher de l'écorner ou de le retarder. Si l'on doit paſſer à côté d'un bois, on a ſoin de le faire auparavant fouiller par de l'Infanterie; & tant qu'on en eſt à portée, il eſt prudent d'y tenir des détachemens, afin de ſe garantir des petites embuſcades, qu'on pourroit fort bien n'avoir pas découvertes, ou qui s'y ſeroient gliſſées à la dérobée (*a*). Si l'on marche en plaine, on jette ſur ſes flancs des petites

(*a*) Leur but eſt de ſe jetter ſur quelqu'endroit de la file, de piller quelques chariots, d'emmener les chevaux dont ils coupent les traits, & de cauſer le plus de déſordres qu'ils peuvent.

troupes de chevaux-légers, qui s'en éloignent assez pour avertir, de maniere que l'on ait le tems de faire ses dispositions. Ces Coureurs examinent tous les lieux couverts, les petits bois, ravins, broussailles, bleds, haies; les revers des côteaux, des rideaux, où l'ennemi pourroit être en bataille. La premiere avant-garde doit marcher fort en avant, fouiller les villages, en interroger les habitans, pour savoir s'ils ont quelque connoissance des ennemis, les menacer s'ils ne disent point la vérité. L'Infanterie occupera l'entrée & la sortie des défilés, où il ne faut pas s'engager sans avoir découvert bien au-delà. Au sortir du défilé, une partie de la Cavalerie prend la tête, une autre reste à la queue, pour recevoir l'Infanterie qui aura gardé les avenues du village. Si l'on n'a point d'Infanterie, on fait mettre pied à terre aux Chevaux-légers & aux Dragons.

Ces précautions conviennent à une conduite de convoi, comme à celle de toute espece de détachement; mais si l'on doit être attaqué sérieusement dans la marche, il est question de savoir comment l'on se disposera. J'ai dit dans mon Cours de Tactique, *Chap. VII. art. 3.* qu'il ne falloit penser à se parquer qu'à l'ex-

V. la quatrieme partie.

trémité. On doit raſſembler l'eſcorte, à l'exception de quelques détachemens qui reſtent avec les chariots, & prendre un poſte pour y arrêter l'ennemi ou le combattre.

En 1691, le maréchal de Luxembourg étant campé à Ninove, les Alliés firent ſortir deux mille chevaux d'Oudenarde, pour attaquer un convoi qui venoit de Tournai. Le marquis de Villars ſe poſta de maniere qu'il le couvrit; mais comme la file étoit fort longue, il ne put empêcher quelques endroits d'être inſultés. Le comte de Chavagnac ſe conduiſit de même en 1677. Cet Officier françois, qui avoit paſſé au ſervice de l'Empereur, menoit un convoi à l'armée du duc de Lorraine. M. de Crequi, campé ſur la ſeille, détacha M. de Choiſeul pour l'enlever. Celui-ci marchoit à couvert d'un bois, dans le deſſein d'attaquer le convoi, qui filoit de l'autre côté, dès qu'il paroîtroit. M. de Chavagnac gagna la tête du bois avant lui; & s'y mit en bataille, faiſant filer le convoi par derriere, de ſorte que M. de Choiſeul ne put rien entreprendre. J'ai cru ceci aſſez intéreſſant, & un exemple aſſez inſtructif pour le repréſenter dans une planche. M. le comte de Vaux, un de nos

V. la Pl. XI, fig. I.

meilleurs Officiers généraux, ſe conduiſit de même dans une occaſion ſemblable.

Si l'on marchoit ſur une chauſſée bordée de foſſés, pour peu que l'on eût d'Infanterie, tant qu'on n'auroit affaire qu'à de la Cavalerie, il ſeroit aiſé de la repouſſer ſans faire beaucoup de changemens dans ſa premiere diſpoſition. Il ſuffiroit de diviſer l'Infanterie par détachemens, point trop éloignés les uns des autres. Il y a même quelquefois des chemins où l'on pourroit marcher ſur deux files de front.

Si l'on ſuivoit une riviere, on porteroit toutes les Troupes d'un ſeul côté. Comme il peut arriver que le chemin ſoit entre la riviere & des hauteurs, l'Infanterie doit alors occuper ces dernieres, s'y frayer une route, en ſuivant toujours la crête, de maniere que l'ennemi ne puiſſe s'en emparer. On laiſſera un détachement à la tête, & un à la queue du convoi. Lorſque la file des chariots eſt très-longue, on peut en faire deux, trois ou quatre, ſelon ſon étendue; mais il faut pour cela que le pays ſoit plat, découvert, & le tems fort ſec. Il ne ſeroit guère poſſible à des voitures chargées de marcher à travers champs, dans

des terreins humectés, ſouvent des terres graſſes où les roues enfonceroient. Dans ce cas, la Cavalerie marcheroit à la tête & à la queue, pour couvrir les intervalles des colonnes; l'Infanterie borderoit celles de droite & de gauche, quelques pelotons de Chevaux-légers ou d'armés à la légere reſteroient en dehors pour écarter les eſcarmoucheurs. Les Pionniers ſe partagent à la tête de chaque file; & ſi l'une étoit arrêtée, il faudroit que les autres attendiſſent juſqu'à ce que le paſſage fût fait, afin d'être toujours toutes à même hauteur. On peut ſe défendre dans cette diſpoſition qui eſt un ordre carré, mais qui n'eſt pas ſans inconvénient, quand elle eſt attaquée par des forces capables de la fixer.

Lorſqu'on marche pluſieurs jours, & qu'on ne ſe retire point la nuit dans un lieu fermé, on ſe parque à portée d'un village, où l'on met des gardes pour empêcher le pillage. S'il y a de l'avoine & du fourage, on diſtribue en regle à la Cavalerie & aux charretiers ce dont ils ont beſoin. Si l'on fourage au verd, on marque le terrein le plus près, & l'on y poſe des gardes juſqu'à ce que le fourage ſoit fini.

Quand on peut craindre d'être attaqué, il ne faut pas ſe parquer trop près des villages ni des bois qui favoriſeroient l'attaque de l'ennemi. On s'appuie, autant que cela peut ſe trouver, d'une riviere, d'un ruiſſeau, d'un ravin qui couvrent du moins un côté; ſinon l'on forme un parc arrondi où l'on retire l'Infanterie. S'il y a beaucoup de Cavalerie, elle ſe poſte en dehors. Outre les gardes du parc, il faut avoir auſſi des poſtes avancés, & ordonner des patrouilles pendant toute la nuit, pour les tenir alertes,

J'entends dire tous les jours, que dans ces occaſions, l'Infanterie garnit le dedans des voitures, & que la Cavalerie ſe forme en dehors ſous ſon feu, c'eſt-à-dire, qu'elle appuie un de ſes flancs au parc; mais dans ce cas, l'autre eſt découvert, & elle n'eſt pas trop en ſûreté. Si elle eſt en bataille devant, le feu de l'Infanterie ne la protege plus. Il eſt donc à propos, quand il y a beaucoup de voitures, de former deux parcs, & de mettre la Cavalerie dans l'intervalle, ſur une ou deux lignes, ſelon ſa quantité. L'Infanterie borde les chariots avec des petits corps de réſerve. On les ſerre près à près, & tous les chevaux avec les Charetiers

V. la Pl. XI. Fig. 2.

ſe ramaſſent au centre, pour qu'on n'en perde que le moins qu'il ſe pourra. L'Artillerie ſera diſpoſée ſur le cercle du parc. S'il y avoit des maiſons détachées comme (A), on tâcheroit de les mettre ſur la circonférence, & on les créneleroit pour en tirer des flancs.

On campera donc la nuit dans cet ordre, & l'on y combattra ſi on y eſt attaqué (*a*). Je ne répéterai point les avantages de cette diſpoſition équivalente à celles que j'ai expliquées & démontrées dans la pl. IX : il n'y a de différence qu'en ce que les parcs ne ſe remuent point comme les pléſions. Si l'on avoit peu de voitures, on ne formeroit qu'un parc, & l'on tâcheroit de trouver une maiſon iſolée qui pût couvrir l'autre flanc de la Cavalerie, ſinon on l'appuieroit à quelqu'endroit qui le garantît d'être tourné par celle de l'ennemi.

Le Commandant d'un convoi ne doit jamais ſe relâcher de précautions dans la route, ni en ôter l'eſcorte qu'il ne ſoit entré dans le camp ou dans la ville. Pen-

(*a*) Quand on n'a rien à craindre, on laiſſe les voitures avec leurs chevaux ſur pluſieurs files pour être prêtes à partir le lendemain.

dant le ſiege d'Arras ſous Louis XIII, que faiſoient les maréchaux de Chatillon, de Chaulne & de la Meilleraie, ce dernier ſortit des lignes avec ſix mille chevaux, pour aller au-devant d'un convoi. Il rencontra le comte de Buquoi avec un pareil nombre de Cavalerie. On ſe battit, & le Maréchal, ayant pouſſé les ennemis aſſez loin, revint tout fier de ſon action. Il ne doutoit pas que le convoi, qu'il avoit laiſſé fort près du camp, ne fût en ſûreté avec ſa premiere eſcorte commandée par l'échelle ; mais comme il en rendoit compte à M. de Chatillon, un Officier vint à toute bride dire que l'echelle étoit battu & le convoi enlevé. Le comte de Buquoi avoit rallié ſa Cavalerie ; & s'étant apperçu de la retraite des Troupes françoiſes, avoit épié le moment de faire ſon coup, qu'il exécuta à la vûe du camp.

Lorſqu'on donne avis du départ d'un convoi, il eſt à propos de ne pas le mettre en marche qu'on ne ſoit ſûr que le Courier n'a point été arrêté. Quand on ſait que l'ennemi eſt aux aguets, on peut lui donner le change par quelques faux Déſerteurs, ou par un Courier que l'on fait paſſer par un endroit où l'on préſume

qu'il ſera arrêté ; on en fait partir un autre par un chemin plus ſûr, avec l'avis véritable de la route du convoi & du moment de ſon départ. On peut encore occuper l'ennemi en paroiſſant avoir deſſein d'entreprendre ſur un poſte important, ou même d'attaquer ſon armée & de lui livrer bataille. Cela l'empêche de faire ſortir de gros détachemens, & le porte même à faire revenir ceux qui ſeroient éloignés. Cette ruſe ſert de même à favoriſer l'attaque d'un convoi. En 1673, M. de Montecuculi, voulant en enlever un qui alloit au camp de M. de Turenne campé ſur le Mein, obtint de l'évêque de Wurtzbourg le paſſage pour un gros détachement. Dans le tems que celui-ci exécutoit ſa commiſſion, M. de Montecuculi attaquoit vivement un poſte que nous occupions du côté oppoſé. Cela attira toute l'attention de M. de Turenne, qui comptoit d'ailleurs ſur la parole qu'il avoit tirée de l'Evêque, de ne point donner paſſage aux Impériaux par ſa ville. Lorſque leur Général ſut le convoi enlevé, il ceſſa ſon attaque.

Le *dicton* eſt qu'un convoi attaqué eſt un convoi battu. Cela eſt vrai quand il eſt ſurpris, que l'ennemi eſt ſupérieur, ou

ou que l'on ſe diſpoſe mal. L'attaquant peut ſe donner beaucoup d'avantage à préſent par le moyen du canon ; car ſi l'on eſt parqué, il ruinera à la fin l'enveloppe des chariots, & s'y fera jour. C'eſt le ſeul moyen de vaincre la diſpoſition que j'ai donnée. Cette conſidération paroît être encore un motif de plus pour ne point ſe parquer, à moins qu'étant arrêté & environné, on ne ſe trouve forcé de prendre ce parti pour attendre du ſecours, ou pour ſe vendre cherement.

Quand un convoi ſe laiſſe ſurprendre dans ſa marche, l'attaquant doit en arrêter la tête avec une partie de ſon infanterie, charger avec ſa cavalerie la queue, le centre & tous les endroits où il y a des Troupes. Il en aura bon marché ſi elles n'ont pas eu le tems de ſe raſſembler. L'eſcorte battue, on emmene aiſément les chariots que l'on fait conduire par de petits détachemens ; le gros reſte derriere pour aſſurer la retraite contre le ſecours qui pourroit arriver. Les troupes qui attaquent un convoi en file, doivent être ſoutenues par d'autres qui demeurent en arriere, ſoit pour les renforcer ſi elles ſont repouſſées, ou pour s'oppoſer à celles de la tête & de la

queue qui viendroient les prendre en flanc & par derriere. C'eſt une maxime invariable, dans tous les cas d'attaque ou de défenſe, d'avoir des réſerves, & de ne penſer à exécuter qu'après s'être précautionné contre les obſtacles ou les incidens qu'il eſt humainement poſſible de
18 prévoir.

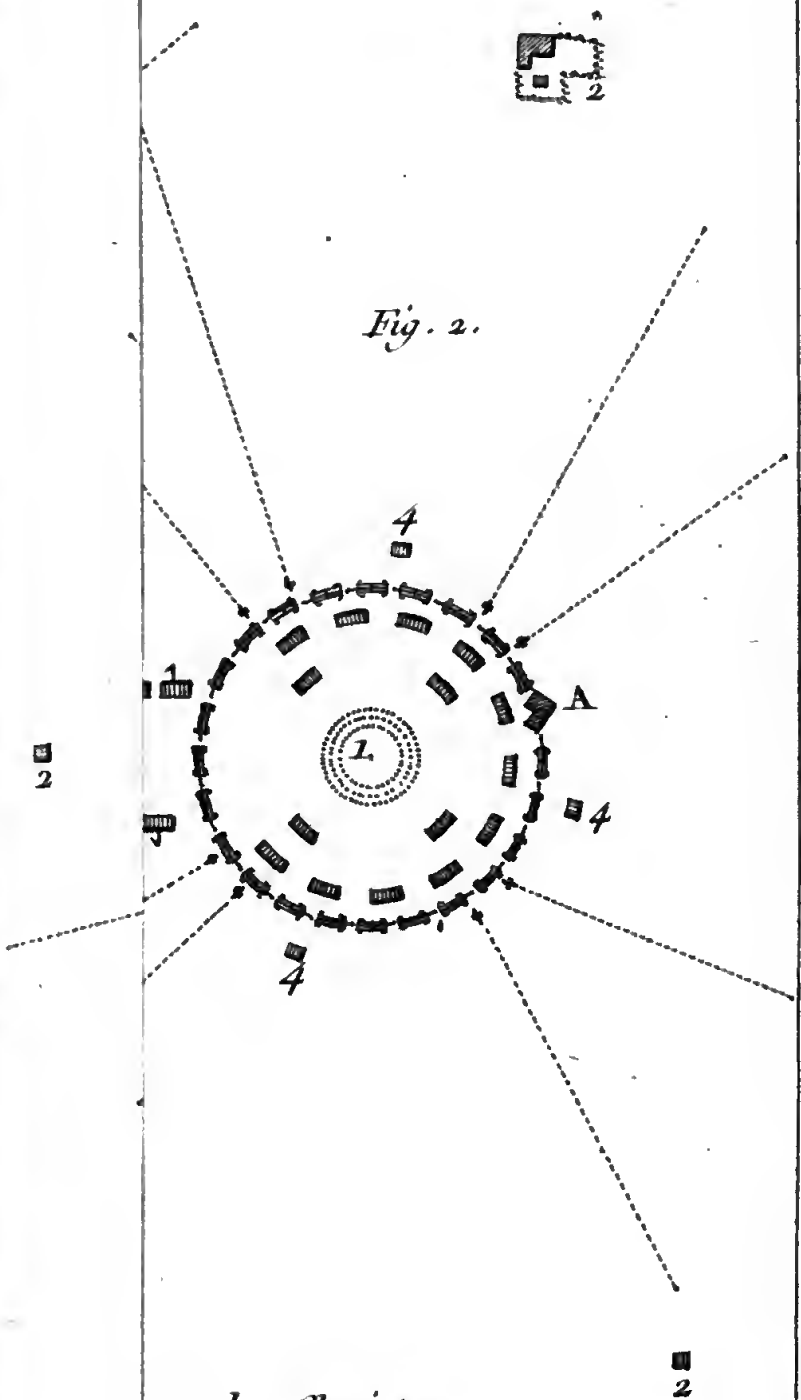


Fig. 2.

...ux des Chariots.
...es avancées.
...erie.
...x ordinaires.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE"
NAPOLI

CHAPITRE XI.

DE L'ATTAQUE.

ET DÉFENSE DES FOURAGES.

JE ne m'étendrai point ici ſur les fourages entre deux armées voiſines, que l'une & l'autre reſpectent juſqu'à ce que le plus fort ou le plus hardi les enleve. On ne peut les faire qu'avec les plus grandes précautions ; toute l'armée en bataille à la tête de ſon camp prête à marcher, la moitié de la Cavalerie couvrant celle qui fourage, ſoutenue encore par un corps d'infanterie & du canon. On ne peut auſſi les attaquer qu'avec la plus grande partie de l'armée, & l'on courre riſque d'engager une affaire générale qu'on a quelquefois des raiſons d'éviter. Il eſt d'ailleurs difficile de les dérober pendant la nuit, lorſque l'ennemi eſt attentif, & prend à cet effet les précautions néceſſaires.

Il ne ſera donc queſtion que des fourages ſur les côtés. Lorſque la chaîne eſt

bien appuyée, qu'on a eu ſoin de faire reconnoître tous les endroits où l'ennemi pourroit s'embuſquer, & qu'on a des patrouilles en avant pour éclairer ſa marche, on ne craint pas d'être ſurpris & inſulté dans quelque partie, comme cela eſt arrivé ſouvent à ceux qui ont négligé ces précautions. On n'eſt donc alors expoſé qu'à une attaque de vive force. Si l'on ſe ſent en état de ſoutenir le fourage, il eſt néceſſaire de prendre une poſition comme je l'ai dit *tom. II. p. 285*. Car les troupes d'une chaîne étant ſéparées les unes des autres, il ſeroit encore plus difficile de la ſoutenir qu'une ligne de circonvallation.

Au cas que l'ennemi n'ait que des forces médiocres, & ne veuille qu'enlever ce qu'il pourra de chevaux & de fourageurs, il fera une fauſſe attaque d'un côté pour y attirer la réſerve: lorſqu'elle ſera éloignée, il aura un corps embuſqué qui ſe montrera dans un autre endroit, & tâchera de pénétrer dans l'enceinte. Si le Commandant de l'eſcorte eſt aſſez habile pour ne pas prendre le change, il ne ſe ſera point tout-à-fait dégarni; il aura conſervé du moins une partie de ſa réſerve, avec laquelle il repouſſera l'ennemi, tandis que pluſieurs

troupes de la chaîne raſſemblées tâcheront de le couper. Cela ſeroit immanquable, s'il n'avoit pas fait reſter en arriere un corps ſuffiſant pour le ſoutenir dans ſa retraite. Il peut auſſi quelquefois faire avancer des troupes-légeres qui ont ordre de s'approcher de la chaîne, & de ſe retirer lorſqu'on ira à elles pour les charger. Il ne faut pas douter qu'il n'y ait alors une embuſcade dreſſée, & l'on doit s'arrêter dans la pourſuite.

J'ai dit qu'une chaîne devoit être bien appuyée, c'eſt-à-dire, tenir par ſa droite & ſa gauche à une riviere, à des marais, à des bois ou des montagnes. Mais comme cela n'eſt pas toujours poſſible, il faut du moins garder ſes communications avec le camp, de maniere que les partis ennemis ne puiſſent, en ſe gliſſant entre deux, ſe jetter dans l'enceinte par le derriere, ou bien enlever des fourageurs à leur retour. Pour cet effet on portera des troupes ſur les chemins & défilés par où l'ennemi pourroit venir (*a*). Si le lieu du fourage eſt éloigné, il ſeroit prudent d'a-

(*a*) On n'a ſouvent pas moins à craindre d'une place de l'ennemi qui ſeroit voiſine, que des troupes ſorties de ſon camp. Il faut donc regler là deſſus ſes précautions, & ne pas négliger non-plus le derriere de l'armée, où les partis ennemis peuvent ſe gliſſer.

voir encore une réſerve intermédiaire, tant pour ſoutenir les poſtes de communication, que pour aſſurer la retraite des fourageurs, & même de l'eſcorte, ſi elle étoit repouſſée. Quelques redoutes, avec du canon de campagne, conſtruites à la tête des débouchés, peuvent beaucoup ſervir : on y travaillera la nuit qui précedera le fourage; plus il y aura auſſi de chemins pour les fourageurs, & moins l'on riſquera d'embarras.

Quand on préſume que le fourage ſera hazardeux, on peut en uſer comme on a vu ci-devant à l'égard des convois; on attire de l'autre côté l'attention de l'ennemi par des démonſtrations d'attaque, ou en préparant une marche pour quelque entrepriſe feinte, ou bien en inſultant véritablement un poſte qui ſeroit ſur ſon flanc. S'il y porte des forces capables de le ſoutenir, celui qui eſt chargé de l'expédition, ſe contente de l'avoir occupé; il l'amuſe le plus longtems qu'il peut, & ſe retire enſuite, ce qui conſomme la plus grande partie du jour.

Dans certains fourages expoſés, on a fait porter aux cavaliers leurs ſabres & leurs mouſquetons : cela pouvoit ſervir dans un tems où l'on avoit peu d'in-

fanterie, & point de troupes légeres: mais lorſqu'on compoſe l'eſcorte d'une infanterie ſuffiſante, le feu de la cavalerie eſt alors d'un petit ſecours. Paſſe pour les dragons de porter leurs fuſils, & les huſſards leurs mouſquetons. Tous les poſtes de la chaîne doivent ſe communiquer par des ſentinelles ou vedettes, qui arrêtent les fourageurs libertins, qui veulent en ſortir; & ſi elle eſt attaquée, les Officiers, commandés pour reſter avec les fourageurs, les mener & les ramener, les empêcheront de ſe ſauver à la moindre allarme, ou de jeter leurs trouſſes. Il n'y a qu'une attaque ſérieuſe, pour laquelle on croit devoir raſſembler l'eſcorte, qui puiſſe faire ceſſer de couper. Auquel cas, on fait retirer promptement à l'écart tous les valets, & monter à cheval les fourageurs armés.

Le tems où une partie des troupes ſe trouve employée à un fourage éloigné, ſurtout de cavalerie, eſt un des plus propre pour attaquer le reſte de l'armée. Ce fut cette circonſtance que le duc de Lorraine ſaiſit, lorſqu'il ſurprit, en 1675, le paſſage de la Sarre près de Conſarbrick, où il battit M. de Créqui. Quand on a là-deſſus quelque ſoupçon, il ne faut pas fourager trop loin, ou bien n'envoyer

que le quart, au plus le tiers de la cavalerie. Le moment le plus sûr est celui où l'on sait que l'ennemi fourage aussi de son côté ; mais il ne faut pas trop se fier aux avis qu'on en recevra : car s'il s'est apperçu qu'on choisit ces jours-là de préférence, il fera courir un faux bruit, sur lequel les déserteurs, les espions même pourroient être trompés les premiers.

Les fourages qui se font près de l'ennemi, & au-delà d'un long défilé, sont très-dangereux. Il faut être dans un grand besoin pour les risquer. On prend, dans ce cas, toutes les mesures indiquées au chapitre VIII, pour assurer sa retraite. Si c'est au-delà d'une riviere, on fait autant de ponts, qu'il est possible, avec un petit ouvrage à la tête de chacun, & des redoutes en avant. En 1742 l'armée Françoise étant renfermée sous Prague, on voulut faire un grand fourage au-delà d'un pont que nous avions sur la Moldaw : à très-peu de distance, le terrein commençoit à s'élever, bordé, dans plusieurs endroits, par des bois & des haies. On fit passer d'abord trente compagnies de grenadiers, & plusieurs piquets, pour favoriser le débouché. Deux régimens d'hussards passerent ensuite, & pousse-

rent quelques troupes des ennemis. Ceux-ci, qui avoient déja une ligne formée, chargerent la tête de notre cavalerie, dès qu'elle parut ſur la hauteur * ; elle fut renverſée, & M. le Maréchal de Broglio, appercevant qu'ils arrivoient de toutes parts, ne ſongea qu'à ſe retirer. Comme nos eſcadrons alloient à la charge, à meſure qu'ils débouchoient, il envoya dire à la garde du pont, d'arrêter ce qui n'étoit pas paſſé, précaution qui fut le ſalut de tout le reſte; car les fuyards, commençant à ſe choquer avec ceux qui vouloient marcher en avant, euſſent mis tout en confuſion. Il ne laiſſa pas d'y avoir beaucoup de déſordre, & pluſieurs perſonnes noyées. Cependant la retraite ſe fit par la fermeté & l'extrême valeur de M. le Maréchal, qui fut toujours à la tête des derniers eſcadrons qu'il contint par ſon exemple. On a prétendu que ſon véritable deſſein, étoit de percer par cet endroit, au cas que l'ennemi n'y fût point en force, & de faire paſſer la cavalerie en Saxe. Ce projet eſt très-vraiſemblable; l'infanterie, avec quelques eſcadrons de dragons, étant ſuffiſante pour ſoutenir le ſiege de la ville, auquel il voyoit bien qu'on alloit être réduit.

* Ce lieu ſe nommoit la Troïa.

Quand on fourage au ſec, & que les villages ſont éloignés les uns des autres, on ne peut faire une chaîne, comme pour un fourage verd. La meilleure diſpoſition eſt de prendre deux ou trois poſtes avancés, & d'avoir une réſerve de cavalerie, prête à ſe porter où il ſera néceſſaire. Ces poſtes ſe communiquent par de petits détachemens, mais le gros des troupes doit reſter enſemble. On les placera aux principaux débouchés par où l'on jugera que l'ennemi pourroit venir. Il ne faut pas vouloir embraſſer un trop grand nombre de villages ; il vaut mieux ſe borner à quelques-uns les plus avoiſinés. De cette maniere, les troupes qui gardent les paſſages ne courront pas riſque d'être coupées ; la réſerve les ſoutiendra plus aiſément, & elles ſe retireront de même, ſi elles y ſont forcées.

19

EXPICATION des lettres & chiffres de la Planche XII. qui repréſente un fourage.

A ARMÉE ennemie.

a Diſpoſition de ſes gardes avancées; la maiſon & la hauteur marquées (9) contiennent des gardes d'infanterie. Les petits eſcadrons marqués en avant, ſont celle de la cavalerie. Il faut toujours que celle-ci, ſi elles ſont pouſſées, puiſſent ſe retirer à l'abri d'un poſte d'infanterie.

B Place forte de l'ennemi.

C La chaîne formée par des troupes de l'armée (D) qui fait le fourage.

1 Deux corps de réſerve.

2 Redoutes ſur les flancs de l'armée, & pour aſſurer le fourage.

3 Troupes ſur une hauteur pour la communication.

4 Postes les plus avancés de la chaîne pour observer.

5 Chemins par où l'ennemi peut venir de son camp.

6 Chemins par où il peut venir de la ville.

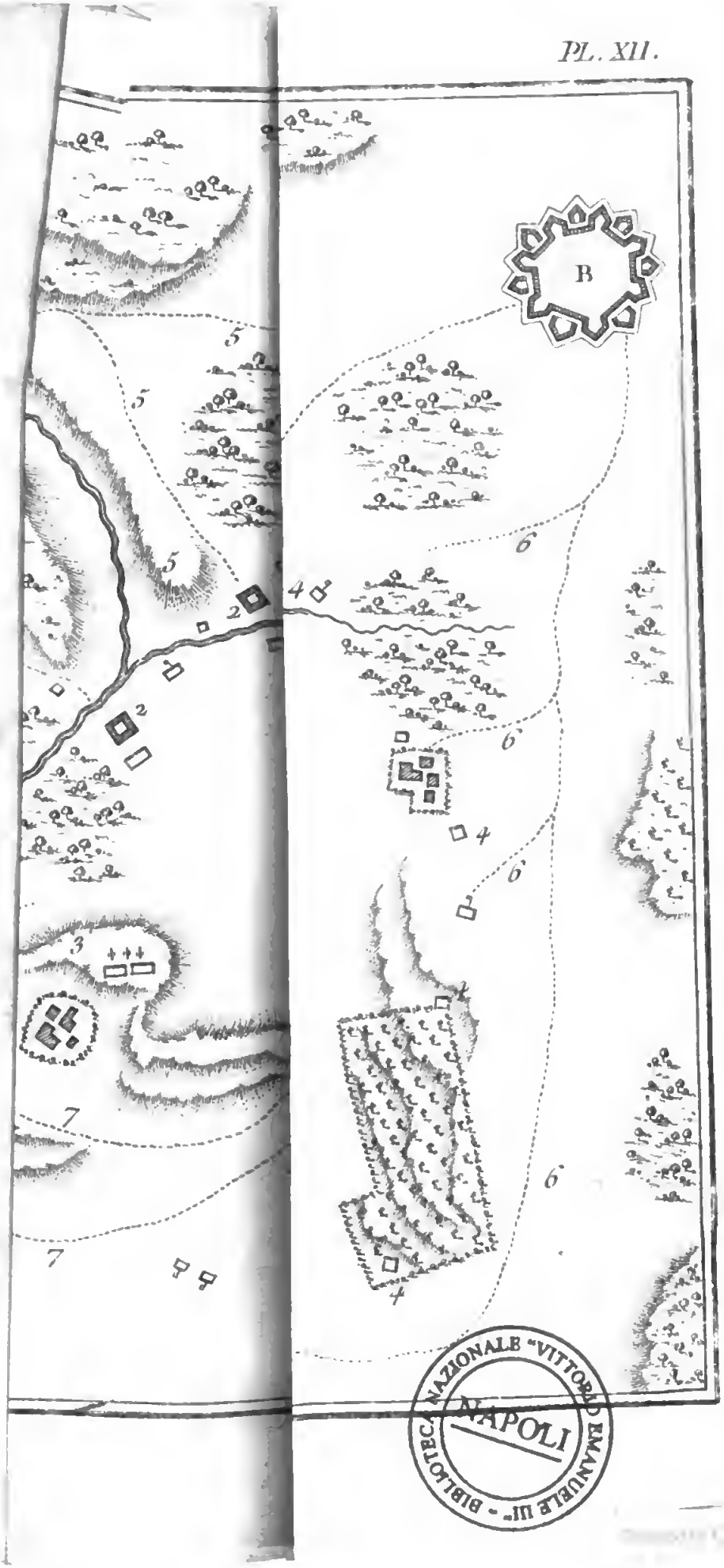
7 Chemins des fourageurs.

8 Postes avancés de l'armée.

Fin du premier Volume.

64157 2

De l'Imprimerie de D'HOURY.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI